

The Project Gutenberg EBook of Voyage au Centre de la Terre, by Jules Verne
(#22 in our series by Jules Verne)

Copyright laws are changing all over the world. Be sure to check the
copyright laws for your country before downloading or redistributing
this or any other Project Gutenberg eBook.

This header should be the first thing seen when viewing this Project
Gutenberg file. Please do not remove it. Do not change or edit the
header without written permission.

Please read the "legal small print," and other information about the
eBook and Project Gutenberg at the bottom of this file. Included is
important information about your specific rights and restrictions in
how the file may be used. You can also find out about how to make a
donation to Project Gutenberg, and how to get involved.

Welcome To The World of Free Plain Vanilla Electronic Texts

eBooks Readable By Both Humans and By Computers, Since 1971

*****These eBooks Were Prepared By Thousands of Volunteers!*****

Title: Voyage au Centre de la Terre

Author: Jules Verne

Release Date: December, 2003 [EBook #4791]
[Yes, we are more than one year ahead of schedule]
[This file was first posted on March 21, 2002]

Edition: 10

Language: French

Character set encoding: ASCII

*** START OF THE PROJECT GUTENBERG EBOOK, VOYAGE AU CENTRE DE LA TERRE ***

Carlo Traverso, Robert Rowe, Charles Franks and the Online Distributed
Proofreading Team.

We thank the Bibliotheque Nationale de France that has made available
the image files at www://gallica.bnf.fr, authorizing the preparation
of the etext through OCR.

Nous remercions la Bibliothèque Nationale de France qui a mis à disposition les images dans [www://gallica.bnf.fr](http://gallica.bnf.fr), et a donné l'autorisation de les utiliser pour préparer ce texte.

Editorial note: the runes in the text are represented by the last two hexadecimal digits of their Unicode encoding (from 16A0 to 16F0). We emphasize with `_XY_` the runes that Verne emphasizes with serifs, and transliterates with uppercase.

Note de l'éditeur: les runes qui sont dans le texte sont représentées par les deux dernières chiffres hexadécimales de leur codage Unicode (de 16A0 à 16F0). On représente avec `_XY_` les runes que Verne relève avec des serifs, et transcrit avec des majuscules.

Jules Verne

VOYAGE AU CENTRE DE LA TERRE

I

Le 24 mai 1863, un dimanche, mon oncle, le professeur Lidenbrock, revint précipitamment vers sa petite maison située au numéro 19 de König-strasse, l'une des plus anciennes rues du vieux quartier de Hambourg.

La bonne Marthe dut se croire fort en retard, car le dîner commençait à peine à chanter sur le fourneau de la cuisine.

<<Bon, me dis-je, s'il a faim, mon oncle, qui est le plus impatient des hommes, va pousser des cris de détresse.

--Déjà M. Lidenbrock! s'écria la bonne Marthe stupéfaite, en entre-baillant la porte de la salle à manger.

--Oui, Marthe; mais le dîner a le droit de ne point être cuit, car il n'est pas deux heures. La demié vient à peine de sonner à Saint-Michel.

--Alors pourquoi M. Lidenbrock rentre-t-il?

--Il nous le dira vraisemblablement.

--Le voila! je me sauve. Monsieur Axel, vous lui ferez entendre raison.>>

Et la bonne Marthe regagna son laboratoire culinaire.

Je restai seul. Mais de faire entendre raison au plus irascible des professeurs, c'est ce que mon caractere un peu indecis ne me permettait pas. Aussi je me preparais a regagner prudemment ma petite chambre du haut, quand la porte de la rue cria sur ses gonds; de grands pieds firent craquer l'escalier de bois, et le maitre de la maison, traversant la salle a manger, se precipite aussitot dans son cabinet de travail.

Mais, pendant ce rapide passage, il avait jete dans un coin sa canne a tete de casse-noisette, sur la table son large chapeau a poils rebrousses et a son neveu ces paroles retentissantes:

<<Axel, suis-moi!>>

Je n'avais pas eu le temps de bouger que le professeur me criait deja avec un vif accent d'impatience:

<<Eh bien! tu n'es pas encore ici?>>

Je m'elancai dans le cabinet de mon redoutable maitre.

Otto Lidenbrock n'etait pas un mechant homme, j'en conviens volontiers; mais, a moins de changements improbables, il mourra dans la peau d'un terrible original.

Il etait professeur au Johannaem, et faisait un cours de mineralogie pendant lequel il se mettait regulierement en colere une fois ou deux. Non point qu'il se preoccupat d'avoir des eleves assidus a ses lecons, ni du degre d'attention qu'ils lui accordaient, ni du succes qu'ils pouvaient obtenir par la suite; ces details ne l'inquietaient guere. Il professait <<subjectivement>>, suivant une expression de la philosophie allemande, pour lui et non pour les autres. C'etait un savant egoiste, un puits de science dont la poulie grincait quand on en voulait tirer quelque chose. En un mot, un avare.

Il y a quelques professeurs de ce genre en Allemagne.

Mon oncle, malheureusement, ne jouissait pas d'une extreme facilite de prononciation, sinon dans l'intimite, au moins quand il parlait en public, et c'est un defaut regrettable chez un orateur. En effet, dans ses demonstrations au Johannaem, souvent le professeur s'arretait court; il luttait contre un mot recalcitrant qui ne voulait pas glisser entre ses levres, un de ces mots qui resistent, se gonflent et finissent par sortir sous la forme peu scientifique d'un juron. De la, grande colere.

Il y a en mineralogie bien des denominations semi-grecques,

semi-latines, difficiles a prononcer, de ces rudes appellations qui ecorcheraient les levres d'un poete. Je ne veux pas dire du mal de cette science. Loin de moi. Mais lorsqu'on se trouve en presence des cristallisations rhomboedriques, des resines retinasphaltes, des ghelenites, des tangasites, des molybdates de plomb, des tungstates de manganese et des titaniates de zircon, il est permis a la langue la plus adroite de fourcher.

Or, dans la ville, on connaissait cette pardonnable infirmite de mon oncle, et on, en abusait, et on l'attendait aux passages dangereux, et il se mettait en fureur, et l'on riait, ce qui n'est pas de bon gout, meme pour des Allemands. S'il y avait donc toujours grande affluence d'auditeurs aux cours de Lidenbrock, combien les suivaient assidument qui venaient surtout pour se derider aux belles coleres du professeur!

Quoi qu'il en soit, mon oncle, je ne saurais trop le dire, etait un veritable savant. Bien qu'il cassat parfois ses echantillons a les essayer trop brusquement, il joignait au genie du geologue l'oeil du mineralogiste. Avec son marteau, sa pointe d'acier, son aiguille aimantee, son chalumeau et son flacon d'acide nitrique, c'etait un homme tres fort. A la cassure, a l'aspect, a la durete, a la fusibilite, au son, a l'odeur, au gout d'un mineral quelconque, il le classait sans hesiter parmi les six cents especes que la science compte aujourd'hui.

Aussi le nom de Lidenbrock retentissait avec honneur dans les gymnases et les associations nationales. MM. Humphry Davy, de Humboldt, les capitaines Franklin et Sabine, ne manquerent pas de lui rendre visite a leur passage a Hambourg. MM. Becquerel, Ebelmen, Brewster, Dumas, Milne-Edwards, aimaient a le consulter sur des questions les plus palpitantes de la chimie. Cette science lui devait d'assez belles decouvertes, et, en 1853, il avait paru a Leipzig un *Traite de Cristallographie transcendante*, par le professeur Otto Lidenbrock, grand in-folio avec planches, qui cependant ne fit pas ses frais.

Ajoutez a cela que mon oncle etait conservateur du musee mineralogique de M. Struve, ambassadeur de Russie, precieuse collection d'une renommee europeenne.

Voila donc le personnage qui m'interpellait avec tant d'impatience. Representez-vous un homme grand, maigre, d'une sante de fer, et d'un blond juvenile qui lui otait dix bonnes annees de sa cinquantaine. Ses gros yeux roulaient sans cesse derriere des lunettes considerables; son nez, long et mince, ressemblait a une lame affilee; les mechants pretendaient meme qu'il etait aimante et qu'il attirait la limaille de fer. Pure calomnie; il n'attirait que le tabac, mais en grande abondance, pour ne point mentir.

Quand j'aurai ajoute que mon oncle faisait des enjambees mathematiques d'une demi-toise, et si je dis qu'en marchant il

tenait ses poings solidement fermes, signe d'un temperament impetueux, on le connaitra assez pour ne pas se montrer friand de sa compagnie.

Il demeurait dans sa petite maison de Konigstrasse, une habitation moitie bois, moitie brique, a pignon dentele; elle donnait sur l'un de ces canaux sinueux qui se croisent au milieu du plus ancien quartier de Hambourg que l'incendie de 1842 a heureusement respecte.

La vieille maison penchait un peu, il est vrai, et tendait le ventre aux passants; elle portait son toit incline sur l'oreille, comme la casquette d'un etudiant de la Tugendbund; l'aplomb de ses lignes laissait a desirer; mais, en somme, elle se tenait bien, grace a un vieil orme vigoureusement encastre dans la facade, qui poussait au printemps ses bourgeons en fleurs a travers les vitraux des fenetres.

Mon oncle ne laissait pas d'etre riche pour un professeur allemand. La maison lui appartenait en toute propriete, contenant et contenu. Le contenu, c'etait sa filleule Grauben, jeune Virlandaise de dix-sept ans, la bonne Marthe et moi. En ma double qualite de neveu et d'orphelin, je devins son aide-preparateur dans ses experiences.

J'avouerai que je mordis avec appetit aux sciences geologiques; j'avais du sang de mineralogiste dans les veines, et je ne m'ennuyais jamais en compagnie de mes precieux cailloux.

En somme, on pouvait vivre heureux dans cette maisonnette de Konig-strasse, malgre les impatiences de son proprietaire, car, tout en s'y prenant d'une facon un peu brutale, celui-ci ne m'en aimait pas moins. Mais cet homme-la ne savait pas attendre, et il etait plus presse que nature.

Quand, en avril, il avait plante dans les pots de faience de son salon des pieds de reseda ou de volubilis, chaque matin il allait regulierement les tirer par les feuilles afin de hater leur croissance.

Avec un pareil original, il n'y avait qu'a obeir. Je me precipitai donc dans son cabinet.

II

Ce cabinet etait un veritable musee. Tous les echantillons du regne mineral s'y trouvaient etiquetes avec l'ordre le plus parfait, suivant les trois grandes divisions des mineraux inflammables, metalliques et lithoides.

Comme je les connaissais, ces bibelots de la science mineralogique! Que de fois, au lieu de muser avec des garcons de mon age, je m'etais plu a epousseter ces graphites, ces anthracites, ces houilles, ces lignites, ces tourbes! Et les bitumes, les resines, les sels organiques qu'il fallait preserver du moindre atome de poussiere! Et ces metaux, depuis le fer jusqu'a l'or, dont la valeur relative disparaissait devant l'egalite absolue des specimens scientifiques! Et toutes ces pierres qui eussent suffi a reconstruire la maison de Konig-strasse, meme avec une belle chambre de plus, dont je me serais si bien arrange!

Mais, en entrant dans le cabinet, je ne songeais guere a ces merveilles. Mon oncle seul occupait ma pensee. Il etait enfoui dans son large fauteuil garni de velours d'Utrecht, et tenait entre les mains un livre qu'il considerait avec la plus profonde admiration.

<<Quel livre! quel livre!>> s'ecriait-il.

Cette exclamation me rappela que le professeur Lidenbrock etait aussi bibliomane a ses moments perdus; mais un bouquin n'avait de prix a ses yeux qu'a la condition d'etre introuvable, ou tout au moins illisible.

<<Eh bien! me dit-il, tu ne vois donc pas? Mais c'est un tresor inestimable que j'ai rencontre ce matin en furetant dans la boutique du juif Hevelius.

--Magnifique!>> repondis-je avec un enthousiasme de commande.

En effet, a quoi bon ce fracas pour un vieil in-quarto dont le dos et les plats semblaient faits d'un veau grossier, un bouquin jaunatre auquel pendait un signet decolore?

Cependant les interjections admiratives du professeur ne discontinuaient pas.

<<Vois, disait-il, en se faisant a lui-meme demandes et reponses; est-ce assez beau? Oui, c'est admirable! Et quelle reliure! Ce livre s'ouvre-t-il facilement? Oui, car il reste ouvert a n'importe quelle page! Mais se ferme-t-il bien? Oui, car la couverture et les feuilles forment un tout bien uni, sans se separer ni bailler en aucun endroit. Et ce dos qui n'offre pas une seule brisure apres sept cents ans d'existence! Ah! voila une reliure dont Bozerian, Closs ou Purgold eussent ete fiers!>>

En parlant ainsi, mon oncle ouvrait et fermait successivement le vieux bouquin, Je ne pouvais faire moins que de l'interroger sur son contenu, bien que cela ne m'interessat aucunement.

<<Et quel est donc le titre de ce merveilleux volume? demandai-je avec un empressement trop enthousiaste pour n'etre pas feint.

--Cet ouvrage! repondit mon oncle en s'animant, c'est l'_Heims-Kringla_ de Snorre Turleson, le fameux auteur islandais du douzieme siecle; c'est la Chronique des princes norvegiens qui regnerent en Islande.

--Vraiment! m'ecriai-je de mon mieux, et, sans doute, c'est une traduction en langue allemande?

--Bon! riposta vivement le professeur, une traduction! Et qu'en ferais-je de ta traduction! Qui se soucie de ta traduction! Ceci est l'ouvrage original en langue islandaise, ce magnifique idiome, riche et simple a la fois, qui autorise les combinaisons grammaticales les plus variees et de nombreuses modifications de mots!

--Comme l'allemand, insinuai-je avec assez de bonheur.

--Oui, repondit mon oncle en haussant les epaules; mais avec cette difference que la langue islandaise admet les trois genres comme le grec et decline les noms propres comme le latin!

--Ah! fis-je un peu ebranle dans mon indifferance, et les caracteres de ce livre sont-ils beaux?

--Des caracteres! qui te parle de caracteres, malheureux Axel! Il s'agit bien de caracteres! Ah! tu prends cela pour un imprime! Mais, ignorant, c'est un manuscrit, et un manuscrit runique!...

--Runique?

--Oui! Vas-tu me demander maintenant de t'expliquer ce mot?

--Je m'en garderai bien,>> repliquai-je avec l'accent d'un homme blesse dans son amour-propre.

Mais mon oncle continua de plus belle, et m'instruisit, malgre moi, de choses que je ne tenais guere a savoir.

<<Les runes, reprit-il, etaient des caracteres d'ecriture usites autrefois en Islande, et, suivant la tradition, ils furent inventes par Odin lui-meme! Mais regarde donc, admire donc, impie, ces types qui sont sortis de l'imagination d'un dieu!>>

Ma foi, faute de replique, j'allais me prosterner, genre de reponse qui doit plaire aux dieux comme aux rois, car elle a l'avantage de ne jamais les embarrasser, quand un incident vint detourner le cours de la conversation.

Ce fut l'apparition d'un parchemin crasseux qui glissa du bouquin et tomba a terre.

Mon oncle se precipita sur ce brimborion avec une avidite facile

a comprendra. Un vieux document, enferme peut-etre depuis un temps immemorial dans un vieux livre, ne pouvait manquer d'avoir un haut prix a ses yeux.

<<Qu'est-ce que cela?>> s'ecria-t-il.

Et, en meme temps, il deployait soigneusement sur sa table un morceau de parchemin long de cinq pouces, large de trois, et sur lequel s'allongeaient, en lignes transversales, des caracteres de grimoire.

En voici le fac-simile exact. Je tiens a faire connaitre ces signes bizarres, car ils amenerent le professeur Lidenbrock et son neveu a entreprendre la plus etrange expedition du dix-neuvieme siecle:

EF . E6 B3 DA DA BC C5 BC E6 C5 A2 C5 DA BC C5 C5 B4 C1 A6 C5
BC CE CF BC BC D8 A0 A2 B3 CF C5 C1 C5 A0 B3 C1 C5 A6 E6 B4 C5
B4 CF , BC D0 D8 B3 D0 CF E6 D0 CF C5_BC_ _BC_D0 AD A6 E6 E6 B3
C5 D8 CF B3 D0 C5_C1_ B3 A2 D0 C5 B4 CF E6 E6 C1 DA_BC_D0
_D0_CF A2 D0 D0 E6 . B3 BC B4 E6 B4 C1 C5 D0 D0 B2 BC
B4 B4 A6 E6 D8 C1 C5 C5 A2 CF A2 DA A0 E6 D0 B3 CF A2
A6 CF , C1 D0 B4 AD BC C5 C1 B2 AD _B4_C5 A6 C1 C1_E6_

Le professeur considera pendant quelques instants cette serie de caracteres; puis il dit en relevant ses lunettes:

<<C'est du runique; ces types sont absolument identiques a ceux du manuscrit de Snorre Turluson! Mais... qu'est-ce que cela peut signifier?>>

Comme le runique me paraissait etre une invention de savants pour mystifier le pauvre monde, je ne fus pas fache de voir que mon oncle n'y comprenait rien. Du moins, cela me sembla ainsi au mouvement de ses doigts qui commencent a s'agiter terriblement.

<<C'est pourtant du vieil islandais!>> murmurait-il entre ses dents.

Et le professeur Lidenbrock devait bien s'y connaitre, car il passait pour etre un veritable polyglotte. Non pas qu'il parlat couramment les deux mille langues et les quatre mille idiomes employes a la surface du globe, mais enfin il en savait sa bonne part.

Il allait donc, en presence de cette difficulte, se livrer a toute l'impetuosite de son caractere, et je prevoyais une scene violente, quand deux heures sonnerent au petit cartel de la cheminee.

Aussitot la bonne Marthe ouvrit la porte du cabinet en disant:

<<La soupe est servie.

--Au diable la soupe, s'écria mon oncle, et celle qui l'a faite, et ceux qui la mangeront!>>

Marthe s'enfuit; je volai sur ses pas, et, sans savoir comment, je me trouvai assis à ma place habituelle dans la salle à manger.

J'attendis quelques instants. Le professeur ne vint pas. C'était la première fois, à ma connaissance, qu'il manquait à la solennité du dîner. Et quel dîner, cependant! une soupe au persil, une omelette au jambon relevée d'oseille à la muscade, une longe de veau à la compote de prunes, et, pour dessert, des crevettes au sucre, le tout arrosé d'un joli vin de la Moselle.

Voilà ce qu'un vieux papier allait coûter à mon oncle. Ma foi, en qualité de neveu dévoué, je me crus obligé de manger pour lui, et même pour moi. Ce que je fis en conscience.

<<Je n'ai jamais vu chose pareille! disait la bonne Marthe en servant. M. Lidenbrock qui n'est pas à table!

--C'est à ne pas le croire.

--Cela presage quelque événement grave!>> reprenait la vieille servante en hochant la tête.

Dans mon opinion, cela ne presageait rien, sinon une scène épouvantable, quand mon oncle trouverait son dîner dévoré.

J'en étais à ma dernière crevette, lorsqu'une voix retentissante m'arracha aux voluptés du dessert. Je ne fis qu'un bond de la salle dans le cabinet.

III

<<C'est évidemment du runique, disait le professeur en fronçant le sourcil. Mais il y a un secret, et je le découvrirai, sinon...>>

Un geste violent acheva sa pensée.

<<Mets-toi là, ajouta-t-il en m'indiquant la table du poing, et écris.>>

En un instant je fus prêt.

<<Maintenant, je vais te dicter chaque lettre de notre alphabet qui correspond à l'un de ces caractères islandais. Nous verrons ce que cela donnera. Mais, par saint Michel! garde-toi bien de

te tromper!>>

La dictee commença. Je m'appliquai de mon mieux; chaque lettre fut appelée l'une après l'autre, et forma l'incompréhensible succession des mots suivants:

mm.rnlls esreuel seecJde
sgtssmf unteief niedrke
kt,samn atrateS Saodrrn
emtnael nuaect rriISa
Atuaar .nscrc ieaabs
ccdrmi eeutul frantu
dt,iac oseibo KediiY

Quand ce travail fut terminé, mon oncle prit vivement la feuille sur laquelle je venais d'écrire, et il l'examina longtemps avec attention.

<<Qu'est-ce que cela veut dire?>> repetait-il machinalement.

Sur l'honneur, je n'aurais pas pu le lui apprendre. D'ailleurs il ne m'interrogea pas à cet égard, et il continua de se parler à lui-même:

<<C'est ce que nous appelons un cryptogramme, disait-il, dans lequel le sens est caché sous des lettres brouillées à dessein, et qui, convenablement disposées, formeraient une phrase intelligible! Quand je pense qu'il y a là peut-être l'explication ou l'indication d'une grande découverte!>>

Pour mon compte, je pensais qu'il n'y avait absolument rien, mais je gardai prudemment mon opinion.

Le professeur prit alors le livre et le parchemin, et les compara tous les deux.

<<Ces deux écritures ne sont pas de la même main, dit-il; le cryptogramme est postérieur au livre, et j'en vois tout d'abord une preuve irréfragable. En effet, la première lettre est une double M qu'on chercherait, vainement dans le livre de Turleson, car elle ne fut ajoutée à l'alphabet islandais qu'au quatorzième siècle. Ainsi donc, il y a au moins deux cents ans entre le manuscrit et le document.>>

Cela j'en conviens, me parut assez logique.

<<Je suis donc conduit à penser, reprit mon oncle, que l'un des possesseurs de ce livre aura tracé ces caractères mystérieux. Mais qui diable était ce possesseur? N'aurait-il point mis son nom à quelque endroit de ce manuscrit?>>

Mon oncle releva ses lunettes, prit une forte loupe, et passa soigneusement en revue les premières pages du livre. Au verso de

la seconde, celle du faux titre, il decouvrit une sorte de macule, qui faisait a l'oeil l'effet d'une tache d'encre. Cependant, en y regardant de pres, on distinguait quelques caracteres a demi effaces. Mon oncle comprit que la etait le point interessant; il s'acharna donc sur la macule et, sa grosse loupe aidant, il finit par reconnaitre les signes que voici, caracteres runiques qu'il lut sans hesiter:

D0 E6 B3 C5 BC D0 B4 B3 A2 BC BC C5 EF

<<Arne Saknussem! s'ecria-t-il d'un ton triomphant, mais c'est un nom cela, et un nom islandais encore! celui d'un savant du seizieme siecle, d'un alchimiste celebre!>>

Je regardai mon oncle avec une certaine admiration.

<<Ces alchimistes, reprit-il, Avicenne, Bacon, Lulle, Paracelse, etaient les veritables, les seuls savants de leur epoque. Ils ont fait des decouvertes dont nous avons le droit d'etre etonnes. Pourquoi, ce Saknussem n'aurait-il pas enfoui sous cet incomprehensible cryptogramme quelque surprenante invention? Cela doit etre ainsi. Cela est.>>

L'imagination du professeur s'enflammait a cette hypothese.

<<Sans doute, osai-je repondre, mais quel interet pouvait avoir ce savant a cacher ainsi quelque merveilleuse decouverte?

--Pourquoi? pourquoi? Eh! le sais-je? Galilee n'en a-t-il pas agi ainsi pour Saturne? D'ailleurs, nous verrons bien; j'aurai le secret de ce document, et je ne prendrai ni nourriture ni sommeil avant de l'avoir devine.

--Oh! pensai-je.

--Ni toi, non plus, Axel, reprit-il.

--Diable! me dis-je, il est heureux que j'aie dine pour deux!

--Et d'abord, fit mon oncle, il faut trouver la langue de ce <<chiffre.>> Cela ne doit pas etre difficile.>>

A ces mots, je relevai vivement la tete. Mon oncle reprit son soliloque:

<<Rien n'est plus aise. Il y a dans ce document cent trente-deux lettres qui donnent soixante-dix-neuf consonnes contre cinquante-trois voyelles. Or, c'est a peu pres suivant cette proportion que sont formes les mots des langues meridionales, tandis que les idiomes du nord sont infiniment plus riches en consonnes. Il s'agit donc d'une langue du midi.>>

Ces conclusions etaient fort justes.

<<Mais quelle est cette langue?>>

C'est la que j'attendais mon savant, chez lequel cependant je découvrais un profond analyste.

<<Ce Saknussem, reprit-il, était un homme instruit; or, des qu'il n'écrivait pas dans sa langue maternelle, il devait choisir de préférence la langue courante entre les esprits cultivés du seizième siècle, je veux dire le latin. Si je me trompe, je pourrai essayer de l'espagnol, du français, de l'italien, du grec, de l'hébreu. Mais les savants du seizième siècle écrivaient généralement en latin. J'ai donc le droit de dire _a priori_: ceci est du latin.>>

Je sautai sur ma chaise. Mes souvenirs de latiniste se revoltaient contre la prétention que cette suite de mots baroques put appartenir à la douce langue de Virgile.

<<Oui! du latin, reprit mon oncle, mais du latin brouille.

--A la bonne heure! pensai-je. Si tu le débrouilles, tu seras fin, mon oncle.

--Examinons bien, dit-il, en reprenant la feuille sur laquelle j'avais écrit. Voilà une série de cent trente-deux lettres qui se présentent sous un désordre apparent. Il y a des mots ou les consonnes se rencontrent seules comme le premier <<mrnlls,>> d'autres ou les voyelles, au contraire, abondent, le cinquième, par exemple, <<unteief,>> ou l'avant-dernier <<oseibo.>> Or, cette disposition n'a évidemment pas été combinée; elle est donnée _mathématiquement_ par la raison inconnue qui a présidé à la succession de ces lettres. Il me paraît certain que la phrase primitive a été écrite régulièrement, puis retournée suivant une loi qu'il faut découvrir. Celui qui posséderait la clef de ce <<chiffre>> le lirait couramment. Mais quelle est cette clef? Axel, as-tu cette clef?>>

A cette question je ne répondis rien, et pour cause. Mes regards s'étaient arrêtés sur un charmant portrait suspendu au mur, le portrait de Grauben. La pupille de mon oncle se trouvait alors à Altona, chez une de ses parentes, et son absence me rendait fort triste, car, je puis l'avouer maintenant, la jolie Virlandaise et le neveu du professeur s'aimaient avec toute la patience et toute la tranquillité allemandes; nous nous étions fiancés à l'insu de mon oncle, trop géologue pour comprendre de pareils sentiments. Grauben était une charmante jeune fille blonde aux yeux bleus, d'un caractère un peu grave, d'un esprit un peu sérieux; mais elle ne m'en aimait pas moins; pour mon compte, je l'adorais, si toutefois ce verbe existe dans la langue tudesque! L'image de ma petite Virlandaise me rejeta donc, en un instant, du monde des réalités dans celui des chimères, dans celui des souvenirs.

Je revis la fidele compagne de mes travaux et de mes plaisirs. Elle m'aidait a ranger chaque jour les precieuses pierres de mon oncle; elle les etiquetait avec moi. C'etait une tres forte mineralogiste que mademoiselle Grauben! Elle aimait a approfondir les questions ardues de la science. Que de douces heures nous avons passees a etudier ensemble, et combien j'enviai souvent le sort de ces pierres insensibles qu'elle maniait de ses charmantes mains.

Puis, l'instant de la recreation venue, nous sortions tous les deux; nous prenions par les allees touffues de l'Alsser, et nous nous rendions de compagnie au vieux moulin goudronne qui fait si bon effet a l'extremite du lac; chemin faisant, on causait en se tenant par la main; je lui racontais des choses dont elle riait de son mieux; on arrivait ainsi jusqu'au bord de l'Elbe, et, apres avoir dit bonsoir aux cygnes qui nagent parmi les grands nenuphars blancs, nous revenions au quai par la barque a vapeur.

Or, j'en etais la de mon reve, quand mon oncle, frappant la table du poing, me ramena violemment a la realite.

<<Voyons, dit-il, la premiere, idee qui doit se presenter a l'esprit pour brouiller les lettres d'une phrase, c'est, il me semble, d'ecrire les mots verticalement au lieu de les tracer horizontalement.

--Tiens! pensai-je.

--Il faut voir ce que cela produit, Axel, jette une phrase quelconque sur ce bout de papier; mais, au lieu de disposer les lettres a la suite les unes des autres, mets-les successivement par colonnes verticales, de maniere a les grouper en nombre de cinq ou six.>>

Je compris ce dont il s'agissait, et immediatement j'ecrivis de haut en bas:

J m n e , b
e e , t G e
t' b m i r n
a i a t a !
i e p e u

<<Bon, dit le professeur, sans avoir lu. Maintenant, dispose ces mots sur une ligne horizontale.

J'obeis, et j'obtins la phrase suivante:

Jmne,b ee,tGe t'bmirn aiata! iepeu

<<Parfait! fit mon oncle en m'arrachant le papier des mains, voila qui a deja la physionomie du vieux document; les voyelles sont groupees ainsi que les consonnes dans le meme desordre; il y

a meme des majuscules au milieu des mots, ainsi que des virgules, tout comme dans le parchemin de Saknussem!>>

Je ne puis m'empêcher de trouver ces remarques fort ingénieuses.

<<Or, reprit mon oncle en s'adressant directement a moi, pour lire la phrase que tu viens d'ecrire, et que je ne connais pas, il me suffira de prendre successivement la premiere lettre de chaque mot, puis la seconde, puis la troisieme, ainsi de suite.

Et mon oncle, a son grand etonnement, et surtout au mien, lut:

Je t'aime bien, ma petite Grauben!

<<Hein!>> fit le professeur.

Oui, sans m'en douter, en amoureux maladroit, j'avais trace cette phrase compromettante!

<<Ah! tu aimes Grauben! reprit mon oncle d'un veritable ton de tuteur!

--Oui ... Non ... balbutiai-je!

--Ah! tu aimes Grauben, reprit-il machinalement. Eh bien, appliquons mon procede au document en question!>>

Mon oncle, retombe dans son absorbante contemplation, oubliait deja mes imprudentes paroles. Je dis imprudentes, car la tete du savant ne pouvait comprendre les choses du coeur. Mais, heureusement, la grande affaire du document l'emporta.

Au moment de faire son experience capitale, les yeux du professeur Lidenbrock lancerent des eclairs a travers ses lunettes; ses doigts tremblerent, lorsqu'il reprit le vieux parchemin; il etait serieusement emu. Enfin il toussa fortement, et d'une voix grave, appelant successivement la premiere lettre, puis la seconde de chaque mot; il me dicta la serie suivante:

_mmessunkaSenrA.icefdoK.segnittamurtn
ecertserrette,rotavsadua,ednecsedsadne
lacartniiluJsiratracSarbmutabledmek
meretarcsilucoYsleffenSnl_

En finissant, je l'avouerai, j'etais emotionne, ces lettres, nommees une a une, ne m'avaient presente aucun sens a l'esprit; j'attendais donc que le professeur laissat se derouler pompeusement entre ses levres une phrase d'une magnifique latinite.

Mais, qui aurait pu le prévoir! Un violent coup de poing ebranla la table. L'encre rejaillit, la plume me sauta des mains.

<<Ce n'est pas cela! s'écria mon oncle, cela n'a pas le sens commun!>>

Puis, traversant le cabinet comme un boulet, descendant l'escalier comme une avalanche, il se précipita dans König-strasse, et s'enfuit à toutes jambes.

IV

<<Il est parti? s'écria Marthe en accourant au bruit de la porte de la rue qui, violemment refermée, venait d'ébranler la maison tout entière.

--Oui! répondis-je, complètement parti!

--Eh bien? et son diner? fit la vieille servante.

--Il ne dinera pas!

--Et son souper?

--Il ne soupera pas!

--Comment? dit Marthe en joignant les mains.

--Non, bonne Marthe, il ne mangera plus, ni personne dans la maison! Mon oncle Lidenbrock nous met tous à la diète jusqu'au moment où il aura déchiffré un vieux grimoire qui est absolument indechiffable!

--Jesus! nous n'avons donc plus qu'à mourir de faim!>>

Je n'osai pas avouer qu'avec un homme aussi absolu que mon oncle, c'était un sort inévitable.

La vieille servante, sérieusement alarmée, retourna dans sa cuisine en gémant.

Quand je fus seul, l'idée me vint d'aller tout conter à Grauben; mais comment quitter la maison? Et s'il m'appelait? Et s'il voulait recommencer ce travail logographique, qu'on eut vainement proposé au vieil OEdipe! Et si je ne répondais pas à son appel, qu'advendrait-il?

Le plus sage était de rester. Justement, un minéralogiste de Besançon venait de nous adresser une collection de géodes siliceuses qu'il fallait classer. Je me mis au travail. Je triai, j'étiquetai, je disposai dans leur vitrine toutes ces pierres creuses au-dedans desquelles s'agitaient de petits cristaux.

Mais cette occupation ne m'absorbait pas; l'affaire du vieux document ne laissait point de me preoccuper etrangement. Ma tete bouillonnait, et je me sentais pris d'une vague inquietude. J'avais le pressentiment d'une catastrophe prochaine.

Au bout d'une heure, mes geodes etaient etagees avec ordre. Je me laissai aller alors dans le grand fauteuil d'Utrecht, les bras ballants et la tete renversee. J'allumai ma pipe a long tuyau courbe, dont le fourneau sculpte representait une naiade nonchalamment etendue; puis, je m'amusai a suivre les progres de la carbonisation, qui de ma naiade faisait peu a peu une negresse accomplie. De temps en temps, j'ecoutais si quelque pas retentissait dans l'escalier. Mais non. Ou pouvait etre mon oncle en ce moment? Je me le figurais courant sous les beaux arbres de la route d'Altona, gesticulant, tirant au mur avec sa canne, d'un bras violent battant les herbes, decapitant les chardons et troublant dans leur repos les cigognes solitaires.

Rentrerait-il triomphant ou decourage? Qui aurait raison l'un de l'autre, du secret ou de lui? Je m'interrogeais ainsi, et, machinalement, je pris entre mes doigts la feuille de papier sur laquelle s'allongeait l'incomprehensible serie des lettres tracees par moi. Je me repetais:

<<Qu'est-ce que cela signifie?>>

Je cherchai a grouper ces lettres de maniere a former des mots. Impossible. Qu'on les reunit par deux, trois, ou cinq, ou six, cela ne donnait absolument rien d'intelligible; il y avait bien les quatorzieme, quinzieme et seizieme lettres qui faisaient le mot anglais <<ice>>, et la quatre-vingt-quatrieme, la quatre-vingt-cinquieme et la quatre-vingt-sixieme formaient le mot <<sir>>. Enfin, dans le corps du document, et a la deuxieme et a la troisieme ligne, je remarquai aussi les mots latins <<rota>>, <<mutabile>>, <<ira>>, <<neo>>, <<atra>>.

<<Diable, pensai-je, ces derniers mots sembleraient donner raison a mon oncle sur la langue du document! Et meme, a la quatrieme ligne, j'apercois encore le mot <<luco>> qui se traduit par <<bois sacre>>. Il est vrai qu'a la troisieme, on lit le mot <<tabiled>> de tournure parfaitement hebraique, et a la derniere, les vocables <<mer>>, <<arc>>, <<mere>>, qui sont purement francais.>>

Il y avait la de quoi perdre la tete! Quatre idiomes differents dans cette phrase absurde! Quel rapport pouvait-il exister entre les mots <<glace, monsieur, colere, cruel, bois sacre, changeant, mere, arc ou mer?>> Le premier et le dernier seuls se rapprochaient facilement; rien d'etonnant que, dans un document ecrit en Islande, il fut question d'une <<mer de glace>>. Mais de la a comprendre le reste du cryptogramme, c'etait autre chose.

Je me debattais donc contre une insoluble difficulte; mon cerveau

s'échauffait; mes yeux clignaient sur la feuille de papier; les cent trente-deux lettres semblaient voltiger autour de moi, comme ces larmes d'argent qui glissent dans l'air autour de notre tête, lorsque le sang s'y est violemment porté.

J'étais en proie à une sorte d'hallucination; j'étouffais; il me fallait de l'air. Machinalement, je m'éventai avec la feuille de papier, dont le verso et le recto se présenterent successivement à mes regards.

Quelle fut ma surprise, quand, dans l'une de ces voltes rapides, au moment où le verso se tournait vers moi, je crus voir apparaître des mots parfaitement lisibles, des mots latins, entre autres <<craterem>> et <<terrestre>>

Soudain une lueur se fit dans mon esprit; ces seuls indices me firent entrevoir la vérité; j'avais découvert la loi du chiffre. Pour lire ce document, il n'était pas même nécessaire de le lire à travers la feuille retournée! Non. Tel il était, tel il m'avait été dicté, tel il pouvait être épelé couramment. Toutes les ingénieuses combinaisons du professeur se réalisaient; il avait eu raison pour la disposition des lettres, raison pour la langue du document! Il s'en fallut d'un <<rien>> qu'il put lire d'un bout à l'autre cette phrase latine, et ce <<rien>>, le hasard venait de me le donner!

On comprend si je fus ému! Mes yeux se troublèrent. Je ne pouvais m'en servir. J'avais étalé la feuille de papier sur la table. Il me suffisait d'y jeter un regard pour devenir possesseur du secret.

Enfin je parvins à calmer mon agitation. Je m'imposai la loi de faire deux fois le tour de la chambre pour apaiser mes nerfs, et je revins m'engouffrer dans le vaste fauteuil.

<<Lisons>>, m'écriai-je, après avoir refait dans mes poumons une ample provision d'air.

Je me penchai sur la table; je posai mon doigt successivement sur chaque lettre, et, sans m'arrêter, sans hésiter, un instant, je prononçai à haute voix la phrase tout entière.

Mais quelle stupefaction, quelle terreur m'envahit! Je restai d'abord comme frappé d'un coup subit. Quoi! ce que je venais d'apprendre s'était accompli! un homme avait eu assez d'audace pour pénétrer! ...

<<Ah! m'écriai-je en bondissant: mais non! mais non! mon oncle ne le saura pas! Il ne manquerait plus qu'il vint à connaître un semblable voyage! Il voudrait en goûter aussi! Rien ne pourrait l'arrêter! Un géologue si déterminé! il partirait quand même, malgré tout, en dépit de tout! Et il m'emmènerait avec lui, et nous n'en reviendrions pas! Jamais! jamais!>>

J'étais dans une surexcitation difficile à peindre.

<<Non! non! ce ne sera pas, dis-je avec énergie, et, puisque je peux empêcher qu'une pareille idée vienne à l'esprit de mon tyran, je le ferai. À tourner et à retourner ce document, il pourrait par hasard en découvrir la clef! Détruisons-le.>>

Il y avait un reste de feu dans la cheminée. Je saisis non seulement la feuille de papier, mais le parchemin de Saknussem; d'une main fébrile j'allais précipiter le tout sur les charbons et anéantir ce dangereux secret, quand la porte du cabinet s'ouvrit. Mon oncle parut.

V

Je n'eus que le temps de replacer sur la table le malencontreux document.

Le professeur Lidenbrock paraissait profondément absorbé. Sa pensée dominante ne lui laissait pas un instant de répit; il avait évidemment scruté, analysé l'affaire, mis en œuvre toutes les ressources de son imagination pendant sa promenade, et il revenait appliquer quelque combinaison nouvelle.

En effet, il s'assit dans son fauteuil, et, la plume à la main, il commença à établir des formules qui ressemblaient à un calcul algébrique.

Je suivais du regard sa main frémissante; je ne perdais pas un seul de ses mouvements. Quelque résultat inespéré allait-il donc inopinément se produire? Je tremblais, et sans raison, puisque la vraie combinaison, la <<seule>> étant déjà trouvée, toute autre recherche devenait forcément vaine.

Pendant trois longues heures, mon oncle travailla sans parler, sans lever la tête, effaçant, reprenant, raturant, recommençant mille fois.

Je savais bien que, s'il parvenait à arranger des lettres suivant toutes les positions relatives qu'elles pouvaient occuper, la phrase se trouverait faite. Mais je savais aussi que vingt lettres seulement peuvent former deux quintillions, quatre cent trente-deux quadrillions, neuf cent deux trillions, huit milliards, cent soixante-seize millions, six cent quarante mille combinaisons. Or, il y avait cent trente-deux lettres dans la phrase, et ces cent trente-deux lettres donnaient un nombre de phrases différentes composé de cent trente-trois chiffres au moins, nombre presque impossible à énumérer et qui échappe à toute appréciation.

J'étais rassuré sur ce moyen héroïque de résoudre le problème.

Cependant le temps s'écoulait; la nuit se fit; les bruits de la rue s'apaisèrent; mon oncle, toujours courbé sur sa tâche, ne vit rien, pas même la bonne Marthe qui entr'ouvrit la porte; il n'entendit rien, pas même la voix de cette digne servante, disant:

<<Monsieur soupera-t-il ce soir?>>

Aussi Marthe dut-elle s'en aller sans réponse: pour moi, après avoir résisté pendant quelque temps, je fus pris d'un invincible sommeil, et je m'endormis sur un bout du canapé, tandis que mon oncle Lidenbrock calculait et raturait toujours.

Quand je me réveillai, le lendemain, l'infatigable piocheur était encore au travail. Ses yeux rouges, son teint blafard, ses cheveux étreints sous sa main fiévreuse, ses pommettes empourprées indiquaient assez sa lutte terrible avec l'impossible, et, dans quelles fatigues de l'esprit, dans quelle contention du cerveau, les heures durent s'écouler pour lui.

Vraiment, il me fit pitié. Malgré les reproches que je croyais être en droit de lui faire, une certaine émotion me gagnait. Le pauvre homme était tellement possédé de son idée, qu'il oubliait de se mettre en colère; toutes ses forces vives se concentraient sur un seul point, et, comme elles ne s'échappaient pas par leur exutoire ordinaire, on pouvait craindre que leur tension ne le fit éclater d'un instant à l'autre.

Je pouvais d'un geste desserrer cet étau de fer qui lui serrait le crâne, d'un mot seulement! Et je n'en fis rien.

Cependant j'avais bon cœur. Pourquoi restai-je muet en pareille circonstance? Dans l'intérêt même de mon oncle.

<<Non, non, répétai-je, non, je ne parlerai pas! Il voudrait y aller, je le connais; rien ne saurait l'arrêter. C'est une imagination volcanique, et, pour faire ce que d'autres géologues n'ont point fait, il risquerait sa vie. Je me tairai; je garderai ce secret dont le hasard m'a rendu maître; le découvrir, ce serait tuer le professeur Lidenbrock. Qu'il le devine, s'il le peut; je ne veux pas me reprocher un jour de l'avoir conduit à sa perte.

Ceci bien résolu, je me croisai les bras, et j'attendis. Mais j'avais compté sans un incident qui se produisit à quelques heures de là.

Lorsque la bonne Marthe voulut sortir de la maison pour se rendre au marché, elle trouva la porte close; la grosse clef manquait à la serrure.

Qui l'avait otee? Mon oncle evidemment, quand il rentra la veille apres son excursion precipitee.

Etait-ce a dessein? Etait-ce par megarde? Voulait-il nous soumettre aux rigueurs de la faim? Cela m'eut paru un peu fort. Quoi! Marthe et moi, nous serions victimes d'une situation qui ne nous regardait pas le moins du monde? Sans doute, et je me souvins d'un precedent de nature a nous effrayer. En effet, il y a quelques annees, a l'epoque ou mon oncle travaillait a sa grande classification mineralogique, il demeura quarante-huit heures sans manger, et toute sa maison dut se conformer a cette diete scientifique. Pour mon compte, j'y gagnai des crampes d'estomac fort peu recreatives chez un garcon d'un naturel assez vorace.

Or, il me parut que le dejeuner allait faire defaut comme le souper de la veille. Cependant je resolu d'etre heroique et de ne pas ceder devant les exigences de la faim. Marthe prenait cela tres au serieux et se desolait, la bonne femme. Quant a moi, l'impossibilite de quitter la maison me preoccupait davantage et pour cause. On me comprend bien.

Mon oncle travaillait toujours; son imagination se perdait dans le monde ideal des combinaisons; il vivait loin de la terre, et veritablement en dehors des besoins terrestres.

Vers midi, la faim m'aiguillonna serieusement; Marthe, tres innocemment, avait devore la veille les provisions du garde-manger; il ne restait plus rien a la maison, Cependant je tins bon. J'y mettais une sorte de point d'honneur.

Deux heures sonnerent. Cela devenait ridicule, intolerable meme; j'ouvrais des yeux demesures. Je commencai a me dire que j'exagerais l'importance du document; que mon oncle n'y ajouterait pas foi; qu'il verrait la une simple mystification; qu'au pis aller on le retiendrait malgre lui, s'il voulait tenter l'aventure; qu'enfin il pouvait decouvrir lui-meme la clef du <<chiffre>>, et que j'en serais alors pour mes frais d'abstinence.

Ces raisons, que j'eusse rejetees la veille avec indignation, me parurent excellentes; je trouvai meme parfaitement absurde d'avoir attendu si longtemps, et mon parti fut pris de tout dire.

Je cherchais donc une entree en matiere, pas trop brusque, quand le professeur se leva, mit son chapeau et se prepara a sortir.

Quoi, quitter la maison, et nous enfermer encore! Jamais.

<<Mon oncle!>> dis-je.

Il ne parut pas m'entendre.

<<Mon oncle Lidenbrock! repetai-je en elevant la voix.

--Hein? fit-il comme un homme subitement reveille.

--Eh bien! cette clef?

--Quelle clef? La clef de la porte?

--Mais non, m'ecriai-je, la clef du document!>>

Le professeur me regarda par-dessus ses lunettes; il remarqua sans doute quelque chose d'insolite dans ma physionomie, car il me saisit vivement le bras, et, sans pouvoir parler, il m'interrogea du regard. Cependant jamais demande ne fut formulee d'une facon plus nette.

Je remuai la tete de haut en bas.

Il secoua la sienne avec une sorte de pitie, comme s'il avait affaire a un fou.

Je fis un geste plus affirmatif.

Ses yeux brillèrent d'un vif eclat; sa main devint menacante.

Cette conversation muette dans ces circonstances eut interesse le spectateur le plus indifferent. Et vraiment j'en arrivais a ne plus oser parler, tant je craignais que mon oncle ne m'etouffat dans les premiers embrassements de sa joie. Mais il devint si pressant qu'il fallut repondre.

<<Oui, cette clef!... le hasard!...

--Que dis-tu? s'ecria-t-il avec une indescriptible emotion.

--Tenez, dis-je en lui presentant la feuille de papier sur laquelle j'avais ecrit, lisez.

--Mais cela ne signifie rien! repondit-il en froissant la feuille.

--Rien, en commençant a lire par le commencement, mais par la fin...>>

Je n'avais pas acheve ma phrase que le professeur poussait un cri, mieux qu'un cri, un veritable rugissement! Une revelation venait de se faire, dans son esprit. Il etait transfigure.

<<Ah! ingenieux Saknussem! s'ecria-t-il, tu avais donc d'abord ecrit ta phrase a l'envers!>>

Et se precipitant sur la feuille de papier, l'oeil trouble, la voix emue, il lut le document tout entier, en remontant de la derniere lettre a la premiere.

Il etait concu en ces termes:

_In Sneffels Yoculis craterem kem delibat umbra Scartaris Julii
intra calendas descende, audas viator, et terrestre centrum
attinges. Kod feci. Arne Saknussem_.

Ce qui, de ce mauvais latin, peut etre traduit ainsi:

_Descends dans le cratere du Yocul de Sneffels que l'ombre du
Scartaris vient caresser avant les calendes de Juillet,
voyageur audacieux, et tu parviendras au centre de la Terre.
Ce que j'ai fait. Arne Saknussem_.

Mon oncle, a cette lecture, bondit comme s'il eut inopinément
touche une bouteille de Leyde. Il etait magnifique d'audace, de
joie et de conviction. Il allait et venait; il prenait sa tete a
deux mains; il deplacait les sieges; il empilait ses livres; il
jonglait, c'est a ne pas le croire, avec ses precieuses geodes;
il lancait un coup de poing par-ci, une tape par-la. Enfin ses
nerfs se calmerent et, comme un homme epuise par une trop grande
depense de fluide, il retomba dans son fauteuil.

<<Quelle heure est-il donc? demanda-t-il apres quelques instants
de silence.

--Trois heures, repondis-je.

--Tiens! mon diner a passe vite, Je meurs de faim. A table.
Puis ensuite...

--Ensuite?

--Tu feras ma malle.

--Hein! m'ecriai-je.

--Et la tienne!>> repondit l'impitoyable professeur en entrant
dans la salle a manger.

VI

A ces paroles, un frisson me passa par tout le corps. Cependant
je me contins. Je resolut meme de faire bonne figure. Des
arguments scientifiques pouvaient seuls arreter le professeur
Lidenbrock; or, il y en avait, et de bons, contre la possibilite
d'un pareil voyage. Aller au centre de la terre! Quelle folie!
Je reservai ma dialectique pour le moment opportun, et je
m'occupai du repas.

Inutile de rapporter les imprecations de mon oncle devant la table desservie. Tout s'expliqua. La liberte fut rendue a la bonne Marthe. Elle courut au marche et fit si bien, qu'une heure apres ma faim etait calmee, et je revenais au sentiment de la situation.

Pendant le repas, mon oncle fut presque gai; il lui echappait de ces plaisanteries de savant qui ne sont jamais bien dangereuses. Apres le dessert, il me fit signe de le suivre dans son cabinet.

J'obeis. Il s'assit a un bout de sa table de travail, et moi a l'autre.

<<Axel, dit-il d'une voix assez douce, tu es un garcon tres ingenieux; tu m'as rendu la un fier service, quand, de guerre lasse, j'allais abandonner cette combinaison. Ou me serais-je egare? Nul ne peut le savoir! Je n'oublierai jamais cela, mon garcon, et de la gloire que nous allons acquerir tu auras ta part.

<<Allons! pensai-je, il est de bonne humeur; le moment est venu de discuter cette gloire.

--Avant tout, reprit mon oncle, je te recommande le secret le plus absolu, tu m'entends? Je ne manque pas d'envieux dans le monde des savants, et beaucoup voudraient entreprendre ce voyage, qui ne s'en douteront qu'a notre retour.

--Croyez-vous, dis-je, que le nombre de ces audacieux fut si grand?

--Certes! qui hesiterait a conquerir une telle renommee? Si ce document etait connu, une armee entiere de geologues se precipiterait sur les traces d'Arne Saknussem!

--Voila ce dont je ne suis pas persuade, mon oncle, car rien ne prouve l'authenticite de ce document.

--Comment! Et le livre dans lequel nous l'avons decouvert!

--Bon! j'accorde que ce Saknussem ait ecrit ces lignes, mais s'ensuit-il qu'il ait reellement accompli ce voyage, et ce vieux parchemin ne peut-il renfermer une mystification?>>

Ce dernier mot, un peu hasarde, je regrettai presque de l'avoir prononce; le professeur fronca son epais sourcil, et je craignais d'avoir compromis les suites de cette conversation. Heureusement il n'en fut rien. Mon severe interlocuteur ebaucha une sorte de sourire sur ses levres et repondit:

<<C'est ce que nous verrons.

--Ah! fis-je un peu vexee; mais permettez-moi d'epuiser la serie

des objections relatives a ce document.

--Parle, mon garçon, ne te gene pas. Je te laisse toute liberte d'exprimer ton opinion. Tu n'es plus mon neveu, mais mon collegue. Ainsi, va.

--Eh bien, je vous demanderai d'abord ce que sont ce Yocul, ce Sneffels et ce Scartaris, dont je n'ai jamais entendu parler?

--Rien n'est plus facile. J'ai precisement recu, il y a quelque temps, une carte de mon ami Peterman, de Leipzig; elle ne pouvait arriver plus a propos. Prends le troisieme atlas dans la seconde travee de la grande bibliotheque, serie Z, planche 4.>>

Je me levai, et, grace a ces indications precises, je trouvai rapidement l'atlas demande. Mon oncle l'ouvrit et dit:

<<Voici une des meilleures cartes de l'Islande, celle de Handerson, et je crois qu'elle va nous donner la solution de toutes tes difficultes.>>

Je me penchai sur la carte.

<<Vois cette ile composee de volcans, dit le professeur, et remarque qu'ils portent tous le nom de Yocul. Ce mot veut dire <<glacier>> en islandais, et, sous la latitude elevee de l'Islande, la plupart des eruptions se font jour a travers les couches de glace. De la cette denomination de Yocul appliquee a tous les monts ignivomes de l'ile.

--Bien, repondis-je, mais qu'est-ce que le Sneffels?>>

J'esperais qu'a cette demande il n'y aurait pas de reponse. Je me trompais. Mon oncle reprit:

<<Suis-moi sur la cote occidentale de l'Islande. Apercois-tu Reykjavik, sa capitale? Oui. Bien. Remonte les fjords innombrables de ces rivages ronges par la mer, et arrete-toi un peu au-dessous du soixante-cinquieme degre de latitude. Que vois-tu la?

--Une sorte de presqu'ile semblable a un os decharne, que termine une enorme rotule.

--La comparaison est juste, mon garçon; maintenant, n'apercois-tu rien sur cette rotule?

--Si, un mont qui semble avoir pousse en mer.

--Bon! c'est le Sneffels.

--Le Sneffels?

--Lui-meme, une montagne haute de cinq mille pieds, l'une des plus remarquables de l'île, et a coup sur la plus celebre du monde entier, si son cratere aboutit au centre du globe.

--Mais c'est impossible! m'ecriai-je en haussant les epaules et revolte contre une pareille supposition.

--Impossible! repondit le professeur Lidenbrock d'un ton severe. Et pourquoi cela?

--Parce que ce cratere, est evidemment obstrue par les laves, les roches brulantes, et qu'alors...

--Et si c'est un cratere eteint?

--Eteint?

--Oui. Le nombre des volcans en activite a la surface du globe n'est actuellement que de trois cents environ; mais il existe une bien plus grande quantite de volcans eteints. Or le Sneffels compte parmi ces derniers, et, depuis les temps historiques, il n'a eu qu'une seule eruption, celle de 1219; a partir de cette epoque, ses rumeurs se sont apaisees peu a peu, et il n'est plus au nombre des volcans actifs.>>

A ces affirmations positives je n'avais absolument rien a repondre; je me rejetai donc sur les autres obscurites que renfermait le document.

<<Que signifie ce mot Scartaris, demandai-je, et que viennent faire la les calendes de juillet?>>

Mon oncle prit quelques moments de reflexion. J'eus un instant d'espoir, mais un seul, car bientot il me repondit en ces termes:

<<Ce que tu appelles obscurite est pour moi lumiere. Cela prouve les soins ingenieux avec lesquels Saknussemm a voulu preciser sa decouverte. Le Sneffels est forme de plusieurs crateres; il y avait donc necessite d'indiquer celui d'entre eux qui mene au centre du globe. Qu'a fait le savant Islandais? Il a remarque qu'aux approches des calendes de juillet, c'est-a-dire vers les derniers jours du mois de juin, un des pics de la montagne, le Scartaris, projetait son ombre jusqu'a l'ouverture du cratere en question, et il a consigne le fait dans son document. Pouvait-il imaginer une indication plus exacte, et une fois arrives au sommet du Sneffels, nous sera-t-il possible d'hesiter sur le chemin a prendre?>>

Decidement mon oncle avait reponse a tout. Je vis bien qu'il etait inattaquable sur les mots du vieux parchemin. Je cessai donc de le presser a ce sujet, et, comme il fallait le convaincre avant tout, je passais aux objections scientifiques, bien autrement graves, a mon avis.

<<Allons, dis-je, je suis force d'en convenir, la phrase de Saknussemm est claire et ne peut laisser aucun doute a l'esprit. J'accorde meme que le document a un air de parfaite authenticite. Ce savant est alle au fond du Sneffels; il a vu l'ombre du Scartaris caresser les bords du cratere avant les calendes de juillet; il a meme entendu raconter dans les recits legendaires de son temps que ce cratere aboutissait au centre de la terre; mais quant a y etre parvenu lui-meme, quant a avoir fait le voyage et a en etre revenu, s'il l'a entrepris, non, cent fois non!

--Et la raison? dit mon oncle d'un ton singulierement moqueur.

--C'est que toutes les theories de la science demontrent qu'une pareille entreprise est impraticable!

--Toutes les theories disent cela? repondit le professeur en prenant un air bonhomme. Ah! les vilaines theories! comme elles vont nous gener, ces pauvres theories!>>

Je vis qu'il se moquait de moi, mais je continuai neanmoins.

<<Oui! il est parfaitement reconnu que la chaleur augmente environ d'un degre par soixante-dix pieds de profondeur au-dessous de la surface du globe; or, en admettant cette proportionnalite constante, le rayon terrestre etant de quinze cents lieues, il existe au centre une temperature de deux millions de degres. Les matieres de l'interieur de la terre se trouvent donc a l'etat de gaz incandescent, car les metaux, l'or, le platine, les roches les plus dures, ne resistent pas a une pareille chaleur. J'ai donc le droit de demander s'il est possible de penetrer dans un semblable milieu!

--Ainsi, Axel, c'est la chaleur qui t'embarrasse?

--Sans doute. Si nous arrivions a une profondeur de dix lieues seulement, nous serions parvenus a la limite de l'ecorce terrestre, car deja la temperature est superieure a treize cents degres.

--Et tu as peur d'entrer en fusion?

--Je vous laisse la question a decider, repondis-je avec humeur.

--Voici ce, que je decide, repondit le professeur Lidenbrock en prenant ses grands airs; c'est que ni toi ni personne ne sait d'une facon certaine ce qui se passe a l'interieur du globe, attendu qu'on connait a peine la douze millieme partie de son rayon; c'est que la science est eminentement perfectible et que chaque theorie est incessamment detruite par une theorie nouvelle. N'a-t-on pas cru jusqu'a Fourier que la temperature des espaces planetaires allait toujours diminuant, et ne sait-on

pas aujourd'hui que les plus grands froids des regions etherees ne dépassent pas quarante ou cinquante degres au-dessous de zero? Pourquoi n'en serait-il pas ainsi de la chaleur interne? Pourquoi, a une certaine profondeur, n'atteindrait-elle pas une limite infranchissable, au lieu de s'élever jusqu'au degre de fusion des mineraux les plus refractaires?>>

Mon oncle placant la question sur le terrain des hypotheses, je n'eus rien a repondre.

<<Eh bien, je te dirai que de veritables savants, Poisson entre autres, ont prouve que, si une chaleur de deux millions de degres existait a l'interieur du globe, les gaz incandescents provenant des matieres fondues acquerraient une elasticite telle que l'ecorce terrestre ne pourrait y resister et eclaterait comme les parois d'une chaudiere sous l'effort de la vapeur.

--C'est l'avis de Poisson, mon oncle, voila tout.

--D'accord, mais c'est aussi l'avis d'autres geologues distingues, que l'interieur du globe n'est forme ni de gaz ni d'eau, ni des plus lourdes pierres que nous connaissons, car, dans ce cas, la terre aurait un poids deux fois moindre.

--Oh! avec les chiffres on prouve tout ce qu'on veut!

--Et avec les faits, mon garcon, en est-il de meme? N'est-il pas constant que le nombre des volcans a considerablement diminue depuis les premiers jours du monde, et, si chaleur centrale il y a, ne peut-on en conclure qu'elle tend a s'affaiblir?

--Mon oncle, si vous entrez dans le champ des suppositions, je n'ai plus a discuter.

--Et moi j'ai a dire qu'a mon opinion se joignent les opinions de gens fort competents. Te souviens-tu d'une visite que me fit le celebre chimiste anglais Humphry Davy en 1825?

--Aucunement, car je ne suis venu au monde que dix-neuf ans apres.

--Eh bien, Humphry Davy vint me voir a son passage a Hambourg. Nous discutames longtemps, entre autres questions, l'hypothese de la liquidite du noyau interieur de la terre. Nous etions tous deux d'accord que cette liquidite ne pouvait exister, par une raison a laquelle la science n'a jamais trouve de reponse.

--Et laquelle? dis-je un peu etonne.

--C'est que cette masse liquide serait sujette comme l'Ocean, a l'attraction de la lune, et consequemment, deux fois par jour, il se produirait des marees interieures qui, soulevant l'ecorce terrestre, donneraient lieu a des tremblements de terre

periodiques!

--Mais il est pourtant evident que la surface du globe a ete soumise a la combustion, et il est permis de supposer que la croute exterieure s'est refroidie d'abord, tandis que la chaleur se refugiait au centre.

--Erreur, repondit mon oncle; la terre a ete echauffee par la combustion de sa surface, et non autrement. Sa surface etait composee d'une grande quantite de metaux, tels que le potassium, le sodium, qui ont la propriete de s'enflammer au seul contact de l'air et de l'eau; ces metaux prirent feu quand les vapeurs atmospheriques se precipiterent en pluie sur le sol, et peu a peu, lorsque les eaux penetrerent dans les fissures de l'ecorce terrestre, elles determinerent de nouveaux incendies avec explosions et eruptions. De la les volcans si nombreux aux premiers jours du monde.

--Mais voila une ingenieuse hypothese! m'ecriai-je un peu malgre moi.

--Et qu'Humphry Davy me rendit sensible, ici meme, par une experience bien simple. Il composa une boule metallique faite principalement des metaux dont je viens de parler, et qui figurait parfaitement notre globe; lorsqu'on faisait tomber une fine rosee a sa surface, celle-ci se boursoufflait, s'oxydait et formait une petite montagne; un cratere s'ouvrait a son sommet; l'eruption avait lieu et communiquait a toute la boule une chaleur telle qu'il devenait impossible de la tenir a la main.>>

Vraiment, je commencais a etre ebranle par les arguments du professeur; il les faisait valoir d'ailleurs avec sa passion et son enthousiasme habituels.

<<Tu le vois, Axel, ajouta-t-il, l'etat du noyau central a souleve des hypotheses diverses entre les geologues; rien de moins prouve que ce fait d'une chaleur interne; suivant moi, elle n'existe pas; elle ne saurait exister; nous le verrons, d'ailleurs, et, comme Arne Saknussemm, nous saurons a quoi nous en tenir sur cette grande question.

Eh bien! oui, repondis-je en me sentant gagner a cet enthousiasme; oui, nous le verrons, si on y voit toutefois.

--Et pourquoi pas? Ne pouvons-nous compter sur des phenomenes electriques pour nous eclairer, et meme sur l'atmosphere, que sa pression peut rendre lumineuse en s'approchant du centre?

--Oui, dis-je, oui! cela est possible, apres tout,

--Cela est certain, repondit triomphalement mon oncle; mais silence, entends-tu! silence sur tout ceci, et que personne n'ait idee de decouvrir avant nous le centre de la terre>>

VII

Ainsi se termina cette memorable seance. Cet entretien me donna la fièvre. Je sortis du cabinet de mon oncle comme etourdi, et il n'y avait pas assez d'air dans les rues de Hambourg pour me remettre, je gagnai donc les bords de l'Elbe, du cote du bac a vapeur qui met la ville en communication avec le chemin de fer de Harbourg

Etai-je convaincu de ce que je venais d'apprendre? N'avais-je pas subi la domination du professeur Lidenbrock? Devais-je prendre au serieux sa resolution d'aller au centre du massif terrestre? Venais-je d'entendre les speculations insensees d'un fou ou les deductions scientifiques d'un grand genie? En tout cela, ou s'arretait la verite, ou commencait l'erreur?

Je flottais entre mille hypotheses contradictoires, sans pouvoir m'accrocher a aucune,

Cependant je me rappelais avoir ete convaincu, quoique mon enthousiasme commenca a se moderer; mais j'aurais voulu partir immediatement et ne pas prendre le temps de la reflexion. Oui, le courage ne m'eut pas manque pour boucler ma valise en ce moment.

Il faut pourtant l'avouer, une heure apres, cette surexcitation tomba; mes nerfs se detendirent, et des profonds abimes de la terre je remontai a sa surface.

<<C'est absurde! m'ecriai-je; cela n'a pas le sens commun! Ce n'est pas une proposition serieuse a faire a un garcon sense. Rien de tout cela n'existe. J'ai mal dormi, j'ai fait un mauvais reve.>>

Cependant j'avais suivi les bords de l'Elbe et tourne la ville. Apres avoir remonte le port, j'etais arrive a la route d'Altona. Un pressentiment me conduisait, pressentiment justifie, car j'apercus bientot ma petite Grauben qui, de son pied leste, revenait bravement a Hambourg.

<<Grauben!>> lui criai-je de loin.

La jeune fille s'arreta, un peu troublee, j'imagine, de s'entendre appeler ainsi sur une grande route. En dix pas je fus pres d'elle.

<<Axel! fit-elle surprise. Ah! tu es venu a ma rencontre! C'est bien cela, monsieur.>>

Mais, en me regardant, Grauben ne put se meprendre a mon air inquiet, bouleverse.

<<Qu'as-tu donc? dit-elle en me tendant la main.

--Ce que j'ai, Grauben!>> m'ecriai-je.

En deux secondes et en trois phrases ma jolie Virlandaise etait au courant de la situation. Pendant quelques instants elle garda le silence. Son coeur palpitait-il a l'egal du mien? je l'ignore, mais sa main ne tremblait pas dans la mienne. Nous fimes une centaine de pas sans parler.

<<Axel! me dit-elle enfin.

--Ma chere Grauben!

--Ce sera la un beau voyage.>>

Je bondis a ces mots.

<<Oui, Axel, et digne du neveu d'un savant. Il est bien qu'un homme se soit distingue par quelque grande entreprise!

--Quoi! Grauben, tu ne me detournes pas de tenter une pareille expedition?

--Non, cher Axel, et ton oncle et toi, je vous accompagnerais volontiers, si une pauvre fille ne devait etre un embarras pour vous.

--Dis-tu vrai?

--Je dis vrai.>>

Ah! femmes, jeunes filles, coeurs feminins toujours incomprehensibles! Quand vous n'etes pas les plus timides des etres, vous en etes les plus braves! La raison n'a que faire aupres de vous. Quoi! cette enfant m'encourageait a prendre part a cette expedition! Elle n'eut pas craint de tenter l'aventure. Elle m'y poussait, moi qu'elle aimait cependant!

J'etais deconcerte et, pourquoi ne pas le dire, honteux.

<<Grauben, repris-je, nous verrons si demain tu parleras de cette maniere.

--Demain, cher Axel, je parlerai comme aujourd'hui.>>

Grauben et moi, nous tenant par la main, mais gardant un profond silence, nous continuames notre chemin, j'etais brise par les emotions de la journee.

<<Après tout, pensai-je, les calendes de juillet sont encore loin et, d'ici là, bien des événements se passeront qui guériront mon oncle de sa manie de voyager sous terre.>>

La nuit était venue quand nous arrivâmes à la maison de König-strasse. Je m'attendais à trouver la demeure tranquille, mon oncle couché suivant son habitude et la bonne Marthe donnant à la salle à manger le dernier coup de plumeau du soir.

Mais j'avais compté sans l'impatience du professeur. Je le trouvai criant, s'agitant au milieu d'une troupe de porteurs qui déchargeaient certaines marchandises dans l'allée; la vieille servante ne savait où donner de la tête.

<<Mais viens donc, Axel; hâte-toi donc, malheureux! s'écria mon oncle du plus loin qu'il m'aperçut, et ta malle qui n'est pas faite, et mes papiers qui ne sont pas en ordre, et mon sac de voyage dont je ne trouve pas la clef, et mes guêtres qui n'arrivent pas!>>

Je demeurai stupéfait. La voix me manquait pour parler. C'est à peine si mes lèvres purent articuler ces mots:

<<Nous partons donc?

--Oui, malheureux garçon, qui vas te promener au lieu d'être là!

--Nous partons? répétai-je d'une voix affaiblie.

--Oui, après-demain matin, à la première heure.>>

Je ne pus en entendre davantage, et je m'enfuis dans ma petite chambre.

Il n'y avait plus à en douter; mon oncle venait d'employer son après-midi à se procurer une partie des objets et ustensiles nécessaires à son voyage; l'allée était encombrée d'échelles de cordes à nœuds, de torches, de gourdes, de crampons de fer, de pics, de batons ferres, de pioches, de quoi charger dix hommes au moins.

Je passai une nuit affreuse. Le lendemain je m'entendis appeler de bonne heure. J'étais décidé à ne pas ouvrir ma porte. Mais le moyen de résister à la douce voix qui prononçait ces mots: <<Mon cher Axel?>>

Je sortis de ma chambre. Je pensai que mon air défait, ma pâleur, mes yeux rougis par l'insomnie allaient produire leur effet sur Grauben et changer ses idées.

<<Ah! mon cher Axel, me dit-elle, je vois que tu te portes mieux et que la nuit t'a calmé.

--Calme!>> m'ecriai-je.

Je me precipitai vers mon miroir. Eh bien, j'avais moins mauvaise mine que je ne le supposais. C'etait a n'y pas croire.

<<Axel, me dit Grauben, j'ai longtemps cause avec mon tuteur. C'est un hardi savant, un homme de grand courage, et tu te souviendras que son sang coule dans tes veines. Il m'a raconte ses projets, ses esperances, pourquoi et comment il espere atteindre son but. Il y parviendra, je n'en doute pas. Ah! cher Axel, c'est beau de se devouer ainsi a la science! Quelle gloire attend M. Lidenbrock et rejallira sur son compagnon! Au retour, Axel, tu seras un homme, son egal, libre de parler, libre d'agir, libre enfin de...>>

La jeune fille, rougissante, n'acheva pas. Ses paroles me ranimaient. Cependant je ne voulais pas croire encore a notre depart. J'entraînai Grauben vers le cabinet du professeur.

<<Mon oncle, dis-je, il est donc bien decide que nous partons?

--Comment! tu en doutes?

--Non, dis-je afin de ne pas le contrarier. Seulement, je vous demanderai ce qui nous presse.

--Mais le temps! le temps qui fuit avec une irreparable vitesse!

--Cependant nous ne sommes qu'au 26 mai, et jusqu'a la fin de juin ...

--Eh! crois-tu donc, ignorant, qu'on se rende si facilement en Islande? Si tu ne m'avais pas quitte comme un fou, je t'aurais emmene au bureau-office de Copenhague, chez Liffender et Co. La, tu aurais vu que de Copenhague a Reykjavik il n'y a qu'un service.

--Eh bien?

--Eh bien! si nous attendions au 22 juin, nous arriverions trop tard pour voir l'ombre du Scartaris caresser le cratere du Sneffels; il faut donc gagner Copenhague au plus vite pour y chercher un moyen de transport. Va faire ta malle!>>

Il n'y avait pas un mot a repondre. Je remontai dans ma chambre. Grauben me suivit. Ce fut elle qui se chargea de mettre en ordre, dans une petite valise, les objets necessaires a mon voyage. Elle n'etait pas plus emue que s'il se fut agi d'une promenade a Lubeck ou a Heligoland; ses petites mains allaient et venaient sans precipitation; elle causait avec calme; elle me donnait les raisons les plus sensees en faveur de notre expedition. Elle m'enchantait, et je me sentais une grosse colere contre elle. Quelquefois je voulais m'emporter, mais elle

n'y prenait garde et continuait methodiquement sa tranquille
besogne.

Enfin la derniere courroie de la valise fut boucee. Je
descendis au rez-de-chaussee.

Pendant cette journee les fournisseurs d'instruments de physique,
d'armes, d'appareils electriques s'etaient multiplies. La bonne
Marthe en perdait la tete.

<<Est-ce que Monsieur est fou?>> me dit-elle.

Je fis un signe affirmatif.

<<Et il vous emmene avec lui?>>

Meme affirmation.

<<Ou cela? dit-elle.>>

J'indiquai du doigt le centre de la terre.

<<A la cave? s'ecria la vieille servante.

--Non, dis-je enfin, plus bas!>>

Le soir arriva. Je n'avais plus conscience du temps ecoule.

<<A demain matin, dit mon oncle, nous partons a six heures
precises.>>

A dix heures je tombai sur mon lit comme une masse inerte.

Pendant la nuit mes terreurs me reprirent.

Je la passai a rever de gouffres! J'etais en proie au delire.
Je me sentais etreint par la main vigoureuse du professeur,
entraîne, abime, enlise! Je tombais au fond d'insondables
precipices avec cette vitesse croissante des corps abandonnes
dans l'espace. Ma vie n'etait plus qu'une chute interminable.

Je me reveillai a cinq heures, brise de fatigue et d'emotion. Je
descendis a la salle a manger. Mon oncle etait a table. Il
devorait. Je le regardai avec un sentiment d'horreur. Mais
Grauben etait la. Je ne dis rien. Je ne pus manger.

A cinq heures et demie, un roulement se fit entendre dans la rue.
Une large voiture arrivait pour nous conduire au chemin de fer
d'Altona. Elle fut bientot encombrée des colis de mon oncle.

<<Et ta malle? me dit-il.

--Elle est prete, repondis-je en defaillant.

--Depeche-toi donc de la descendre, ou tu vas nous faire manquer le train!>>

Lutter contre ma destinee me parut alors impossible. Je remontai dans ma chambre, et, laissant glisser ma valise sur les marches de l'escalier, je m'elancai a sa suite.

En ce moment mon oncle remettait solennellement entre les mains de Grauben <<les renes>> de sa maison. Ma jolie Virlandaise conservait son calme habituel. Elle embrassa son tuteur, mais elle ne put retenir une larme en effleurant ma joue de ses douces levres.

<<Grauben! m'ecriai-je.

--Va, mon cher Axel, va, me dit-elle, tu quittes ta fiancee, mais tu trouveras ta femme au retour.>>

Je serrai Grauben dans mes bras, et pris place dans la voiture. Marthe et la jeune fille, du seuil de la porte, nous adresserent un dernier adieu; puis les deux chevaux, excites par le sifflement de leur conducteur, s'elancerent au galop sur la route d'Altona.

VIII

Altona, veritable banlieue de Hambourg, est tete de ligne du chemin de fer de Kiel qui devait nous conduire au rivage des Belt. En moins de vingt minutes, nous entrions sur le territoire du Holstein.

A six heures et demie la voiture s'arreta devant la gare; les nombreux colis de mon oncle, ses volumineux articles de voyage furent decharges, transportes, peses, etiquetes, recharges dans le wagon de bagages, et a sept heures nous etions assis l'un vis-a-vis de l'autre dans le meme compartiment. La vapeur siffla, la locomotive se mit en mouvement. Nous etions partis.

Etai-je resigne? Pas encore. Cependant l'air frais du matin, les details de la route rapidement renouveles par la vitesse du train me distraient de ma grande preoccupation.

Quant a la pensee du professeur, elle devancait evidemment ce convoi trop lent au gre de son impatience. Nous etions seuls dans le wagon, mais sans parler. Mon oncle revisitait ses poches et son sac de voyage avec une minutieuse attention. Je vis bien que rien ne lui manquait des pieces necessaires a l'execution de ses projets.

Entre autres, une feuille de papier, pliee avec soin, portait l'entete de la chancellerie danoise, avec la signature de M. Christensen, consul a Hambourg et l'ami du professeur. Cela devait nous donner toute facilite d'obtenir a Copenhague des recommandations pour le gouverneur de l'Islande.

J'aperçus aussi le fameux document precieusement enfoui dans la plus secrete poche du portefeuille. Je le maudis du fond du coeur, et je me remis a examiner le pays. C'etait une vaste suite de plaines peu curieuses, monotones, limoneuses et assez fecondes: une campagne tres favorable a l'etablissement d'un railway et propice a ces lignes droites si cheres aux compagnies de chemins de fer.

Mais cette monotonie n'eut pas le temps de ma fatiguer, car, trois heures apres notre depart, le train s'arretait a Kiel, a deux pas de la mer.

Nos bagages etant enregistres pour Copenhague, il n'y eut pas a s'en occuper. Cependant le professeur les suivit d'un oeil inquiet pendant leur transport au bateau a vapeur. La ils disparurent a fond de cale.

Mon oncle, dans sa precipitation, avait si bien calcule les heures de correspondance du chemin de fer et du bateau, qu'il nous restait une journee entiere a perdre. Le steamer l'_Ellenora_, ne partait pas avant la nuit. De la une fièvre de neuf heures, pendant laquelle l'irascible voyageur envoya a tous les diables l'administration des bateaux et des railways et les gouvernements qui toleraient de pareils abus. Je dus faire chorus avec lui quand il entreprit le capitaine de l'_Ellenora_ a ce sujet. Il voulait l'obliger a chauffer sans perdre un instant. L'autre l'envoya promener.

A Kiel, comme ailleurs, il faut bien qu'une journee se passe. A force de nous promener sur les rivages verdoyants de la baie au fond de laquelle s'eleve la petite ville, de parcourir les bois touffus qui lui donnent l'apparence d'un nid dans un faisceau de branches, d'admirer les villas pourvues chacune de leur petite maison de bain froid, enfin de courir et de maugreer, nous atteignimes dix heures du soir.

Les tourbillons de la fumee de l'_Ellenora_, se developpaient dans le ciel; le pont tremblotait sous les frissonnements de la chaudiere; nous etions a bord et proprietaires de deux couchettes etagees dans l'unique chambre du bateau.

A dix heures un quart les amarres furent larguees, et le steamer fila rapidement sur les sombres eaux du grand Belt.

La nuit etait noire; il y avait belle brise et forte mer; quelques feux de la cote apparurent dans les tenebres; plus tard, je ne sais, un phare a eclats etincela au-dessus des flots; ce

fut tout ce qui resta dans mon souvenir de cette première traversée.

A sept heures du matin nous débarquions à Korsør, petite ville située sur la côte occidentale du Seeland. Là nous sautâmes du bateau dans un nouveau chemin de fer qui nous emportait à travers un pays non moins plat que les campagnes du Holstein.

C'était encore trois heures de voyage avant d'atteindre la capitale du Danemark. Mon oncle n'avait pas fermé l'œil de la nuit. Dans son impatience, je crois qu'il poussait le wagon avec ses pieds.

Enfin il aperçut une échappée de mer.

<<Le Sund!>> s'écria-t-il.

Il y avait sur notre gauche une vaste construction qui ressemblait à un hôpital.

<<C'est une maison de fous, dit un de nos compagnons de voyage.

--Bon, pensai-je, voilà un établissement où nous devrions finir nos jours! Et, si grand qu'il fut, cet hôpital serait encore trop petit pour contenir toute la folie du professeur Lidenbrock!>>

Enfin, à dix heures du matin, nous prenions pied à Copenhague; les bagages furent chargés sur une voiture et conduits avec nous à l'hôtel du Phoenix dans Bred-Gade. Ce fut l'affaire d'une demi-heure, car la gare est située en dehors de la ville. Puis mon oncle, faisant une toilette sommaire, m'entraîna à sa suite. Le portier de l'hôtel parlait l'allemand et l'anglais; mais le professeur, en sa qualité de polyglotte, l'interrogea en bon danois, et ce fut en bon danois que ce personnage lui indiqua la situation du Musée des Antiquités du Nord.

Le directeur de ce curieux établissement, où sont entassées des merveilles qui permettraient de reconstruire l'histoire du pays avec ses vieilles armes de pierre, ses hanaps et ses bijoux, était un savant, l'ami du consul de Hambourg, M. le professeur Thomson.

Mon oncle avait pour lui une chaude lettre de recommandation. En général, un savant en reçoit assez mal un autre. Mais ici ce fut tout autrement. M. Thomson, en homme serviable, fit un cordial accueil au professeur Lidenbrock, et même à son neveu. Dire que notre secret fut gardé vis-à-vis de l'excellent directeur du Musée, c'est à peine nécessaire. Nous voulions tout bonnement visiter l'Islande en amateurs désintéressés.

M. Thomson se mit entièrement à notre disposition, et nous courûmes les quais afin de chercher un navire en partance.

J'esperais que les moyens de transport manqueraient absolument; mais il n'en fut rien. Une petite goelette danoise, la _Valkyrie_, devait mettre a la voile le 2 juin pour Reykjavik. Le capitaine, M. Bjarne, se trouvait a bord; son futur passager, dans sa joie, lui serra les mains a les briser. Ce brave homme fut un peu etonne d'une pareille etreinte. Il trouvait tout simple d'aller en Islande, puisque c'etait son metier. Mon oncle trouvait cela sublime. Le digne capitaine profita de cet enthousiasme pour nous faire payer double le passage sur son batiment. Mais nous n'y regardions pas de si pres.

<<Soyez a bord mardi, a sept heures du matin,>> dit M. Bjarne apres avoir empoche un nombre respectable de species-dollars.

Nous remerciames alors M. Thomson de ses bons soins, et nous revinmes a l'hotel du Phoenix.

<<Cela va bien! cela va tres bien, repetait mon oncle. Quel heureux hasard d'avoir trouve ce batiment pret a partir! Maintenant dejeunons, et allons visiter la ville.>>

Nous nous rendimes a Kongens-Nye-Torw, place irreguliere ou se trouve un poste avec deux innocents canons braques qui ne font peur a personne. Tout pres, au ndeg. 5, il y avait une <<restauration>> francaise, tenue par un cuisinier nomme Vincent; nous y dejeunames suffisamment pour le prix modere de quatre marks chacun[1].

[1] 2fr. 75c. environ.

Puis je pris un plaisir d'enfant a parcourir la ville; mon oncle se laissait promener; d'ailleurs il ne vit rien, ni l'insignifiant palais du roi, ni le joli pont du dix-septieme siecle qui enjambe le canal devant le Museum, ni cet immense cenotaphe de Torwaldsen, orne de peintures murales horribles et qui contient a l'interieur les oeuvres de ce statuaire, ni, dans un assez beau parc, le chateau bonbonniere de Rosenborg, ni l'admirable edifice renaissance de la Bourse, ni son clocher fait avec les queues entrelacees de quatre dragons de bronze, ni les grands moulins des remparts, dont les vastes ailes s'enflaient comme les voiles d'un vaisseau au vent de la mer.

Quelles delicieuses promenades nous eussions faites, ma jolie Virlandaise et moi, du cote du port ou les deux-ponts et les fregates dormaient paisiblement sous leur toiture rouge, sur les bords verdoyants du detroit, a travers ces ombrages touffus au sein desquels se cache la citadelle, dont les canons allongent leur gueule noiratre entre les branches des sureaux et des saules!

Mais, hélas! elle etait loin, ma pauvre Grauben, et pouvais-je esperer de la revoir jamais!

Cependant, si mon oncle ne remarqua rien de ces sites enchanteurs, il fut vivement frappé par la vue d'un certain clocher situé dans l'île d'Amak, qui forme le quartier sud-ouest de Copenhague.

Je recus l'ordre de diriger nos pas de ce côté; je montai dans une petite embarcation à vapeur qui faisait le service des canaux, et, en quelques instants, elle accosta le quai de Dock-Yard.

Après avoir traversé quelques rues étroites ou des galeries, vêtus de pantalons mi-partie jaunes et gris, travaillaient sous le bâton des argousins, nous arrivâmes devant Vor-Frelsers-Kirk. Cette église n'offrait rien de remarquable. Mais voici pourquoi son clocher assez élevé avait attiré l'attention du professeur: à partir de la plate-forme, un escalier extérieur circulait autour de sa flèche, et ses spirales se déroulaient en plein ciel.

<<Montons, dit mon oncle.

--Mais, le vertige? repliquai-je.

--Raison de plus, il faut s'y habituer.

--Cependant...

--Viens, te dis-je, ne perdons pas de temps.>> Il fallut obéir.

Un gardien, qui demeurait de l'autre côté de la rue, nous remit une clef, et l'ascension commença.

Mon oncle me précédait d'un pas alerte. Je le suivais non sans terreur, car la tête me tournait avec une déplorable facilité. Je n'avais ni l'aplomb des aigles ni l'insensibilité de leurs nerfs.

Tant que nous fûmes emprisonnés dans la vis intérieure, tout alla bien; mais après cent cinquante marches l'air vint me frapper au visage; nous étions parvenus à la plate-forme du clocher. Là commençait l'escalier aérien, gardé par une frele rampe, et dont les marches, de plus en plus étroites, semblaient monter vers l'infini.

<<Je ne pourrai jamais! m'écriai-je.

--Serais-tu poltron, par hasard? Monte!>> répondit impitoyablement le professeur.

Force fut de le suivre en me cramponnant. Le grand air m'étourdissait; je sentais le clocher osciller sous les rafales; mes jambes se dérobaient; je grimpai bientôt sur les genoux, puis sur le ventre; je fermais les yeux; j'éprouvais le mal de l'espace.

Enfin, mon oncle me tirant par le collet, j'arrivai pres de la boule.

<<Regarde, me dit-il, et regarde bien! il faut prendre _des lecons d'abime!_>>

Je dus ouvrir les yeux. J'apercevais les maisons aplaties et comme ecrasees par une chute, au milieu du brouillard des fumees. Au-dessus de ma tete passaient des nuages echeveles, et, par un renversement d'optique, ils me paraissaient immobiles, tandis que le clocher, la boule, moi, nous etions entraines avec une fantastique vitesse. Au loin, d'un cote s'etendait la campagne verdoyante; de l'autre etincelait la mer sous un faisceau de rayons. Le Sund se deroulait a la pointe d'Elseneur, avec quelques voiles blanches, veritables ailes de goeland, et dans la brume de l'est ondulaient les cotes a peine estompees de la Suede. Toute cette immense tourbillonnait a mes regards.

Neanmoins il fallut me lever, me tenir droit et regarder. Ma premiere lecon de vertige dura une heure. Quand enfin il me fut permis de redescendre et de toucher du pied le pave solide des rues, j'etais courbature.

<<Nous recommencerons demain,>> dit mon professeur.

Et en effet, pendant cinq jours, je repris cet exercice vertigineux, et, bon gre mal gre, je fis des progres sensibles dans l'art <<des hautes contemplations>>.

IX

Le jour du depart arriva. La veille, le complaisant M. Thomson nous avait apporte des lettres de recommandations pressantes pour le comte Trampe, gouverneur de l'Islande, M. Pietursson, le coadjuteur de l'evêque, et M. Finsen, maire de Reykjavik. En retour, mon oncle lui octroya les plus chaleureuses poignees de main.

Le 2, a six heures du matin, nos precieux bagages etaient rendus a bord de la _Valkyrie_. Le capitaine nous conduisit a des cabines assez etroites et disposees sous une espece de rouf.

<<Avons-nous bon vent? demanda mon oncle.

--Excellent, repondit le capitaine Bjarne. Un vent de sud-est. Nous allons sortir du Sund grand largue et toutes voiles dehors.>>

Quelques instants plus tard, la goelette, sous sa misaine, sa brigantine, son hunier et son perroquet, appareilla et donna a

pleine toile dans le detroit. Une heure apres la capitale du Danemark semblait s'enfoncer dans les flots eloignes et la _Valkyrie_ rasait la cote d'Elseneur. Dans la disposition nerveuse ou je me trouvais, je m'attendais a voir l'ombre d'Hamlet errant sur la terrasse legendaire.

<<Sublime insense! disais-je, tu nous approuverais sans doute! tu nous suivrais peut-etre pour venir au centre du globe chercher une solution a ton doute eternel!>>

Mais rien ne parut sur les antiques murailles; le chateau est, d'ailleurs, beaucoup plus jeune que l'heroique prince de Danemark. Il sert maintenant de loge somptueuse au portier de ce detroit du Sund ou passent chaque annee quinze mille navires de toutes les nations.

Le chateau de Krongborg disparut bientot dans la brume, ainsi que la tour d'Helsingborg, elevee sur la rive suedoise, et la goelette s'inclina legerement sous les brises du Cattegat.

La _Valkyrie_ etait fine voiliere, mais avec un navire a voiles on ne sait jamais trop sur quoi compter. Elle transportait a Reykjavik du charbon, des ustensiles de menage, de la poterie, des vetements de laine et une cargaison de ble; cinq hommes d'equipage, tous Danois, suffisaient a la manoeuvrer.

<<Quelle sera la duree de la traversee? demanda mon oncle au capitaine.

--Une dizaine de jours, repondit ce dernier, si nous ne rencontrons pas trop de grains de nord-ouest par le travers des Feroe.

--Mais, enfin, vous n'etes pas sujet a eprouver des retards considerables?

--Non, monsieur Lidenbrock; soyez tranquille, nous arriverons.>>

Vers le soir la goelette doubla le cap Skagen a la pointe nord du Danemark, traversa pendant la nuit le Skager-Rak, rangea l'extremite de la Norvege par le travers du cap Lindness et donna dans la mer du Nord.

Deux jours apres, nous avions connaissance des cotes d'Ecosse a la hauteur de Peterheade, et la _Valkyrie_ se dirigea vers les Feroe en passant entre les Orcades et les Seethland.

Bientot notre goelette fut battue par les vagues de l'Atlantique; elle dut louvoyer contre le vent du nord et n'atteignit pas sans peine les Feroe. Le 3, le capitaine reconnut Myganness, la plus orientale de ces iles, et, a partir de ce moment, il marcha droit au cap Portland, situe sur la cote meridionale de l'Islande.

La traversée n'offrit aucun incident remarquable. Je supportai assez bien les épreuves de la mer; mon oncle, à son grand dépit, et à sa honte plus grande encore, ne cessa pas d'être malade.

Il ne put donc entreprendre le capitaine Bjarne sur la question du Sneffels, sur les moyens de communication, sur les facilités de transport; il dut remettre ses explications à son arrivée et passa tout son temps étendu dans sa cabine, dont les cloisons craquaient par les grands coups de tangage. Il faut l'avouer, il méritait un peu son sort.

Le 11, nous relevâmes le cap Portland; le temps, clair alors, permit d'apercevoir le Myrdals Yocul, qui le domine. Le cap se compose d'un gros morne à pentes roides, et plante tout seul sur la plage.

La *_Valkyrie_* se tint à une distance raisonnable des côtes, en les prolongeant vers l'ouest, au milieu de nombreux troupeaux de baleines et de requins. Bientôt apparut un immense rocher percé à jour, au travers duquel la mer écumeuse donnait avec furie. Les îlots de Westman semblerent sortir de l'Océan, comme une semée de rocs sur la plaine liquide. À partir de ce moment, la goëlette prit du champ pour tourner à bonne distance le cap Reykjanes, qui ferme l'angle occidental de l'Islande.

La mer, très forte, empêchait mon oncle de monter sur le pont pour admirer ces côtes déchiquetées et battues par les vents du sud-ouest.

Quarante-huit heures après, en sortant d'une tempête qui força la goëlette de fuir à sec de toile, on releva dans l'est la balise de la pointe de Skagen, dont les roches dangereuses se prolongent à une grande distance sous les flots. Un pilote islandais vint à bord, et, trois heures plus tard, la *_Valkyrie_* mouillait devant Reykjavik, dans la baie de Faxa.

Le professeur sortit enfin de sa cabine, un peu pâle, un peu défait, mais toujours enthousiaste, et avec un regard de satisfaction dans les yeux.

La population de la ville, singulièrement intéressée par l'arrivée d'un navire dans lequel chacun a quelque chose à prendre, se groupait sur le quai.

Mon oncle avait hâte d'abandonner sa prison flottante, pour ne pas dire son hôpital. Mais avant de quitter le pont de la goëlette, il m'entraîna à l'avant, et là, du doigt, il me montra, à la partie septentrionale de la baie, une haute montagne à deux pointes, un double cône couvert de neiges éternelles.

<<Le Sneffels! s'écria-t-il, le Sneffels!>>

Puis, après m'avoir recommandé du geste un silence absolu, il

descendit dans le canot qui l'attendait. Je le suivis, et bientôt nous foulions du pied le sol de l'Islande.

Tout d'abord apparut un homme de bonne figure et revêtu d'un costume de général. Ce n'était cependant qu'un simple magistrat, le gouverneur de l'île, M. le baron Trampe en personne. Le professeur reconnut à qui il avait affaire. Il remit au gouverneur ses lettres de Copenhague, et il s'établit en danois une courte conversation à laquelle je demeurai absolument étranger, et pour cause. Mais de ce premier entretien il résulta ceci: que le baron Trampe se mettait entièrement à la disposition du professeur Lidenbrock.

Mon oncle recut un accueil fort aimable du maire, M. Finson, non moins militaire par le costume que le gouverneur, mais aussi pacifique par temperament et par état.

Quant au coadjuteur, M. Pictursson, il faisait actuellement une tournée épiscopale dans le Bailliage du nord; nous devions renoncer provisoirement à lui être présentes. Mais un charmant homme, et dont le concours nous devint fort précieux, ce fut M. Fridriksson, professeur de sciences naturelles à l'école de Reykjavik. Ce savant modeste ne parlait que l'islandais et le latin; il vint m'offrir ses services dans la langue d'Horace, et je sentis que nous étions faits pour nous comprendre. Ce fut, en effet, le seul personnage avec lequel je pus m'entretenir pendant mon séjour en Islande.

Sur trois chambres dont se composait sa maison, cet excellent homme en mit deux à notre disposition, et bientôt nous y fûmes installés avec nos bagages, dont la quantité étonna un peu les habitants de Reykjavik.

<<Eh bien, Axel, me dit mon oncle, cela va, et le plus difficile est fait.

--Comment, le plus difficile? m'écriai-je:

--Sans doute, nous n'avons plus qu'à descendre!

--Si vous le prenez ainsi, vous avez raison; mais enfin, après avoir descendu, il faudra remonter, j'imagine?

--Oh! cela ne m'inquiète guère! Voyons! il n'y a pas de temps à perdre. Je vais me rendre à la bibliothèque. Peut-être s'y trouve-t-il quelque manuscrit de Saknussemm, et je serais bien aise de le consulter.

--Alors, pendant ce temps, je vais visiter la ville. Est-ce que vous n'en ferez pas autant?

--Oh! cela m'intéresse médiocrement. Ce qui est curieux dans cette terre d'Islande n'est pas dessus, mais dessous.

Je sortis et j'errai au hasard.

S'égarer dans les deux rues de Reykjavik n'eut pas été chose facile. Je ne fus donc pas obligé de demander mon chemin, ce qui, dans la langue des gestes, expose à beaucoup de mécomptes.

La ville s'allonge sur un sol assez bas et marécageux, entre deux collines. Une immense coulée de laves la couvre d'un côté et descend en rampes assez douces vers la mer. De l'autre s'étend cette vaste baie de Faxa bornée au nord par l'énorme glacier du Sneffels, et dans laquelle la *_Valkyrie_* se trouvait seule à l'ancre en ce moment. Ordinairement les gardes-pêche anglais et français s'y tiennent mouillés au large; mais ils étaient alors en service sur les côtes orientales de l'île.

La plus longue des deux rues de Reykjavik est parallèle au rivage; là demeurent les marchands et les négociants, dans des cabanes de bois faites de poutres rouges horizontalement disposées; l'autre rue, située plus à l'ouest, court vers un petit lac, entre les maisons de l'évêque et des autres personnages étrangers au commerce. J'eus bientôt arpenté ces voies mornes et tristes; j'entrevois parfois un bout de gazon décoloré, comme un vieux tapis de laine rapé par l'usage, ou bien quelque apparence de verger, dont les rares légumes, pommes de terre, choux et laitues, eussent figuré à l'aise sur une table lilliputienne; quelques giroflées malades essayaient aussi de prendre un petit air de soleil.

Vers le milieu de la rue non commerciale, je trouvai le cimetière public enclos d'un mur en terre, et dans lequel la place ne manquait pas. Puis, en quelques enjambées, j'arrivai à la maison du gouverneur, une maison comparée à l'hôtel de ville de Hambourg, un palais auprès des huttes de la population islandaise.

Entre le petit lac et la ville s'élevait l'église, bâtie dans le goût protestant et construite en pierres calcinées dont les volcans font eux-mêmes les frais d'extraction; par les grands vents d'ouest, son toit de tuiles rouges devait évidemment se disperser dans les airs au grand dommage des fidèles.

Sur une éminence voisine, j'aperçus l'École Nationale, où, comme je l'appris plus tard de notre hôte, on professait: l'hébreu, l'anglais, le français et le danois, quatre langues dont, à ma honte, je ne connaissais pas le premier mot. J'aurais été le dernier des quarante élèves que comptait ce petit collège, et indigne de coucher avec eux dans ces armoires à deux compartiments ou de plus délicats étoufferaient dès la première nuit.

En trois heures j'eus visité non seulement la villa, mais ses environs. L'aspect général en était singulièrement triste. Pas

d'arbres, pas de végétation, pour ainsi dire. Partout les arêtes vives des roches volcaniques. Les huttes des Islandais sont faites de terre et de tourbe, et leurs murs inclinés en dedans; elles ressemblent à des toits posés sur le sol. Seulement ces toits sont des prairies relativement fécondes. Grâce à la chaleur de l'habitation, l'herbe y pousse avec assez de perfection, et on la fauche soigneusement à l'époque de la fenaison, sans quoi les animaux domestiques viendraient paître sur ces demeures verdoyantes.

Pendant mon excursion, je rencontrai peu d'habitants; en revenant de la rue commerçante, je vis la plus grande partie de la population occupée à sécher, saler et charger des morues, principal article d'exportation. Les hommes paraissaient robustes, mais lourds, des espèces d'Allemands blonds, à l'œil pensif, qui se sentent un peu en dehors de l'humanité, pauvres exilés relegués sur cette terre de glace, dont la nature aurait bien du faire des Esquimaux, puisqu'elle les condamnait à vivre sur la limite du cercle polaire! J'essayais en vain de surprendre un sourire sur leur visage; ils riaient quelquefois par une sorte de contraction involontaire des muscles, mais ils ne souriaient jamais.

Leur costume consistait en une grossière vareuse de laine noire connue dans tous les pays scandinaves sous le nom de <<vadmél>>, un chapeau à vastes bords, un pantalon à lisère rouge et un morceau de cuir replié en manière de chaussure.

Les femmes, à figure triste et résignée, d'un type assez agréable, mais sans expression, étaient vêtues d'un corsage et d'une jupe de <<vadmél>> sombre: filles, elles portaient sur leurs cheveux tressés en guirlandes un petit bonnet de tricot brun; mariées, elles entouraient leur tête d'un mouchoir de couleur, surmonté d'un cimier de toile blanche.

Après une bonne promenade, lorsque je rentrai dans la maison de M. Fridriksson, mon oncle s'y trouvait déjà en compagnie de son hôte.

X

Le dîner était prêt; il fut dévoré avec avidité par le professeur Lidenbrock, dont la diète forcée du bord avait changé l'estomac en un gouffre profond. Ce repas, plus danois qu'islandais, n'eut rien de remarquable en lui-même; mais notre hôte, plus islandais que danois, me rappela les héros de l'antique hospitalité. Il me parut évident que nous étions chez lui plus que lui-même.

La conversation se fit en langue indigène, que mon oncle entremêlait d'allemand et M. Fridriksson de latin, afin que je

pusse la comprendre. Elle roula sur des questions scientifiques, comme il convient a des savants; mais le professeur Lidenbrock se tint sur la plus excessive reserve, et ses yeux me recommandaient, a chaque phrase, un silence absolu touchant nos projets a venir.

Tout d'abord, M. Fridriksson s'enquit aupres de mon oncle du resultat de ses recherches a la bibliotheque

<<Votre bibliotheque! s-ecria ce dernier, elle ne se compose que de livres depareilles sur des rayons presque deserts.

--Comment! repondit M. Fridriksson, nous possedons huit mille volumes dont beaucoup sont precieux et rares, des ouvrages en vieille langue Scandinave, et toutes les nouveautes dont Copenhague nous approvisionne chaque annee.

--Ou prenez-vous ces huit mille volumes? Pour mon compte...

--Oh! monsieur Lidenbrock, ils courent le pays; on a le gout de l'etude dans notre vieille ile de glace! Pas un fermier, pas un pecheur qui ne sache lire et ne lise. Nous pensons que des livres, au lieu de moisir derriere une grille de fer, loin des regards curieux, sont destines a s'user sous les yeux des lecteurs. Aussi ces volumes passent-ils de main en main, feuilletes, lus et relus, et souvent ils ne reviennent a leur rayon qu'apres un an ou deux d'absence.

--En attendant, repondit mon oncle avec un certain depot, les etrangers...

--Que voulez-vous! les etrangers ont chez eux leurs bibliotheques, et, avant tout, il faut que nos paysans s'instruisent. Je vous le repete, l'amour de l'etude est dans le sang islandais. Aussi, en 1816, nous avons fonde une Societe Litteraire qui va bien; des savants etrangers s'honorent d'en faire partie; elle publie des livres destines a l'education de nos compatriotes et rend de veritables services au pays. Si vous voulez etre un de nos membres correspondants, monsieur Lidenbrock, vous nous ferez le plus grand plaisir.>>

Mon oncle, qui appartenait deja a une centaine de societes scientifiques, accepta avec une bonne grace dont fut touche M. Fridriksson.

<<Maintenant, reprit celui-ci, veuillez m'indiquer les livres que vous esperiez trouver a notre bibliotheque, et je pourrai peut-etre vous renseigner a leur egard.>>

Je regardai mon oncle. Il hesita a repondre. Cela touchait directement a ses projets. Cependant, apres avoir reflechi, il se decida a parler.

<<Monsieur Fridriksson, dit-il, je voulais savoir si, parmi les ouvrages anciens, vous possediez ceux d'Arne Saknussem?

--Arne Saknussem! repondit le professeur de Reykjavik; vous voulez parler de ce savant du seizieme siecle, a la fois grand naturaliste, grand alchimiste et grand voyageur?

--Precisement

--Une des gloires de la litterature et de la science islandaises?

--Comme vous dites.

--Un homme illustre entre tous?

--Je vous l'accorde.

--Et dont l'audace egalait le genie?

--Je vois que vous le connaissez bien.>> Mon oncle nageait dans la joie a entendre parler ainsi de son heros. Il devorait des yeux M. Fridriksson.

<<Eh bien! demanda-t-il, ses ouvrages?

--Ah! ses ouvrages, nous ne les avons pas!

--Quoi! en Islande?

--Ils n'existent ni en Islande ni ailleurs.

--Et pourquoi?

--Parce que Arne Saknussem fut persecute pour cause d'heresie, et qu'en 1573 ses ouvrages furent brules a Copenhague par la main du bourreau.

--Tres bien! Parfait! s'ecria mon oncle, au grand scandale du professeur de sciences naturelles,

--Hein? fit ce dernier.

--Oui! tout s'explique, tout s'enchaîne, tout est clair, et je comprends pourquoi Saknussem, mis a l'index et force de cacher les decouvertes de son genie, a du enfouir dans un incomprehensible cryptogramme le secret...

--Quel secret? demanda vivement M. Fridriksson.

--Un secret qui... dont..., repondit mon oncle en balbutiant.

--Est-ce que vous auriez quelque document particulier? reprit notre hote.

--Non. Je faisais une pure supposition.

--Bien, repondit M. Fridriksson, qui eut la bonte de ne pas insister en voyant le trouble de son interlocuteur. J'espere, ajouta-t-il, que vous ne quitterez pas notre ile sans avoir puise a ses richesses mineralogiques?

--Certes, repondit mon oncle; mais j'arrive un peu tard; des savants ont deja passe par ici?

--Oui, monsieur Lidenbrock; les travaux de MM. Olafsen et Povelsen executes par ordre du roi, les etudes de Troil, la mission scientifique de MM. Gaimard et Robert, a bord de la corvette francaise _la Recherche_[1], et dernièrement, les observations des savants embarques sur la fregate _la Reine-Hortense_, ont puissamment contribue a la reconnaissance de l'Islande. Mais, croyez-moi, il y a encore a faire.

[1] _La Recherche_ fut envoyee en 1835 par l'amiral Duperre pour retrouver les traces d'une expedition perdue, celle de M. de Blosseville et de _la Lilloise_, dont on n'a jamais eu de nouvelles.

--Vous pensez? demanda mon oncle d'un air bonhomme, en essayant de moderer l'eclair de ses yeux.

--Oui. Que de montagnes, de glaciers, de volcans a etudier, qui sont peu connus! Et tenez, sans aller plus loin, voyez ce mont qui s'eleve a l'horizon; c'est le Sneffels.

--Ah! fit mon oncle, le Sneffels.

--Oui, l'un des volcans les plus curieux et dont on visite rarement le cratere.

--Eteint?

--Oh! eteint depuis cinq cents ans.

--Eh bien! repondit mon oncle, qui se croisait frenetiquement les jambes pour ne pas sauter en l'air, j'ai envie de commencer mes etudes geologiques par ce Seffel... Fessel... comment dites-vous?

--Sneffels, reprit l'excellent M. Fridriksson.>>

Cette partie de la conversation avait eu lieu en latin; j'avais tout compris, et je gardais a peine mon serieux a voir mon oncle contenir sa satisfaction qui debordait de toutes parts; il prenait un petit air innocent qui ressemblait a la grimace d'un vieux diable.

<<Oui, fit-il, vos paroles me decident; nous essayerons de gravir ce Sneffels, peut-etre meme d'etudier son cratere!

--Je regrette bien, repondit M. Fridriksson, que mes occupations ne me permettent pas de m'absenter; je vous aurais accompagne avec plaisir et profit.

--Oh! non, oh! non, repondit vivement mon oncle; nous ne voulons deranger personne, monsieur Fridriksson; je vous remercie de tout mon coeur. La presence d'un savant tel que vous eut ete tres utile, mais les devoirs de votre profession...>>

J'aime a penser que notre hote, dans l'innocence de son ame islandaise, ne comprit pas les grosses malices de mon oncle.

<<Je vous approuve fort, monsieur Lidenbrock, dit-il, de commencer par ce volcan; vous ferez la une ample moisson d'observations curieuses. Mais, dites-moi, comment comptez-vous gagner la presqu'ile de Sneffels!

--Par mer, en traversant la baie. C'est la route la plus rapide.

--Sans doute; mais elle est impossible a prendre.

--Pourquoi?

--Parce que nous n'avons pas un seul canot a Reykjavik.

--Diable!

--Il faudra aller par terre, en suivant la cote. Ce sera plus long, mais plus interessant.

--Bon. Je verrai a me procurer un guide.

--J'en ai precisement un a vous offrir.

--Un homme sur, intelligent?

--Oui, un habitant de la presqu'ile. C'est un chasseur d'eider, fort habile, et dont vous serez content. Il parle parfaitement le danois.

--Et quand pourrai-je le voir?

--Demain, si cela vous plait.

--Pourquoi pas aujourd'hui?

--C'est qu'il n'arrive que demain.

--A demain donc,>> repondit mon oncle avec un soupir.

Cette importante conversation se termina quelques instants plus tard par de chaleureux remerciements du professeur allemand au professeur islandais. Pendant ce diner, mon oncle venait d'apprendre des choses importantes, entre autres l'histoire de Saknussem, la raison de son document mysterieux, comme quoi son hote ne l'accompagnerait pas dans son expedition, et que des le lendemain un guide serait a ses ordres.

XI

Le soir, je fis une courte promenade sur les rivages de Reykjavik, et je revins de bonne heure me coucher dans mon lit de grosses planches, ou je dormis d'un profond sommeil.

Quand je me reveillai, j'entendis mon oncle parler abondamment dans la salle voisine. Je me levai aussitot et je me hatai d'aller le rejoindre.

Il causait en danois avec un homme de haute taille, vigoureusement decoupe. Ce grand gaillard devait etre d'une force peu commune. Ses yeux, perces dans une tete tres grosse et assez naive, me parurent intelligents. Ils etaient d'un bleu reveur. De longs cheveux, qui eussent passe pour roux, meme en Angleterre, tombaient sur ses athletiques epaules. Cet indigene avait les mouvements souples, mais il remuait peu les bras, en homme qui ignorait ou dedaignait la langue des gestes. Tout en lui revelait un temperament d'un calme parfait, non pas indolent, mais tranquille. On sentait qu'il ne demandait rien a personne, qu'il travaillait a sa convenance, et que, dans ce monde, sa philosophie ne pouvait etre ni etonnee ni troublee.

Je surpris les nuances de ce caractere, a la maniere dont l'islandais ecouta le verbiage passionne de son interlocuteur. Il demeurait les bras croises, immobile au milieu des gestes multiplies de mon oncle; pour nier, sa tete tournait de gauche a droite; elle s'inclinait pour affirmer, et cela si peu, que ses longs cheveux bougeaient a peine; c'etait l'economie du mouvement pousse jusqu'a l'avarice.

Certes, a voir cet homme, je n'aurais jamais devine sa profession de chasseur; celui-la ne devait pas effrayer le gibier, a coup sur, mais comment pouvait-il l'atteindre?

Tout s'expliqua quand M. Fridriksson m'apprit que ce tranquille personnage n'etait qu'un <<chasseur d'eider>>, oiseau dont le duvet constitue la plus grande richesse de l'ile. En effet, ce duvet s'appelle l'edredon, et il ne faut pas une grande depense de mouvement pour le recueillir.

Aux premiers jours de l'ete, la femelle de l'eider, sorte de joli

canard, va batir son nid parmi les rochers des fjords[1] dont la cote est toute frangee; ce nid bati, elle le tapisse avec de fines plumes qu'elle s'arrache du ventre. Aussitot le chasseur, ou mieux le negociant, arrive, prend le nid, et la femelle de recommencer son travail; cela dure ainsi tant qu'il lui reste quelque duvet. Quand elle s'est entierement depouillee, c'est au male de se deplumer a son tour. Seulement, comme la depouille dure et grossiere de ce dernier n'a aucune valeur commerciale, le chasseur ne prend pas la peine de lui voler le lit de sa couvee; le nid s'acheve donc; la femelle pond ses oeufs; les petits eclosent, et, l'annee suivante, la recolte de l'edredon recommence.

[1] Nom donne aux golfes etroits dans les pays scandinaves.

Or, comme l'eider ne choisit pas les rocs escarpes pour y batir son nid, mais plutot des roches faciles et horizontales qui vont se perdre en mer, le chasseur islandais pouvait exercer son metier sans grande agitation. C'etait un fermier qui n'avait ni a semer ni a couper sa moisson, mais a la recolter seulement.

Ce personnage grave, flegmatique et silencieux, se nommait Hans Bjelke; il venait a la recommandation de M. Fridriksson. C'etait notre futur guide.

Ses manieres contrastaient singulierement avec celles de mon oncle.

Cependant ils s'entendirent facilement. Ni l'un ni l'autre ne regardaient au prix; l'un pret a accepter ce qu'on lui offrait, l'autre pret a donner ce qui lui serait demande. Jamais marche ne fut plus facile a conclure.

Or, des conventions il resulta que Hans s'engageait a nous conduire au village de Stapi, situe sur la cote meridionale de la presqu'ile du Sneffels, au pied meme du volcan. Il fallait compter par terre vingt-deux milles environ, voyage a faire en deux jours, suivant l'opinion de mon oncle.

Mais quand il apprit qu'il s'agissait de milles danois de vingt-quatre mille pieds, il dut rabattre de son calcul et compter, vu l'insuffisance des chemins, sur sept ou huit jours de marche.

Quatre chevaux devaient etre mis a sa disposition, deux pour le porter, lui et moi, deux autres destines a nos bagages. Hans, suivant son habitude, irait a pied. Il connaissait parfaitement cette partie de la cote, et il promit de prendre par le plus court.

Son engagement avec mon oncle n'expirait pas a notre arrivee a Stapi; il demeurait a son service pendant tout le temps necessaire a nos excursions scientifiques au prix de trois

rixdales par semaine[1]. Seulement, il fut expressement convenu que cette somme serait comptee au guide chaque samedi soir, condition _sine qua non_ de son engagement.

[1] 16fr. 08 c.

Le depart fut fixe au 16 juin. Mon oncle voulut remettre au chasseur les arrhes du marche, mais celui-ci refusa d'un seul mot.

<<Efter,>> fit-il.

Apres,>> me dit le professeur pour mon edification.

Hans, le traite conclu, se retira tout d'une piece.

<<Un fameux homme, s'ecria mon oncle, mais il ne s'attend guere au merveilleux role que l'avenir lui reserve de jouer.

--Il nous accompagne donc jusqu'au...

--Oui, Axel, jusqu'au centre de la terre.>>

Quarante-huit heures restaient encore a passer; a mon grand regret, je dus les employer a nos preparatifs; toute notre intelligence fut employee a disposer chaque objet de la facon la plus avantageuse, les instruments d'un cote, les armes d'un autre, les outils dans ce paquet, les vivres dans celui-la. En tout quatre groupes.

Les instruments comprenaient:

1deg. Un thermometre centigrade de Eigel, gradue jusqu'a cent cinquante degres, ce qui me paraissait trop ou pas assez. Trop, si la chaleur ambiante devait monter la, auquel cas nous aurions cuit. Pas assez, s'il s'agissait de mesurer la temperature de sources ou toute autre matiere en fusion.

2deg. Un manometre a air comprime, dispose de maniere a indiquer des pressions superieures a celles de l'atmosphere au niveau de l'Ocean. En effet, le barometre ordinaire n'eut pas suffi, la pression atmospherique devant augmenter proportionnellement a notre descente au-dessous de la surface de la terre.

3deg. Un chronometre de Boissonnas jeune de Geneve, parfaitement regle au meridien de Hambourg.

4deg. Deux boussoles d'inclinaison et de declinaison.

5deg. Une lunette de nuit.

6deg. Deux appareils de Ruhmkorff, qui, au moyen d'un courant electrique, donnaient une lumiere tres portative, sure et peu

encombrante.[1]

[1] L'appareil de M. Ruhmkorff consiste en une pile de Bunzen, mise en activité au moyen du bichromate de potasse qui ne donne aucune odeur. Une bobine d'induction met l'électricité produite par la pile en communication avec une lanterne d'une disposition particulière; dans cette lanterne se trouve un serpentin de verre ou le vide a été fait, et dans lequel reste seulement un résidu de gaz carbonique ou d'azote. Quand l'appareil fonctionne, ce gaz devient lumineux en produisant une lumière blanchâtre et continue. La pile et la bobine sont placées dans un sac de cuir que le voyageur porte en bandoulière. La lanterne, placée extérieurement, éclaire très suffisamment dans les profondes obscurités; elle permet de s'aventurer, sans craindre aucune explosion, au milieu des gaz les plus inflammables, et ne s'éteint pas même au sein des plus profonds cours d'eau. M. Ruhmkorff est un savant et habile physicien. Sa grande découverte, c'est sa bobine d'induction qui permet de produire de l'électricité à haute tension. Il a obtenu, en 1864, le prix quinquennal de 50,000 fr. que la France réservait à la plus ingénieuse application de l'électricité.

Les armes consistaient en deux carabines de Purdley More et Co, et de deux revolvers Colt. Pourquoi des armes? Nous n'avions ni sauvages ni bêtes féroces à redouter, je suppose. Mais mon oncle paraissait tenir à son arsenal comme à ses instruments, surtout à une notable quantité de fulmi-coton inaltérable à l'humidité, et dont la force expansive est fort supérieure à celle de la poudre ordinaire.

Les outils comprenaient deux pics, deux pioches, une échelle de soie, trois batons ferres, une hache, un marteau, une douzaine de coins et pitons de fer, et de longues cordes à noeuds. Cela ne laissait pas de faire un fort colis, car l'échelle mesurait trois cents pieds de longueur.

Enfin, il y avait les provisions; le paquet n'était pas gros, mais rassurant, car je savais qu'en viande concentrée et en biscuits secs il contenait pour six mois de vivres. Le genièvre en formait toute la partie liquide, et l'eau manquait totalement; mais nous avions des gourdes, et mon oncle comptait sur les sources pour les remplir; les objections que j'avais pu faire sur leur qualité, leur température, et même leur absence, étaient restées sans succès.

Pour compléter la nomenclature exacte de nos articles de voyage, je noterai une pharmacie portative contenant des ciseaux à lames mousses, des attelles pour fracture, une pièce de ruban en fil écru, des bandes et compresses, du sparadrap, une palette pour saignée, toutes choses effrayantes; de plus, une série de flacons contenant de la dextrine, de l'alcool vulnérable, de l'acétate de

plomb liquide, de l'ether, du vinaigre et de l'ammoniaque, toutes drogues d'un emploi peu rassurant; enfin les matieres necessaires aux appareils de Ruhmkorff.

Mon oncle n'avait eu garde d'oublier la provision de tabac, de poudre de chasse et d'amadou, non plus qu'une ceinture de cuir qu'il portait autour des reins et ou se trouvait une suffisante quantite de monnaie d'or, d'argent et de papier. De bonnes chaussures, rendues impermeables par un enduit de goudron et de gomme elastique, se trouvaient au nombre de six paires dans le groupe des outils.

<<Ainsi vetus, chausses, equipes, il n'y a aucune raison pour ne pas aller loin,>> me dit mon oncle.

La journee du 14 fut employee tout entiere a disposer ces differents objets. Le soir, nous dinames chez le baron Trampe, en compagnie du maire de Reykjavik et du docteur Hyaltalin, le grand medecin du pays. M. Fridriksson n'etait pas au nombre des convives; j'appris plus tard que le gouverneur et lui se trouvaient en desaccord sur une question d'administration et ne se voyaient pas. Je n'eus donc pas l'occasion de comprendre un mot de ce qui se dit pendant ce diner semi-officiel. Je remarquai seulement que mon oncle parla tout le temps.

Le lendemain 15, les preparatifs furent acheves. Notre hote fit un sensible plaisir au professeur en lui remettant une carte de l'Islande, incomparablement plus parfaite que celle d'Henderson, la carte de M. Olaf Nikolas Olsen, reduite au 1/400000, et publiee par la Societe litteraire islandaise, d'apres les travaux geodesiques de M. Scheel Frisac, et le leve topographique de M. Bjorn Gumlaugsonn. C'etait un precieux document pour un mineralogiste.

La derniere soiree se passa dans une intime causerie avec M. Fridriksson, pour lequel je me sentais pris d'une vive sympathie; puis, a la conversation succeda un sommeil assez agite, de ma part du moins.

A cinq heures du matin, le hennissement de quatre chevaux qui piaffaient sous ma fenetre me reveilla. Je m'habillai a la hate et je descendis dans la rue. La, Hans achevait de charger nos bagages sans se remuer, pour ainsi dire. Cependant il operait avec une adresse peu commune. Mon oncle faisait plus de bruit que de besogne, et le guide paraissait se soucier fort peu de ses recommandations.

Tout fut termine a six heures, M, Fridriksson nous serra les mains. Mon oncle le remercia en islandais de sa bienveillante hospitalite, et avec beaucoup de coeur. Quant a moi, j'ebauchai dans mon meilleur latin quelque salut cordial; puis nous nous mimes en selle, et M. Fridriksson me lanca avec son dernier adieu ce vers que Virgile semblait avoir fait pour nous, voyageurs

incertains de la route:

Et quacunque viam dederit fortuna sequamur.

XII

Nous etions partis par un temps couvert, mais fixe. Pas de fatigantes chaleurs a redouter, ni pluies desastreuses. Un temps de touristes.

Le plaisir de courir a cheval a travers un pays inconnu me rendait de facile composition sur le debut de l'entreprise. J'etais tout entier au bonheur de l'excursionniste fait de desirs et de liberte. Je commençais a prendre mon parti de l'affaire.

<<D'ailleurs, me disais-je, qu'est-ce que je risque? de voyager au milieu du pays le plus curieux! de gravir une montagne fort remarquable! au pis-aller de descendre au fond d'un cratere eteint? Il est bien evident que ce Saknussem n'a pas fait autre chose. Quant a l'existence d'une galerie qui aboutisse au centre du globe, pure imagination! pure impossibilite! Donc, ce qu'il y a de bon a prendre de cette expedition, prenons-le, et sans marchander!>>

Ce raisonnement a peine acheve, nous avions quitte Reykjavik.

Hans marchait en tete, d'un pas rapide, egal et continu. Les deux chevaux charges de nos bagages le suivaient, sans qu'il fut necessaire de les diriger. Mon oncle et moi, nous venions ensuite, et vraiment sans faire trop mauvaise figure sur nos betes petites, mais vigoureuses.

L'Islande est une des grandes iles de l'Europe; elle mesure quatorze cents milles de surface, et ne compte que soixante mille habitants. Les geographes l'ont divisee en quatre quartiers, et nous avions a traverser presque obliquement celui qui porte le nom de Pays du quart du Sud-Ouest, <<Sudvestr Fjordungr.>>

Hans, en laissant Reykjavik, avait immediatement suivi les bords de la mer; nous traversions de maigres paturages qui se donnaient bien du mal pour etre verts; le jaune reussissait mieux. Les sommets rugueux des masses trachytiques s'estompaient a l'horizon dans les brumes de l'est; par moments quelques plaques de neige, concentrant la lumiere diffuse, resplendissaient sur le versant des cimes eloignees; certains pics, plus hardiment dresses, trouaient les nuages gris et reapparaissaient au-dessus des vapeurs mouvantes, semblables a des ecueils emerges en plein ciel.

Souvent ces chaines de rocs arides faisaient une pointe vers la

mer et mordaient sur le paturage; mais il restait toujours une place suffisante pour passer. Nos chevaux, d'ailleurs, choisissaient d'instinct les endroits propices sans jamais ralentir leur marche. Mon oncle n'avait pas même la consolation d'exciter sa monture de la voix ou du fouet; il ne lui était pas permis d'être impatient. Je ne pouvais m'empêcher de sourire en le voyant si grand sur son petit cheval, et, comme ses longues jambes rasaient le sol, il ressemblait à un centaure à six pieds.

<<Bonne bête! bonne bête! disait-il. Tu verras, Axel, que pas un animal ne l'emporte en intelligence sur le cheval islandais; neiges, tempêtes, chemins impraticables, rochers, glaciers, rien ne l'arrête. Il est brave, il est sobre, il est sûr. Jamais un faux pas, jamais une réaction. Qu'il se présente quelque rivière, quelque fjord à traverser, et il s'en présentera, tu le verras sans hésiter se jeter à l'eau, comme un amphibie, et gagner le bord opposé! Mais ne le brusquons pas, laissons-le agir, et nous ferons, l'un portant l'autre, nos dix lieues par jour.

--Nous, sans doute, répondis-je, mais le guide?

--Oh! il ne m'inquiète guère. Ces gens-là, cela marche sans s'en apercevoir; celui-ci se remue si peu qu'il ne doit pas se fatiguer. D'ailleurs, au besoin, je lui céderai ma monture. Les crampes me prendraient bientôt, si je ne me donnais pas quelque mouvement. Les bras vont bien, mais il faut songer aux jambes.>>

Cependant nous avançons d'un pas rapide; le pays était déjà à peu près désert. Ça et là une ferme isolée, quelque boer^[1] solitaire, fait de bois, de terre, de morceaux de lave, apparaissait comme un mendiant au bord d'un chemin creux. Ces huttes délabrées avaient l'air d'implorer la charité des passants, et, pour un peu, on leur eût fait l'aumône. Dans ce pays, les routes, les sentiers même manquaient absolument, et la végétation, si lente qu'elle fut, avait vite fait d'effacer le pas des rares voyageurs.

[1] Maison du paysan islandais

Pourtant cette partie de la province, située à deux pas de sa capitale, comptait parmi les portions habitées et cultivées de l'Islande. Qu'étaient alors les contrées plus désertes que ce désert? Un demi-mille franchi, nous n'avions encore rencontré ni un fermier sur la porte de sa chaumière, ni un berger sauvage paissant un troupeau moins sauvage que lui; seulement quelques vaches et des moutons abandonnés à eux-mêmes. Que seraient donc les régions convulsionnées, bouleversées par les phénomènes éruptifs, nées des explosions volcaniques et des commotions souterraines?

Nous étions destinés à les connaître plus tard; mais, en

consultant la carte d'Olsen, je vis qu'on les évitait en longeant la sinueuse lisière du rivage; en effet, le grand mouvement plutonique s'est concentré surtout à l'intérieur de l'île; les couches horizontales de roches superposées, appelées trapps en langue Scandinave, les bandes trachytiques, les éruptions de basalte, de tufs et de tous les conglomérats volcaniques, les coulées de lave et de porphyre en fusion, ont fait un pays d'une surnaturelle horreur. Je ne me doutais guère alors du spectacle qui nous attendait à la péninsule du Sneffels, ou ces dégâts d'une nature fougueuse forment un formidable chaos.

Deux heures après avoir quitté Reykjavik, nous arrivions au bourg de Gufunes, appelé «Aoalkirkja» ou Église principale. Il n'offrait rien de remarquable. Quelques maisons seulement. À peine de quoi faire un hameau de l'Allemagne.

Hans s'y arrêta une demi-heure; il partagea notre frugal déjeuner, répondit par oui et par non aux questions de mon oncle sur la nature de la route, et lorsqu'on lui demanda en quel endroit il comptait passer la nuit:

«Gardar» dit-il seulement.

Je consultai la carte pour savoir ce qu'était Gardar. Je vis une bourgade de ce nom sur les bords du Hvalfjord, à quatre milles de Reykjavik. Je la montrai à mon oncle.

«Quatre milles seulement! dit-il. Quatre milles sur vingt-deux! Voilà une jolie promenade.»

Il voulut faire une observation au guide, qui, sans lui répondre, reprit la tête des cheveux et se remit en marche.

Trois heures plus tard, toujours en foulant le gazon décoloré des pâturages, il fallut contourner le Kollafjord, détour plus facile et moins long qu'une traversée de ce golfe; bientôt nous entrions dans un «pingstaer», lieu de juridiction communale, nommé Ejulberg, et dont le clocher eut sonné midi, si les églises islandaises avaient été assez riches pour posséder une horloge; mais elles ressemblent fort à leurs paroissiens, qui n'ont pas de montres, et qui s'en passent.

Les chevaux furent rafraîchis; puis, prenant par un rivage resserré entre une chaîne de collines et la mer, ils nous portèrent d'une traite à l'«aoalkirkja» de Brantar, et un mille plus loin à Saurboer «annexia», église annexe, située sur la rive méridionale du Hvalfjord.

Il était alors quatre heures du soir; nous avions franchi quatre milles [1].

[1] Huit lieues.

Le fjord etait large en cet endroit d'un demi-mille au moins; les vagues deferaient avec bruit sur les rocs aigus; ce golfe s'evasait entre des murailles de rochers, sorte d'escarpe a pic haute de trois mille pieds et remarquable par ses couches brunes que separaient des lits de tuf d'une nuance rougeatre. Quelle que fut l'intelligence de nos chevaux, je n'augurais pas bien de la traversee d'un veritable bras de mer operee sur le dos d'un quadrupede.

<<S'ils sont intelligents, dis-je, ils n'essayeront point de passer. En tout cas, je me charge d'etre intelligent pour eux.>>

Mais mon oncle ne voulait pas attendre; il piqua des deux vers le rivage. Sa monture vint flairer la derniere ondulation des vagues et s'arreta; mon oncle, qui avait son instinct a lui, la pressa d'avancer. Nouveau refus de l'animal, qui secoua la tete. Alors jurons et coups de fouet, mais ruades de la bete, qui commença a desarconner son cavalier; enfin le petit cheval, ployant ses jarrets, se retira des jambes du professeur et le laissa tout droit plante sur deux pierres du rivage, comme le colosse de Rhodes.

<<Ah! maudit animal! s'ecria le cavalier, subitement transforme en pieton et honteux comme un officier de cavalerie qui passerait fantassin.

--<<Farja,>> fit le guide en lui touchant l'epaule.

--Quoi! un bac?

--<<Der,>> repondit Hans en montrant un bateau.

--Oui, m'ecriai-je, il y a un bac.

--Il fallait donc le dire! Eh bien, en route!

--<<Tidvatten,>> reprit le guide.

--Que dit-il?

--Il dit maree, repondit mon oncle en me traduisant le mot danois.

--Sans doute, il faut attendre la maree?

--<<Forbida?>> demanda mon oncle.

--<<Ja,>> repondit Hans.

Mon oncle frappa du pied, tandis que les chevaux se dirigeaient vers le bac.

Je compris parfaitement la necessite d'attendre un certain

instant de la marée pour entreprendre la traversée du fjord, celui ou la mer, arrivée à sa plus grande hauteur, est étale. Alors le flux et le reflux n'ont aucune action sensible, et le bac ne risque pas d'être entraîné, soit au fond du golfe, soit en plein Océan.

L'instant favorable n'arriva qu'à six heures du soir; mon oncle, moi, le guide, deux passeurs et les quatre chevaux, nous avons pris place dans une sorte de barque plate assez fragile. Habitue que j'étais aux bacs à vapeur de l'Elbe, je trouvai les rames des bateliers un triste engin mécanique. Il fallut plus d'une heure pour traverser le fjord; mais enfin le passage se fit sans accident.

Une demi-heure après, nous atteignions l'«*aoalkirkja*» de Gardar.

XIII

Il aurait dû faire nuit, mais sous le soixante-cinquième parallèle, la clarté diurne des régions polaires ne devait pas m'étonner; en Islande, pendant les mois de juin et juillet, le soleil ne se couche pas.

Néanmoins la température s'était abaissée; j'avais froid, et surtout faim. Bienvenu fut le «*boer*» qui s'ouvrit hospitalièrement pour nous recevoir.

C'était la maison d'un paysan, mais, en fait d'hospitalité, elle valait celle d'un roi. À notre arrivée, le maître vint nous tendre la main, et, sans plus de cérémonie, il nous fit signe de le suivre.

Le suivre, en effet, car l'accompagner eût été impossible. Un passage long, étroit, obscur, donnait accès dans cette habitation construite en poutres à peine équarries et permettait d'arriver à chacune des chambres; celles-ci étaient au nombre de quatre: la cuisine, l'atelier de tissage, la «*badstofa*», chambre à coucher de la famille, et, la meilleure entre toutes, la chambre des étrangers. Mon oncle, à la taille duquel on n'avait pas songé en bâtissant la maison, ne manqua pas de donner trois ou quatre fois de la tête contre les saillies du plafond.

On nous introduisit dans notre chambre, sorte de grande salle avec un sol de terre battue et éclairée d'une fenêtre dont les vitres étaient faites de membranes de mouton assez peu transparentes. La literie se composait de foin sec jeté dans deux cadres de bois peints en rouge et ornés de sentences islandaises. Je ne m'attendais pas à ce confort; seulement, il régnait dans cette maison une forte odeur de poisson sec, de viande macérée et de lait aigre dont mon odorat se trouvait assez

mal.

Lorsque nous eumes mis de cote notre harnachement de voyageurs, la voix de l'hote se fit entendre, qui nous conviait a passer dans la cuisine, seule piece ou l'on fit du feu, meme par les plus grands froids.

Mon oncle se hata d'obeir a cette amicale injonction. Je le suivis.

La cheminee de la cuisine etait d'un modele antique; au milieu de la chambre, une pierre pour tout foyer; au toit, un trou par lequel s'echappait la fumee. Cette cuisine servait aussi de salle a manger.

A notre entree, l'hote, comme s'il ne nous avait pas encore vus, nous salua du mot <<saellvertu,>> qui signifie <<soyez heureux>>, et il vint nous baiser sur la joue.

Sa femme, apres lui, prononca les memes paroles, accompagnees du meme ceremonial; puis les deux epoux, placant la main droite sur leur coeur, s'inclinerent profondement.

Je me hate de dire que l'Islandaise etait mere de dix-neuf enfants, tous, grands et petits, grouillant pele-mele au milieu des volutes de fumee dont le foyer remplissait la chambre. A chaque instant j'apercevais une petite tete blonde et un peu melancolique sortir de ce brouillard. On eut dit une guirlande d'anges insuffisamment debarbouilles.

Mon oncle et moi, nous fimes tres bon accueil a cette <<couvee>>, et bientot il y eut trois ou quatre de ces marmots sur nos epaules, autant sur nos genoux et le reste entre nos jambes. Ceux qui parlaient repetaient <<saellvertu>> dans tous les tons imaginables. Ceux qui ne parlaient pas n'en criaient que mieux.

Ce concert fut interrompu par l'annonce du repas. En ce moment rentra le chasseur, qui venait de pourvoir a la nourriture des chevaux, c'est-a-dire qu'il les avait economiquement laches a travers champs; les pauvres betes devaient se contenter de brouter la mousse rare des rochers, quelques fucus peu nourrissants, et le lendemain elles ne manqueraient pas de venir d'elles-memes reprendre le travail de la veille.

<<Saellvertu,>> fit Hans en entrant.

Puis tranquillement, automatiquement, sans qu'un baiser fut plus accentue que l'autre, il embrassa l'hote, l'hotesse et leurs dix-neuf enfants.

La ceremonie terminee, on se mit a table, au nombre de vingt-quatre, et par consequent les uns sur les autres, dans le veritable sens de l'expression. Les plus favorises n'avaient que

deux marmots sur les genoux.

Cependant le silence se fit dans ce petit monde à l'arrivée de la soupe, et la taciturnité naturelle, même aux gamins islandais, reprit son empire. L'hôte nous servit une soupe au lichen et point désagréable, puis une énorme portion de poisson sec nageant dans du beurre aigri depuis vingt ans, et par conséquent bien préférable au beurre frais, d'après les idées gastronomiques de l'Islande. Il y avait avec cela du <<skyr>>, sorte de lait caillé, accompagné de biscuit et relevé par du jus de baies de genièvre; enfin, pour boisson, du petit lait mêlé d'eau, nommé <<blanda>> dans le pays. Si cette singulière nourriture était bonne ou non, c'est ce dont je ne pus juger. J'avais faim, et, au dessert, j'avalai jusqu'à la dernière bouchée une épaisse bouillie de sarrasin.

Le repas terminé, les enfants disparurent; les grandes personnes entourèrent le foyer où brûlaient de la tourbe, des bruyères, du fumier de vache et des os de poissons desséchés. Puis, après cette <<prise de chaleur>>, les divers groupes regagnèrent leurs chambres respectives. L'hôtesse offrit de nous retirer, suivant la coutume, nos bas et nos pantalons; mais, sur un refus des plus gracieux de notre part, elle n'insista pas, et je pus enfin me blottir dans ma couche de fourrage.

Le lendemain, à cinq heures, nous faisons nos adieux au paysan islandais; mon oncle eut beaucoup de peine à lui faire accepter une rémunération convenable, et Hans donna le signal du départ.

À cent pas de Gardar, le terrain commença à changer d'aspect; le sol devint marseageux et moins favorable à la marche. Sur la droite, la série des montagnes se prolongeait indéfiniment comme un immense système de fortifications naturelles, dont nous suivions la contrescarpe; souvent des ruisseaux se présentaient à franchir qu'il fallait nécessairement passer à gué et sans trop mouiller les bagages.

Le désert se faisait de plus en plus profond; quelquefois, cependant, une ombre humaine semblait fuir au loin; si les détours de la route nous rapprochaient inopinément de l'un de ces spectres, j'éprouvais un dégoût soudain à la vue d'une tête gonflée, à peau luisante, dépourvue de cheveux, et de plaies repoussantes que trahissaient les déchirures de misérables haillons.

La malheureuse créature ne venait pas tendre sa main déformée; elle se sauvait, au contraire, mais pas si vite que Hans ne l'eût saluée du <<saellvertu>> habituel.

--<<Spetelsk,>> disait-il.

--Un lépreux!>> répétait mon oncle.

Et ce mot seul produisait son effet repulsif. Cette horrible affection de la lèpre est assez commune en Islande; elle n'est pas contagieuse, mais héréditaire; aussi le mariage est-il interdit à ces misérables.

Ces apparitions n'étaient pas de nature à égayer le paysage qui devenait profondément triste; les dernières touffes d'herbes venaient mourir sous nos pieds. Pas un arbre, si ce n'est quelques bouquets de bouleaux nains semblables à des broussailles. Pas un animal, sinon quelques chevaux, de ceux que leur maître ne pouvait nourrir, et qui erraient sur les mornes plaines. Parfois un faucon planait dans les nuages gris et s'enfuyait à tire-d'aile vers les contrées du sud; je me laissais aller à la mélancolie de cette nature sauvage, et mes souvenirs me ramenaient à mon pays natal.

Il fallut bientôt traverser plusieurs petits fjords sans importance, et enfin un véritable golfe; la marée, étalée alors, nous permit de passer sans attendre et de gagner le hameau d'Alftanes, situé un mille au delà.

Le soir, après avoir coupé à gué deux rivières riches en truites et en brochets, l'Alfa et l'Heta, nous fûmes obligés de passer la nuit dans une maison abandonnée, digne d'être hantée par tous les lutins de la mythologie Scandinave; à coup sûr le génie du froid y avait élu domicile, et il fit des siennes pendant toute la nuit.

La journée suivante ne présenta aucun incident particulier. Toujours même sol marécageux, même uniforme, même physionomie triste. Le soir, nous avons franchi la moitié de la distance à parcourir, et nous couchons à <<l'annexia>> de Krosolbt.

Le 19 juin, pendant un mille environ, un terrain de lave s'étendit sous nos pieds; cette disposition du sol est appelée <<hraun>> dans le pays; la lave ridée à la surface affectait des formes de câbles tantôt allongés, tantôt roulés sur eux-mêmes; une immense coulée descendait des montagnes voisines, volcans actuellement éteints, mais dont ces débris attestaient la violence passée. Cependant quelques fumées de source chaudes rampaient çà et là.

Le temps nous manquait pour observer ces phénomènes; il fallait marcher; bientôt le sol marécageux reparut sous le pied de nos montures; de petits lacs l'entrecoupaient. Notre direction était alors à l'ouest; nous avons en effet tourné la grande baie de Faxa, et la double cime blanche du Sneffels se dressait dans les nuages à moins de cinq milles.

Les chevaux marchaient bien; les difficultés du sol ne les arrêtaient pas; pour mon compte, je commençais à devenir très fatigué; mon oncle demeurait ferme et droit comme au premier jour; je ne pouvais m'empêcher de l'admirer à l'égal du chasseur,

qui regardait cette expedition comme une simple promenade.

Le samedi 20 juin, a six heures du soir, nous atteignons Budir, bourgade situee sur le bord de la mer, et le guide reclamait sa paye convenue. Mon oncle regla avec lui. Ce fut la famille meme de Hans, c'est-a-dire ses oncles et cousins germains, qui nous offrit l'hospitalite; nous fumes bien recus, et sans abuser des bontes de ces braves gens, je me serais volontiers refait chez eux des fatigues du voyage. Mais mon oncle, qui n'avait rien a refaire, ne l'entendait pas ainsi, et le lendemain il fallut enfourcher de nouveau nos bonnes betes.

Le sol se ressentait du voisinage de la montagne dont les racines de granit sortaient de terre: comme celles d'un vieux chene. Nous contournions l'immense base du volcan. Le professeur ne le perdait pas des yeux; il gesticulait, il semblait le prendre au defi et dire: <<Voila donc le geant que je vais dompter!>> Enfin, apres vingt-quatre heures de marche, les chevaux s'arreterent d'eux-memes a la porte du presbytere de Stapi.

XIV

Stapi est une bourgade formee d'une trentaine de huttes, et batie en pleine lave sous les rayons du soleil reflechis par le volcan. Elle s'etend au fond d'un petit fjord encaisse dans une muraille du plus etrange effet.

On sait que le basalte est une roche brune d'origine ignee; elle affecte des formes regulieres qui surprennent par leur disposition. Ici la nature procede geometriquement et travaille a la maniere humaine, comme si elle eut manie l'equerre, le compas et le fil a plomb. Si partout ailleurs elle fait de l'art avec ses grandes masses jetees sans ordre, ses cones a peine ebauches, ses pyramides imparfaites, avec la bizarre succession de ses lignes, ici, voulant donner l'exemple de la regularite, et precedant les architectes des premiers ages, elle a cree un ordre severe, que ni les splendeurs de Babylone ni les merveilles de la Grece n'ont jamais depasse.

J'avais bien entendu parler de la Chaussee dos Geants en Irlande, et de la Grotte de Fingal dans l'une des Hebrides, mais le spectacle d'une substruction basaltique ne s'etait pas encore offert a mes regards.

Or, a Stapi, ce phenomene apparaissait dans toute sa beaute.

La muraille du fjord, comme toute la cote de la presqu'ile, se composait d'une suite de colonnes verticales, hautes de trente pieds. Ces futs droits et d'une proportion pure supportaient une archivolte, faite de colonnes horizontales dont le surplombement

formait demi-voute au-dessus de la mer. A de certains intervalles, et sous cet impluvium naturel, l'oeil surprenait des ouvertures ogivales d'un dessin admirable, a travers lesquelles les flots du large venaient se precipiter en ecumant. Quelques troncons de basalte, arraches par les fureurs de l'Ocean, s'allongeaient sur le sol comme les debris d'un temple antique, ruines eternellement jeunes, sur lesquelles passaient les siecles sans les entamer.

Telle etait la derniere etape de notre voyage terrestre. Hans nous y avait conduits avec intelligence, et je me rassurais un peu en songeant qu'il devait nous accompagner encore.

En arrivant a la porte de la maison du recteur, simple cabane basse, ni plus belle, ni plus confortable que ses voisines, je vis un homme en train de ferrer un cheval, le marteau a la main, et le tablier de cuir aux reins.

<<Saelvertu,>> lui dit le chasseur.

--<<God dag,>> repondit le marechal-ferrant en parfait danois.

--<<Kyrkoherde,>> fit Hans en se retournant vers mon oncle.

--Le recteur! repeta ce dernier. Il parait, Axel, que ce brave homme est le recteur.>>

Pendant ce temps, le guide mettait le <<kyrkoherde>> au courant de la situation; celui-ci, suspendant son travail, poussa une sorte de cri en usage sans doute entre chevaux et maquignons, et aussitot une grande megere sortit de la cabane. Si elle ne mesurait pas six pieds de haut, il ne s'en fallait guere.

Je craignais qu'elle ne vint offrir aux voyageurs le baiser islandais; mais il n'en fut rien, et meme elle mit assez peu de bonne grace a nous introduire dans sa maison.

La chambre des etrangers me parut etre la plus mauvaise du presbytere, etroite, sale et infecte. Il fallut s'en contenter; le recteur ne semblait pas pratiquer l'hospitalite antique. Loin de la. Avant la fin du jour, je vis que nous avions affaire a un forgeron, a un pecheur, a un chasseur, a un charpentier, et pas du tout a un ministre du Seigneur. Nous, etions en semaine, il est vrai. Peut-etre se rattrapait-il le dimanche.

Je ne veux pas dire du mal de ces pauvres pretres qui, apres tout, sont fort miserables; ils recoivent du gouvernement danois un traitement ridicule et percoivent le quart de la dime de leur paroisse, ce qui ne fait pas une somme de soixante marks courants[1]. De la, necessite de travailler pour vivre; mais a pecher, a chasser, a ferrer des chevaux, on finit par prendre les manieres, le ton et les moeurs des chasseurs, des pecheurs et autres gens un peu rudes; le soir meme je m'aperçus que notre

hote ne comptait pas la sobriete au nombre de ses vertus.

[1] Monnaie de Hambourg, 30 fr. environ.

Mon oncle comprit vite a quel genre d'homme il avait affaire; au lieu d'un brave et digne savant, il trouvait un paysan lourd et grossier; il resolut donc de commencer au plus tot sa grande expedition et de quitter cette cure peu hospitaliere. Il ne regardait pas a ses fatigues et resolut d'aller passer quelques jours dans la montagne.

Les preparatifs de depart furent donc faits des le lendemain de notre arrivee a Stapi. Hans loua les services de trois Islandais pour remplacer les chevaux dans le transport des bagages; mais, une fois arrives au fond du cratere, ces indigenes devaient rebrousser chemin et nous abandonner a nous-memes. Ce point fut parfaitement arrete.

A cette occasion, mon oncle dut apprendre au chasseur que son intention etait de poursuivre la reconnaissance du volcan jusqu'a ses dernieres limites.

Hans se contenta d'incliner la tete. Aller la ou ailleurs, s'enfoncer dans les entrailles de son ile ou la parcourir, il n'y voyait aucune difference; quant a moi, distrait jusqu'alors par les incidents du voyage, j'avais un peu oublie l'avenir, mais maintenant je sentais l'emotion me reprendre de plus belle. Qu'y faire? Si j'avais pu tenter de resister au professeur Lidenbrock, c'etait a Hambourg et non au pied du Sneffels.

Une idee, entre toutes, me tracassait fort, idee effrayante et faite pour ebranler des nerfs moins sensibles que les miens.

<<Voyons, me disais-je, nous allons gravir le Sneffels. Bien. Nous allons visiter son cratere. Bon. D'autres l'ont fait qui n'en sont pas morts. Mais ce n'est pas tout. S'il se presente un chemin pour descendre dans les entrailles du sol, si ce malencontreux Sankussem a dit vrai, nous allons nous perdre au milieu des galeries souterraines du volcan. Or, rien n'affirme que le Sneffels soit eteint? Qui prouve qu'une eruption ne se prepare pas? De ce que le monstre dort depuis 1229, s'ensuit-il qu'il ne puisse se reveiller? Et, s'il se reveille, qu'est-ce que nous deviendrons?>>

Cela demandait la peine d'y reflechir, et j'y reflechissais. Je ne pouvais dormir sans rever d'eruption; or, le role de scorie me paraissait assez brutal a jouer.

Enfin je n'y tins plus; je resolut de soumettre le cas a mon oncle le plus adroitement possible, et sous la forme d'une hypothese parfaitement irrealisable.

J'allai le trouver. Je lui fis part de mes craintes, et je me

reculai pour le laisser eclater a son aise.

<<J'y pensais,>> repondit-il simplement.

Que signifiaient ces paroles! Allait-il donc entendre la voix de la raison? Songeait-il a suspendre ses projets? C'eut ete trop beau pour etre possible..

Apres quelques instants de silence, pendant lesquels je n'osais l'interroger, il reprit en disant:

<<J'y pensais. Depuis notre arrivee a Stapi, je me suis preoccupe de la grave question que tu viens de me soumettre, car il ne faut pas agir en imprudents.

--Non, repondis-je avec force.

--Il y a six cents ans que le Sneffels est muet; mais il peut parler. Or les eruptions sont toujours precedees par des phenomenes parfaitement connus; j'ai donc interroge les habitants du pays, j'ai etudie le sol, et je puis te le dire, Axel, il n'y aura pas d'eruption.>>

A cette affirmation je restai stupefait, et je ne pus repliquer.

<<Tu doutes de mes paroles? dit mon oncle, eh bien! suis-moi.>>

J'obeis machinalement. En sortant du presbytere, le professeur prit un chemin direct qui, par une ouverture de la muraille basaltique, s'eloignait de la mer. Bientot nous etions en rase campagne, si l'on peut donner ce nom a un amoncellement immense de dejections volcaniques; le pays paraissait comme ecrase sous une pluie de pierres enormes, de trapp, de basalte, de granit et de toutes les roches pyroxeniques.

Je voyais ca et la des fumerolles monter dans les airs; ces vapeurs blanches nommees <<reykir>> en langue islandaise, venaient des sources thermales, et elles indiquaient, par leur violence, l'activite volcanique du sol. Cela me paraissait justifier mes craintes. Aussi je tombai de mon haut quand mon oncle me dit:

<<Tu vois toutes ces fumees, Axel; eh bien, elles prouvent que nous n'avons rien a redouter des fureurs du volcan!

--Par exemple! m'ecriai-je.

--Retiens bien ceci, reprit le professeur: aux approches d'une eruption, ces fumerolles redoublent d'activite pour disparaitre completement pendant la duree du phenomene, car les fluides elastiques, n'ayant plus la tension necessaire, prennent le chemin des crateres au lieu de s'echapper a travers les fissures du globe. Si donc ces vapeurs se maintiennent dans leur etat habituel, si leur energie ne s'accroit pas, si tu ajoutes a cette

observation que le vent, la pluie ne sont pas remplaces par un air lourd et calme, tu peux affirmer qu'il n'y aura pas d'eruption prochaine.

--Mais...

--Assez. Quand la science a prononce, il n'y a plus qu'a se taire,>>

Je revins a la cure l'oreille basse; mon oncle m'avait battu avec des arguments scientifiques. Cependant j'avais encore un espoir, c'est qu'une fois arrives au fond du cratere, il serait impossible, faute de galerie, de descendre plus profondement, et cela en depit de tous les Saknussem du monde.

Je passai la nuit suivante en plein cauchemar au milieu d'un volcan et des profondeurs de la terre, je me sentis lance dans les espaces planetaires sous la forme de roche eruptive.

Le lendemain, 23 juin, Hans nous attendait avec ses compagnons charges des vivres, des outils et des instruments. Deux batons ferres, deux fusils, deux cartouchieres, etaient reserves a mon oncle et a moi. Hans, en homme de precaution, avait ajoute a nos bagages une outre pleine qui, jointe a nos gourdes, nous assurait de l'eau pour huit jours.

Il etait neuf heures du matin. Le recteur et sa haute megere attendaient devant leur porte. Ils voulaient sans doute nous adresser l'adieu supreme de l'hote au voyageur. Mais cet adieu prit la forme inattendue d'une note formidable, ou l'on comptait jusqu'a l'air de la maison pastorale, air infect, j'ose le dire. Ce digne couple nous ranconait comme un aubergiste suisse et portait a un beau prix son hospitalite surfaite.

Mon oncle paya sans marchander. Un homme qui partait pour le centre de la terre ne regardait pas a quelques rixdales.

Ce point regle, Hans donna le signal du depart, et quelques instants apres nous avions quitte Stapi.

XV

Le Sneffels est haut de cinq mille pieds; il termine, par son double cone, une bande trachytique qui se detache du systeme orographique de l'ile. De notre point de depart on ne pouvait voir ses deux pics se profiler sur le fond grisatre du ciel. J'apercevais seulement une enorme calotte de neige abaissee sur le front du geant.

Nous marchions en file, precedes du chasseur; celui-ci remontait

d'étroits sentiers ou deux personnes n'auraient pas pu aller de front. Toute conversation devenait donc à peu près impossible.

Au delà de la muraille basaltique du fjord de Stapi, se présentait d'abord un sol de tourbe herbacée et fibreuse, résidu de l'antique végétation des marécages de la presqu'île; la masse de ce combustible encore inexploité suffirait à chauffer pendant un siècle toute la population de l'Islande; cette vaste tourbière, mesurée du fond de certains ravins, avait souvent soixante-dix pieds de haut et présentait des couches successives de détritus carbonisés, séparées par des feuillets de tuf ponceux.

En véritable neveu du professeur Lidenbrock et malgré mes préoccupations, j'observais avec intérêt les curiosités minéralogiques étalées dans ce vaste cabinet d'histoire naturelle; en même temps je refaisais dans mon esprit toute l'histoire géologique de l'Islande.

Cette île, si curieuse, est évidemment sortie du fond des eaux à une époque relativement moderne; peut-être même s'éleva-t-elle encore par un mouvement insensible. S'il en est ainsi, on ne peut attribuer son origine qu'à l'action des feux souterrains. Donc, dans ce cas, la théorie de Humphry Davy, le document de Saknussemm, les prétentions de mon oncle, tout s'en allait en fumée. Cette hypothèse me conduisit à examiner attentivement la nature du sol, et je me rendis bientôt compte de la succession des phénomènes qui présiderent à la formation de l'île.

L'Islande, absolument privée de terrain sédimentaire, se compose uniquement de tuf volcanique, c'est-à-dire d'un agglomérat de pierres et de roches d'une texture poreuse. Avant l'existence des volcans; elle était faite d'un massif trappeen, lentement soulevé au-dessus des flots par la poussée des forces centrales. Les feux intérieurs n'avaient pas encore fait irruption au dehors.

Mais, plus tard, une large fente se creusa diagonalement du sud-ouest au nord-ouest de l'île, par laquelle s'épancha peu à peu toute la pâte trachytique. Le phénomène s'accomplissait alors sans violence; l'issue était énorme, et les matières fondues, rejetées des entrailles du globe, s'étendirent tranquillement en vastes nappes ou en masses mamelonnées. À cette époque apparurent les feldspaths, les syénites et les porphyres.

Mais, grâce à cet épanchement, l'épaisseur de l'île s'accrut considérablement, et, par suite, sa force de résistance. On conçoit quelle quantité de fluides élastiques s'emmagasina dans son sein, lorsqu'elle n'offrit plus aucune issue, après le refroidissement de la croûte trachytique. Il arriva donc un moment où la puissance mécanique de ces gaz fut telle qu'ils soulevèrent la lourde écorce et se creusèrent de hautes cheminées. De là le volcan fait du soulèvement de la croûte,

puis le cratere subitement troue au sommet du volcan.

Alors aux phenomenes eruptifs succederent les phenomenes volcaniques; par les ouvertures nouvellement formees s'echapperent d'abord les dejections basaltiques, dont la plaine que nous traversions en ce moment offrait a nos regards les plus merveilleux specimens. Nous marchions sur ces roches pesantes d'un gris fonce que le refroidissement avait moulees en prismes a base hexagone. Au loin se voyaient un grand nombre de cones aplatis, qui furent jadis autant de bouches ignivomes.

Puis, l'eruption basaltique epuisee, le volcan, dont la force s'accrut de celle des crateres eteints, donna passage aux laves et a ces tufs de cendres et de scories dont j'apercevais les longues coulees eparpillees sur ses flancs comme une chevelure opulente.

Telle fut la succession des phenomenes qui constituerent l'Islande; tous provenaient de l'action des feux interieurs, et supposer que la masse interne ne demeurait pas dans un etat permanent d'incandescence liquidite, c'etait folie. Folie surtout de pretendre atteindre le centre du globe!

Je me rassurais donc sur l'issue de notre entreprise, tout en marchant a l'assaut du Sneffels.

La route devenait de plus en plus difficile; le sol montait; les eclats de roches s'ebraient, et il fallait la plus scrupuleuse attention pour eviter des chutes dangereuses.

Hans s'avancait tranquillement comme sur un terrain uni; parfois il disparaissait derriere les grands blocs, et nous le perdions de vue momentanement; alors un sifflement aigu, echappe de ses levres, indiquait la direction a suivre. Souvent aussi il s'arretait, ramassait quelques debris de rocs, les disposait d'une facon reconnaissable et formait ainsi des amers destines a indiquer la route du retour. Precaution bonne en soi, mais que les evenements futurs rendirent inutile.

Trois fatigantes heures de marche nous avaient amenes seulement a la base de la montagne. La, Hans fit signe de s'arreter, et un dejeuner sommaire fut partage entre tous. Mon oncle mangeait les morceaux doubles pour aller plus vite. Seulement, cette halte de refection etant aussi une halte de repos, il dut attendre le bon plaisir du guide, qui donna le signal du depart une heure apres. Les trois Islandais, aussi taciturnes que leur camarade le chasseur, ne prononcerent pas un seul mot et mangerent sobrement.

Nous commencions maintenant a gravir les pentes du Sneffels; son neigeux sommet, par une illusion d'optique frequente dans les montagnes, me paraissait fort rapproche, et cependant, que de longues heures avant de l'atteindre! quelle fatigue surtout! Les pierres qu'aucun ciment de terre, aucune herbe ne liaient

entre elles, s'éboulaient sous nos pieds et allaient se perdre dans la plaine avec la rapidité d'une avalanche.

En de certains endroits, les flancs du mont faisaient avec l'horizon un angle de trente-six degrés au moins; il était impossible de les gravir, et ces raidillons pierreux devaient être tournés non sans difficulté. Nous nous prêtions alors un mutuel secours à l'aide de nos bâtons.

Je dois dire que mon oncle se tenait près de moi le plus possible; il ne me perdait pas de vue, et en mainte occasion, son bras me fournissait un solide appui. Pour son compte, il avait sans doute le sentiment inné de l'équilibre, car il ne bronchait pas. Les Islandais, quoique chargés grimpaient avec une agilité de montagnards.

À voir la hauteur de la cime du Sneffels, il me semblait impossible qu'on put l'atteindre de ce côté, si l'angle d'inclinaison des pentes ne se fermait pas. Heureusement, après une heure de fatigues et de tours de force, au milieu du vaste tapis de neige développée sur la croupe du volcan, une sorte d'escalier se présenta inopinément, qui simplifia notre ascension. Il était formé par l'un de ces torrents de pierres rejetées par les éruptions, et dont le nom islandais est <<stina>>. Si ce torrent n'eût pas été arrêté dans sa chute par la disposition des flancs de la montagne, il serait allé se précipiter dans la mer et former des îles nouvelles.

Tel il était, tel il nous servit fort; la raideur des pentes s'accroissait, mais ces marches de pierres permettaient de les gravir aisément, et si rapidement même, qu'étant resté un moment en arrière pendant que mes compagnons continuaient leur ascension, je les aperçus déjà réduits, par l'éloignement, à une apparence microscopique.

À sept heures du soir nous avons monté les deux mille marches de l'escalier, et nous dominions une extumescence de la montagne, sorte d'assise sur laquelle s'appuyait le cône proprement dit du cratère.

La mer s'étendait à une profondeur de trois mille deux cents pieds; nous avons dépassé la limite des neiges perpétuelles, assez peu élevée en Islande par suite de l'humidité constante du climat. Il faisait un froid violent; le vent soufflait avec force. J'étais épuisé. Le professeur vit bien que mes jambes me refusaient tout service, et, malgré son impatience, il se décida à s'arrêter. Il fit donc signe au chasseur, qui secoua la tête en disant:

--<<Ofvanfor.>>

--Il paraît qu'il faut aller plus haut, dit mon oncle.

Puis il demanda a Hans le motif de sa reponse.

--<<Mistour>>, repondit le guide.

--<<Ja, mistour,>> repeta l'un des Islandais d'un ton effraye.

--Que signifie ce mot? demandai-je avec inquietude.

--Vois,>> dit mon oncle.

Je portai mes regards vers la plaine; une immense colonne de pierre ponce pulverisee, de sable et de poussiere s'elevait en tournoyant comme une trombe; le vent la rabattait sur le flanc du Sneffels, auquel nous etions accroches; ce rideau opaque etendu devant le soleil produisait une grande ombre jetees sur la montagne. Si cette trombe s'inclinait, elle devait inevitablement nous enlacer dans ses tourbillons. Ce phenomene, assez frequent lorsque le vent souffle des glaciers, prend le nom de <<mistour>> en langue islandaise.

<<Hastigt, hastigt,>> s'ecria notre guide.

Sans savoir le danois, je compris qu'il nous fallait suivre Hans au plus vite. Celui-ci commença a tourner le cone du cratere, mais en biaisant, de maniere a faciliter la marche; bientot, la trombe s'abattit sur la montagne, qui tressaillit a son choc; les pierres saisies dans les remous du vent volerent en pluie comme dans une eruption. Nous etions, heureusement, sur le versant oppose et a l'abri de tout danger; sans la precaution du guide, nos corps dechiquetes, reduits en poussiere, fussent retombes au loin comme le produit de quelque meteorite inconnu.

Cependant Hans ne jugea pas prudent de passer la nuit sur les flancs du cone. Nous continuames notre ascension en zigzag; les quinze cents pieds qui restaient a franchir prirent pres de cinq heures; les detours, les biais et contremarches mesuraient trois lieues au moins. Je n'en pouvais plus; je succombais au froid et a la faim. L'air, un peu rarefie, ne suffisait pas au jeu de mes poumons.

Enfin, a onze heures du soir, en pleine obscurite, le sommet du Sneffels fut atteint, et, avant d'aller m'abriter a l'interieur du cratere, j'eus le temps d'apercevoir <<le soleil de minuit>> au plus bas de sa carriere, projetant ses pales rayons sur l'ile endormie a mes pieds

XVI

Le souper fut rapidement devore et la petite troupe se casa de son mieux. La couche etait dure, l'abri peu solide, la situation

fort penible, a cinq mille pieds au-dessus du niveau de la mer. Cependant mon sommeil fut particulièrement paisible pendant cette nuit, l'une des meilleures que j'eusse passees depuis longtemps. Je ne revai meme pas.

Le lendemain on se reveilla a demi gele par un air tres vif, aux rayons d'un beau soleil. Je quittai ma couche de granit et j'allai jouir du magnifique spectacle qui se developpait a mes regards.

J'occupais le sommet de l'un des deux pics du Sneffels, celui du sud. De la ma vue s'etendait sur la plus grande partie de l'ile; l'optique, commune a toutes les grandes hauteurs, en relevait les rivages, tandis que les parties centrales paraissaient s'enfoncer. On eut dit qu'une de ces cartes en relief d'Helbesmer s'etait sous mes pieds; je voyais les vallees profondes se croiser en tous sens, les precipices se creuser comme des puits, les lacs se changer en etangs, les rivieres se faire ruisseaux. Sur ma droite se succedaient les glaciers sans nombre et les pics multiplies, dont quelques-uns s'empanachaient de fumees legeres. Les ondulations de ces montagnes infinies, que leurs couches de neige semblaient rendre ecumantes, rappelaient a mon souvenir la surface d'une mer agitee. Si je me retournais vers l'ouest, l'Ocean s'y developpait dans sa majestueuse etendue, comme une continuation de ces sommets moutonneux. Ou finissait la terre, ou commençaient les flots, mon oeil le distinguait a peine.

Je me plongeais ainsi dans cette prestigieuse extase que donnent les hautes cimes, et cette fois, sans vertige, car je m'accoutumais enfin a ces sublimes contemplations. Mes regards eblouis se baignaient dans la transparente irradiation des rayons solaires, j'oubliais qui j'etais, ou j'etais, pour vivre de la vie des elfes ou des sylphes, imaginaires habitants de la mythologie scandinave; je m'enivrais de la volupte des hauteurs, sans songer aux abimes dans lesquels ma destinee allait me plonger avant peu. Mais je fus ramene au sentiment de la realite par l'arrivee du professeur et de Hans, qui me rejoignirent au sommet du pic.

Mon oncle, se tournant vers l'ouest, m'indiqua de la main une legere vapeur, une brume, une apparence de terre qui dominait la ligne des flots.

<<Le Groenland, dit-il.

--Le Groenland? m'ecriai-je.

--Oui; nous n'en sommes pas a trente-cinq lieues, et, pendant les degels, les ours blancs arrivent jusqu'a l'Islande, portes sur les glacons du nord. Mais cela importe peu. Nous sommes au sommet du Sneffels; voici deux pics, l'un au sud, l'autre au nord. Hans va nous dire de quel nom les Islandais appellent celui qui nous porte en ce moment.>>

La demande formulée, le chasseur répondit: <<Scartaris.>>

Mon oncle me jeta un coup d'oeil triomphant. <<Au cratere!>> dit-il.

Le cratere du Sneffels representait un cone renverse dont l'orifice pouvait avoir une demi-lieue de diametre. Sa profondeur, je l'estimais a deux mille pieds environ. Que l'on juge de l'etat d'un pareil recipient, lorsqu'il s'emplissait de tonnerres et de flammes. Le fond de l'entonnoir ne devait pas mesurer plus de cinq cents pieds de tour, de telle sorte que ses pentes assez douces permettaient d'arriver facilement a sa partie inferieure. Involontairement, je comparais ce cratere a un enorme tromblon evase, et la comparaison m'epouvantait.

<<Descendre dans un tromblon, pensai-je, quand il est peut-etre charge et qu'il peut partir au moindre choc, c'est l'oeuvre de fous.>>

Mais je n'avais pas a reculer. Hans, d'un air indifferent, reprit la tete de la troupe. Je le suivis sans mot dire.

Afin de faciliter la descente, Hans decrivait a l'interieur du cone des ellipses tres allongees; il fallait marcher au milieu des roches eruptives, dont quelques-unes, ebranlees dans leurs alveoles, se precipitaient en rebondissant jusqu'au fond de l'abime. Leur chute determinait des reverberations d'echos d'une etrange sonorite.

Certaines parties du cone formaient des glaciers interieurs; Hans ne s'avancait alors qu'avec une extreme precaution, sondant le sol de son baton ferre pour y decouvrir les crevasses. A de certains passages douteux, il devint necessaire de nous lier par une longue corde, afin que celui auquel le pied viendrait a manquer inopinément se trouvât soutenu par ses compagnons. Cette solidarite etait chose prudente, mais elle n'excluait pas tout danger.

Cependant, et malgre les difficultes de la descente sur des pentes que le guide ne connaissait pas, la route se fit sans accident, sauf la chute d'un ballot de cordes qui s'echappa des mains d'un Islandais et alla par le plus court jusqu'au fond de l'abime.

A midi nous etions arrives. Je relevai la tete, et j'aperçus l'orifice superieur du cone, dans lequel s'encadrait un morceau de ciel d'une circonference singulierement reduite, mais presque parfaite. Sur un point seulement se detachait le pic du Scartaris, qui s'enfonçait dans l'immensite.

Au fond du cratere s'ouvraient trois cheminees par lesquelles, au temps des eruptions du Sneffels, le foyer central chassait ses

laves et ses vapeurs. Chacune de ces cheminées avait environ cent pieds de diamètre. Elles étaient là béantes sous nos pas. Je n'eus pas la force d'y plonger mes regards. Le professeur Lidenbrock, lui, avait fait un examen rapide de leur disposition; il était haletant; il courait de l'une à l'autre, gesticulant et lançant des paroles incompréhensibles. Hans et ses compagnons, assis sur des morceaux de lave, le regardaient faire; ils le prenaient évidemment pour un fou.

Tout à coup mon oncle poussa un cri; je crus qu'il venait de perdre pied et de tomber dans l'un des trois gouffres. Mais non. Je l'aperçus, les bras étendus, les jambes écartées, debout devant un roc de granit posé au centre du cratère, comme un énorme piédestal fait pour la statue d'un Pluton. Il était dans la pose d'un homme stupéfait, mais dont la stupefaction fit bientôt place à une joie insensée.

<<Axel! Axel! s'écria-t-il, viens! viens!>>

J'accourus. Ni Hans ni les Islandais ne bougerent.

<<Regarde,>> me dit le professeur.

Et, partageant sa stupefaction, sinon sa joie, je lus sur la face occidentale du bloc, en caractères runiques à demi-ronges par le temps, ce nom mille fois maudit:

D0 E6 B3 C5 BC D0 B4 B3 A2 BC BC C5 EF

<<Arne Saknussemm! s'écria mon oncle, douteras-tu encore?>>

Je ne répondis pas, et je revins consterné à mon banc de lave. L'évidence m'écrasait.

Combien de temps demeurai-je ainsi plongé dans mes réflexions, je l'ignore. Tout ce que je sais, c'est qu'en relevant la tête je vis mon oncle et Hans seuls au fond du cratère. Les Islandais avaient été congédiés, et maintenant ils redescendaient les pentes extérieures du Sneffels pour regagner Stapi.

Hans dormait tranquillement au pied d'un roc, dans une coulée de lave où il s'était fait un lit improvisé; mon oncle tournait au fond du cratère, comme une bête sauvage dans la fosse d'un trappeur. Je n'eus ni l'envie ni la force de me lever, et, prenant exemple sur le guide, je me laissai aller à un douloureux assoupissement, croyant entendre des bruits ou sentir des frissonnements dans les flancs de la montagne.

Ainsi se passa cette première nuit au fond du cratère.

Le lendemain, un ciel gris, nuageux, lourd, s'abaissa sur le sommet du cône. Je ne m'en aperçus pas tant à l'obscurité du gouffre qu'à la colère dont mon oncle fut pris.

J'en compris la raison, et un reste d'espoir me revint au coeur.
Voici pourquoi.

Des trois routes ouvertes sous nos pas, une seule avait été suivie par Saknussem. Au dire du savant islandais, on devait la reconnaître à cette particularité signalée dans le cryptogramme, que l'ombre du Scartaris venait en caresser les bords pendant les derniers jours du mois de juin.

On pouvait, en effet, considérer ce pic aigu comme le style d'un immense cadran solaire, dont l'ombre à un jour donné marquait le chemin du centre du globe.

Or, si le soleil venait à manquer, pas d'ombre. Conséquemment, pas d'indication. Nous étions au 25 juin. Que le ciel demeurât couvert pendant six jours, et il faudrait remettre l'observation à une autre année.

Je renonce à peindre l'impuissante colère du professeur Lidenbrock. La journée se passa, et aucune ombre ne vint s'allonger sur le fond du cratère. Hans ne bougea pas de sa place; il devait pourtant se demander ce que nous attendions, s'il se demandait quelque chose! Mon oncle ne m'adressa pas une seule fois la parole. Ses regards, invariablement tournés vers le ciel, se perdaient dans sa teinte grise et brumeuse.

Le 26, rien encore, une pluie mêlée de neige tomba pendant toute la journée. Hans construisit une hutte avec des morceaux de lave. Je pris un certain plaisir à suivre de l'oeil les milliers de cascades improvisées sur les flancs du cône, et dont chaque pierre accroissait l'assourdissant murmure.

Mon oncle ne se contenait plus. Il y avait de quoi irriter un homme plus patient, car c'était véritablement échouer au port.

Mais aux grandes douleurs le ciel mêle incessamment les grandes joies, et il réservait au professeur Lidenbrock une satisfaction égale à ses désespérants ennuis.

Le lendemain le ciel fut encore couvert, mais le dimanche, 28 juin, l'antépénultième jour du mois, avec le changement de lune vint le changement de temps. Le soleil versa ses rayons à flots dans le cratère. Chaque monticule, chaque roc, chaque pierre, chaque asperité eut part à sa bienfaisante effluve et projeta instantanément son ombre sur le sol. Entre toutes, celle du Scartaris se dessina comme une vive arête et se mit à tourner insensiblement vers l'astre radieux,

Mon oncle tournait avec elle.

À midi, dans sa période la plus courte, elle vint lécher doucement le bord de la cheminée centrale.

<<C'est la! s'écria le professeur, c'est la! Au centre du globe!>> ajouta-t-il en danois.

Je regardai Hans.

<<Forut!>> fit tranquillement le guide.

--En avant!>> répondit mon oncle.

Il était une heure et treize minutes du soir.

XVII

Le véritable voyage commençait. Jusqu'alors les fatigues l'avaient emporté sur les difficultés; maintenant celles-ci allaient véritablement naître sous nos pas.

Je n'avais point encore plongé mon regard dans ce puits insondable ou j'allais m'engouffrer. Le moment était venu. Je pouvais encore ou prendre mon parti de l'entreprise ou refuser de la tenter. Mais j'eus honte de reculer devant le chasseur. Hans acceptait si tranquillement l'aventure, avec une telle indifférence, une si parfaite insouciance de tout danger, que je rougis à l'idée d'être moins brave que lui. Seul, j'aurais entamé la série des grands arguments; mais, en présence du guide, je me tus; un de mes souvenirs s'envola vers ma jolie Virlandaise, et je m'approchai de la cheminée centrale.

J'ai dit qu'elle mesurait cent pieds de diamètre, ou trois cents pieds de tour. Je me penchai au-dessus d'un roc qui surplombait, et je regardai; mes cheveux se hérissèrent. Le sentiment du vide s'empara de mon être. Je sentis le centre de gravité se déplacer en moi et le vertige monter à ma tête comme une ivresse. Rien de plus capiteux que cette attraction de l'abîme. J'allais tomber. Une main me retint. Celle de Hans. Décidément, je n'avais pas pris assez de leçons de gouffre à la Frelsers-Kirk de Copenhague.

Cependant, si peu que j'eusse hasardé mes regards dans ce puits, je m'étais rendu compte de sa conformation. Ses parois, presque à pic, présentaient cependant de nombreuses saillies qui devaient faciliter la descente; mais si l'escalier ne manquait pas, la rampe faisait défaut. Une corde attachée à l'orifice aurait suffi pour nous soutenir, mais comment la détacher, lorsqu'on serait parvenu à son extrémité inférieure?

Mon oncle employa un moyen fort simple pour obvier à cette difficulté. Il déroula une corde de la grosseur du pouce et longue de quatre cents pieds; il en laissa filer d'abord la moitié, puis il l'enroula autour d'un bloc de lave qui faisait

saillie et rejeta l'autre moitié dans la cheminée. Chacun de nous pouvait alors descendre en réunissant dans sa main les deux moitiés de la corde qui ne pouvait se défiler; une fois descendus de deux cents pieds, rien ne nous serait plus aisé que de la ramener en lâchant un bout et en halant sur l'autre. Puis, on recommencerait cet exercice _usque ad infinitum_.

<<Maintenant, dit mon oncle après avoir achevé ces préparatifs, occupons-nous des bagages; ils vont être divisés en trois paquets, et chacun de nous en attachera un sur son dos; j'entends parler seulement des objets fragiles.>>

L'audacieux professeur ne nous comprenait évidemment pas dans cette dernière catégorie.

<<Hans, reprit-il, va se charger des outils et d'une partie des vivres; toi, Axel, d'un second tiers des vivres et des armes; moi, du reste des vivres et des instruments délicats.

--Mais, dis-je, et les vêtements, et cette masse de cordes et d'échelles, qui se chargera de les descendre?

--Ils descendront tout seuls.

--Comment cela? demandai-je fort étonné.

--Tu vas le voir.>>

Mon oncle employait volontiers les grands moyens et sans hésiter. Sur son ordre, Hans réunit en un seul colis les objets non fragiles, et ce paquet, solidement cordé, fut tout bonnement précipité dans le gouffre.

J'entendis ce mugissement sonore produit par le déplacement des couches d'air. Mon oncle, penché sur l'abîme, suivait d'un œil satisfait la descente de ses bagages, et ne se releva qu'après les avoir perdus de vue.

<<Bon, fit-il. A nous maintenant.>>

Je demande à tout homme de bonne foi s'il était possible d'entendre sans frissonner de telles paroles!

Le professeur attachait sur son dos le paquet des instruments; Hans prit celui des outils, moi celui des armes. La descente commença dans l'ordre suivant: Hans, mon oncle et moi. Elle se fit dans un profond silence, trouble seulement par la chute des débris de roc qui se précipitaient dans l'abîme.

Je me laissai couler, pour ainsi dire, serrant frénétiquement la double corde d'une main, de l'autre m'arc-boutant au moyen de mon bâton ferreux. Une idée unique me dominait: je craignais que le point d'appui ne vint à manquer. Cette corde me paraissait bien

fragile pour supporter le poids de trois personnes. Je m'en servais le moins possible, operant des miracles d'équilibre sur les saillies de lave que mon pied cherchait a saisir comme une main.

Lorsqu'une de ces marches glissantes venait a s'ébranler sous le pas de Hans, il disait de sa voix tranquille:

--<<Gif akt!>>

--Attention!>> repetait mon oncle.

Après une demi-heure, nous étions arrivés sur la surface d'un roc fortement engagé dans la paroi de la cheminée.

Hans tira la corde par l'un de ses bouts; l'autre s'éleva dans l'air; après avoir dépassé le rocher supérieur, il retomba en raclant les morceaux de pierres et de laves, sorte de pluie, ou mieux, de grêle fort dangereuse.

En me penchant au-dessus de notre étroit plateau, je remarquai que le fond du trou était encore invisible.

La manoeuvre de la corde recommença, et une demi-heure après nous avions gagné une nouvelle profondeur de deux cents pieds.

Je ne sais si le plus enrage géologue eût essayé d'étudier, pendant cette descente, la nature des terrains qui l'environnaient. Pour mon compte, je ne m'en inquietai guère; qu'ils fussent pliocènes, miocènes, éocènes, crétacés, jurassiques, triasiques, permien, carbonifères, dévonien, siluriens ou primitifs, cela me préoccupa peu. Mais le professeur, sans doute, fit ses observations ou prit ses notes, car, à l'une des haltes, il me dit:

<<Plus je vais, plus j'ai confiance; la disposition de ces terrains volcaniques donne absolument raison à la théorie de Davy. Nous sommes en plein sol primordial, sol dans lequel s'est produit l'opération chimique des métaux enflammés au contact de l'air et de l'eau; je repousse absolument le système d'une chaleur centrale; d'ailleurs, nous verrons bien.>>

Toujours la même conclusion. On comprend que je ne m'amusai pas à discuter. Mon silence fut pris pour un assentiment, et la descente recommença.

Au bout de trois heures, je n'entrevois pas encore le fond de la cheminée. Lorsque je relevais la tête, j'apercevais son orifice qui décroissait sensiblement; ses parois, par suite de leur légère inclinaison, tendaient à se rapprocher, l'obscurité se faisait peu à peu.

Cependant nous descendions toujours; il me semblait que les

pierres detachees des parois s'engloutissaient avec une repercussion plus mate et qu'elles devaient rencontrer promptement le fond de l'abime.

Comme j'avais eu soin de noter exactement nos manoeuvres de corde, je pus me rendre un compte exact de la profondeur atteinte et du temps ecoule.

Nous avons alors repete quatorze fois cette manoeuvre qui durait une demi-heure. C'etait donc sept heures, plus quatorze quarts d'heure de repos ou trois heures et demie. En tout, dix heures et demie. Nous etions partis a une heure, il devait etre onze heures en ce moment.

Quant a la profondeur a laquelle nous etions parvenus, ces quatorze manoeuvres d'une corde de deux cents pieds donnaient deux mille huit cents pieds.

En ce moment la voix de Hans se fit entendre:

--<<Halt!>> dit-il.

Je m'arretai court au moment ou j'allais heurter de mes pieds la tete de mon oncle.

<<Nous sommes arrives, dit celui-ci.

--Ou? demandai-je en me laissant glisser pres de lui.

--Au fond de la cheminee perpendiculaire.

--Il n'y a donc pas d'autre issue?

--Si, une sorte de couloir que j'entrevois et qui oblique vers la droite. Nous verrons cela demain. Soupons d'abord et nous dormirons apres.>>

L'obscurite n'etait pas encore complete. On ouvrit le sac aux provisions, on mangea et l'on se coucha de son mieux sur un lit de pierres et de debris de lave.

Et quand, etendu sur le dos, j'ouvris les yeux, j'aperçus un point brillant a l'extremite de ce tube long de trois mille pieds, qui se transformait en une gigantesque lunette.

C'etait une etoile depouillee de toute scintillation et qui, d'apres mes calculs, devait etre sigma de la petite Ourse.

Puis je m'endormis d'un profond sommeil.

A huit heures du matin, un rayon du jour vint nous reveiller.
Les mille facettes de lave des parois le recueillaient a son passage et l'eparpillaient comme une pluie d'etincelles.

Cette lueur etait assez forte pour permettre de distinguer les objets environnants.

<<Eh bien! Axel, qu'en dis-tu? fit mon oncle en se frottant les mains. As-tu jamais passe une nuit plus paisible dans notre maison de Konigstrasse. Plus de bruit de charrettes, plus de cris de marchands, plus de vociferations de bateliers!

--Sans doute, nous sommes fort tranquilles au fond de ce puits; mais ce calme meme a quelque chose d'effrayant.

--Allons donc, s'ecria mon oncle, si tu t'effrayes deja, que sera-ce plus tard? Nous ne sommes pas encore entres d'un pouce dans les entrailles de la terre?

--Que voulez-vous dire?

--Je veux dire que nous avons atteint seulement le sol de l'ile! Ce long tube vertical, qui aboutit au cratere du Sneffels, s'arrete a peu pres au niveau de la mer.

--En etes-vous certain?

--Tres certain; consulte le barometre, tu verras!>>

En effet, le mercure, apres avoir peu a peu remonte dans l'instrument a mesure que notre descente s'effectuait, s'etait arrete a vingt-neuf pouces.

<<Tu le vois, reprit le professeur, nous n'avons encore que la pression d'une atmosphere, et il me tarde que le manometre vienne remplacer ce barometre.>>

Cet instrument allait, en effet, nous devenir inutile, du moment que le poids de l'air depasserait sa pression calculee au niveau de l'Ocean.

<<Mais, dis-je, n'est-il pas a craindre que cette pression toujours croissante ne soit fort penible?

--Non. Nous descendrons lentement, et nos poumons s'habitueront a respirer une atmosphere plus comprimee. Les aeronautes finissent par manquer d'air en s'elevant dans les couches superieures; nous, nous en aurons trop peut-etre. Mais j'aime mieux cela. Ne perdons pas un instant. Ou est le paquet qui nous a precedes dans l'interieur de la montagne?

Je me souvins alors que nous l'avions vainement cherché la veille au soir. Mon oncle interrogea Hans, qui, après avoir regardé attentivement avec ses yeux de chasseur, répondit:

<<Der huppe!>>

--La-haut.>>

En effet, ce paquet était accroché à une saillie de roc, à une centaine de pieds au-dessus de notre tête. Aussitôt l'agile Islandais grimpa comme un chat et, en quelques minutes, le paquet nous rejoignit.

<<Maintenant, dit mon oncle, déjeunons; mais déjeunons comme des gens qui peuvent avoir une longue course à faire.>>

Le biscuit et la viande sèche furent arrosés de quelques gorgées d'eau mêlée de genièvre.

Le déjeuner terminé, mon oncle tira de sa poche un carnet destiné aux observations; il prit successivement ses divers instruments et nota les données suivantes:

Lundi 1er juillet.

_Chronomètre: 8 h. 17 m. du matin.

Baromètre: 29p. 7 l.

Thermomètre: 6deg..

Direction: E.-S.-E._

Cette dernière observation s'appliquait à la galerie obscure et fut donnée par la boussole.

<<Maintenant, Axel, s'écria le professeur d'une voix enthousiaste, nous allons nous enfoncer véritablement dans les entrailles du globe. Voici donc le moment précis auquel notre voyage commence.>>

Cela dit, mon oncle prit d'une main l'appareil de Ruhmkorff suspendu à son cou; de l'autre, il mit en communication le courant électrique avec le serpentin de la lanterne, et une assez vive lumière dissipa les ténèbres de la galerie.

Hans portait le second appareil, qui fut également mis en activité. Cette ingénieuse application de l'électricité nous permettait d'aller longtemps en créant un jour artificiel, même au milieu des gaz les plus inflammables.

<<En route!>> fit mon oncle.

Chacun reprit son ballot. Hans se chargea de pousser devant lui le paquet des cordages et des habits, et, moi troisième, nous entrâmes dans la galerie.

Au moment de m'engouffrer dans ce couloir obscur, je relevai la tête, et j'aperçus une dernière fois, par le champ de l'immense tube, ce ciel de l'Islande <<que je ne devais plus jamais revoir.>>

La lave, à la dernière éruption de 1229, s'était frayé un passage à travers ce tunnel. Elle tapissait l'intérieur d'un enduit épais et brillant; la lumière électrique s'y réfléchissait en centuplant son intensité.

Toute la difficulté de la route consistait à ne pas glisser trop rapidement sur une pente inclinée à quarante-cinq degrés environ; heureusement, certaines érosions, quelques boursoufflures, tenaient lieu de marches, et nous n'avions qu'à descendre en laissant filer nos bagages retenus par une longue corde.

Mais ce qui se faisait marche sous nos pieds devenait stalactites sur les autres parois; la lave, poreuse en de certains endroits, présentait de petites ampoules arrondies; des cristaux de quartz opaque, ornés de limpides gouttes de verre et suspendus à la voûte comme des lustres, semblaient s'allumer à notre passage. On eût dit que les génies du gouffre illuminaient leur palais pour recevoir les hôtes de la terre.

<<C'est magnifique! m'écriai-je involontairement. Quel spectacle, mon oncle! Admirez-vous ces nuances de la lave qui vont du rouge brun au jaune éclatant par dégradations insensibles? Et ces cristaux qui nous apparaissent comme des globes lumineux?

--Ah! tu y viens, Axel! répondit mon oncle. Ah! tu trouves cela splendide, mon garçon! Tu en verras bien d'autres, je l'espère. Marchons! marchons!>>

Il aurait dit plus justement <<glissons,>> car nous nous laissions aller sans fatigue sur des pentes inclinées. C'était le <<facilis descensus Avernus>>, de Virgile. La boussole, que je consultais fréquemment, indiquait la direction du sud-est avec une imperturbable rigueur. Cette coulée de lave n'obliquait ni d'un côté ni de l'autre. Elle avait l'inflexibilité de la ligne droite.

Cependant la chaleur n'augmentait pas d'une façon sensible; cela donnait raison aux théories de Davy, et plus d'une fois je consultai le thermomètre avec étonnement. Deux heures après le départ, il ne marquait encore que 10deg., c'est-à-dire un accroissement de 4deg.. Cela m'autorisait à penser que notre descente était plus horizontale que verticale. Quant à connaître exactement la profondeur atteinte, rien de plus facile. Le professeur mesurait exactement les angles de déviation et d'inclinaison de la route, mais il gardait pour lui le résultat de ses observations.

Le soir, vers huit heures, il donna le signal d'arrêt. Hans aussitôt s'assit; les lampes furent accrochées a une saillie de lave. Nous etions dans une sorte de caverne ou l'air ne manquait pas. Au contraire. Certains souffles arrivaient jusqu'a nous. Quelle cause les produisait? A quelle agitation atmospherique attribuer leur origine? C'est une question que je ne cherchai pas a resoudre en ce moment; la faim et la fatigue me rendaient incapable de raisonner. Une descente de sept heures consecutives ne se fait pas sans une grande depense de forces. J'etais epuise. Le mot halte me fit donc plaisir a entendre. Hans etala quelques provisions sur un bloc de lave, et chacun mangea avec appetit. Cependant une chose m'inquietait; notre reserve d'eau etait a demi consommee. Mon oncle comptait la refaire aux sources souterraines, mais jusqu'alors celles-ci manquaient absolument. Je ne pus m'empecher d'attirer son attention sur ce sujet.

<<Cette absence de sources te surprend? dit-il.

--Sans doute, et meme elle m'inquiete; nous n'avons plus d'eau que pour cinq jours.

--Sois tranquille, Axel, je te reponds que nous trouverons de l'eau, et plus que nous n'en voudrons.

--Quand cela?

--Quand nous aurons quitte cette enveloppe de lave. Comment veux-tu que des sources jaillissent a travers ces parois?

--Mais peut-etre cette coulee se prolonge-t-elle a de grandes profondeurs? Il me semble que nous n'avons pas encore fait beaucoup de chemin verticalement?

--Qui te fait supposer cela?

--C'est que si nous etions tres avances dans l'interieur de l'ecorce terrestre, la chaleur serait plus forte.

--D'apres ton systeme, repondit mon oncle; et qu'indique le thermometre?

--Quinze degres a peine, ce qui ne fait qu'un accroissement de neuf degres depuis notre depart.

--Eh bien, conclus.

--Voici ma conclusion. D'apres les observations les plus exactes, l'augmentation de la temperature a l'interieur du globe est d'un degre par cent pieds. Mais certaines conditions de localite peuvent modifier ce chiffre. Ainsi, a Yakoust en Sibirie, on a remarque que l'accroissement d'un degre avait lieu par trente-six pieds; cela depend evidemment de la conductibilite

des roches. J'ajouterais aussi que, dans le voisinage d'un volcan éteint, et à travers le gneiss, on a remarqué que l'élevation de la température était d'un degré seulement pour cent vingt-cinq pieds. Prenons donc cette dernière hypothèse, qui est la plus favorable, et calculons.

--Calcule, mon garçon.

--Rien n'est plus facile, dis-je en disposant des chiffres sur mon carnet. Neuf fois cent vingt-cinq pieds donnant onze cent vingt-cinq pieds de profondeur.

--Rien de plus exact.

--Eh bien?

--Eh bien, d'après mes observations, nous sommes arrivés à dix mille pieds au-dessous du niveau de la mer,

--Est-il possible?

--Oui, ou les chiffres ne sont plus les chiffres!>>

Les calculs du professeur étaient exacts; nous avons déjà dépassé de six mille pieds les plus grandes profondeurs atteintes par l'homme, telles que les mines de Kitz-Bahl dans le Tyrol, et celles de Wuttemberg en Bohême.

La température, qui aurait dû être de quatre-vingt-un degrés en cet endroit, était de quinze à peine. Cela donnait singulièrement à réfléchir.

XIX

Le lendemain, mardi 30 juin, à six heures, la descente fut reprise.

Nous suivions toujours la galerie de lave, véritable rampe naturelle, douce comme ces plans inclinés qui remplacent encore l'escalier dans les vieilles maisons. Ce fut ainsi jusqu'à midi dix-sept minutes, instant précis où nous rejoignîmes Hans, qui venait de s'arrêter.

<<Ah! s'écria mon oncle, nous sommes parvenus à l'extrémité de la cheminée.>>

Je regardai autour de moi; nous étions au centre d'un carrefour, auquel deux routes venaient aboutir, toutes deux sombres et étroites. Laquelle convenait-il de prendre? Il y avait là une difficulté.

Cependant mon oncle ne voulut paraître hésiter ni devant moi ni devant le guide; il désigna le tunnel de l'est, et bientôt nous y étions enfoncés tous les trois.

D'ailleurs toute hésitation devant ce double chemin se serait prolongée indéfiniment, car nul indice ne pouvait déterminer le choix de l'un ou de l'autre; il fallait s'en remettre absolument au hasard.

La pente de cette nouvelle galerie était peu sensible, et sa section fort inégale; parfois une succession d'arceaux se déroulait devant nos pas comme les contre-nefs d'une cathédrale gothique; les artistes du moyen âge auraient pu étudier là toutes les formes de cette architecture religieuse qui a l'ogive pour générateur. Un mille plus loin, notre tête se courbait sous les cintres surbaissés du style roman, et de gros piliers engagés dans le massif pliaient sous la retombée des voûtes. À de certains endroits, cette disposition faisait place à de basses substructions qui ressemblaient aux ouvrages des castors, et nous nous glissions en rampant à travers d'étroits boyaux.

La chaleur se maintenait à un degré supportable. Involontairement je songeais à son intensité, quand les laves vomies par le Sneffels se précipitaient par cette route si tranquille aujourd'hui. Je m'imaginai les torrents de feu brisés aux angles de la galerie et l'accumulation des vapeurs surchauffées dans cet étroit milieu!

<<Pourvu, pensai-je, que le vieux volcan ne vienne pas à se reprendre d'une fantaisie tardive!>>

Ces réflexions, je ne les communiquai point à l'oncle Lidenbrock; il ne les eut pas comprises. Son unique pensée était d'aller en avant. Il marchait, il glissait, il dégringolait même, avec une conviction qu'après tout il valait mieux admirer.

À six heures du soir, après une promenade peu fatigante, nous avons gagné deux lieues dans le sud, mais à peine un quart de mille en profondeur.

Mon oncle donna le signal du repos. On mangea sans trop causer, et l'on s'endormit sans trop réfléchir.

Nos dispositions pour la nuit étaient fort simples: une couverture de voyage dans laquelle on se roulait, composait toute la literie. Nous n'avions à redouter ni froid, ni visite importune. Les voyageurs qui s'enfoncent au milieu des déserts de l'Afrique, au sein des forêts du nouveau monde, sont forcés de se veiller les uns les autres pendant les heures du sommeil; mais ici, solitude absolue et sécurité complète. Sauvages ou bêtes féroces, aucune de ces races malfaisantes n'était à craindre.

On se reveilla le lendemain frais et dispos. La route fut reprise. Nous suivions un chemin de lave comme la veille. Impossible de reconnaitre la nature des terrains qu'il traversait. Le tunnel, au lieu de s'enfoncer dans les entrailles du globe, tendait a devenir absolument horizontal. Je crus remarquer meme qu'il remontait vers la surface de la terre. Cette disposition devint si manifeste vers dix heures du matin, et par suite si fatigante, que je fus force de moderer notre marche.

<<Eh bien, Axel? dit impatientement le professeur.

--Eh bien, je n'en peux plus, repondis-je

--Quoi! apres trois heures de promenade sur une route si facile!

--Facile, je ne dis pas non, mais fatigante a coup sur.

--Comment! quand nous n'avons qu'a descendre!

--A monter, ne vous en deplaise!

--A monter! fit mon oncle en haussant les epaules.

--Sans doute. Depuis une demi-heure, les pentes se sont modifiees, et a les suivre ainsi, nous reviendrons certainement a la terre d'Islande.>>

Le professeur remua la tete en homme qui ne veut pas etre convaincu. J'essayai de reprendre la conversation. Il ne me repondit pas et donna le signal du depart. Je vis bien que son silence n'etait que de la mauvaise humeur concentree.

Cependant j'avais repris mon fardeau avec courage, et je suivais rapidement Hans, que precedait mon oncle. Je tenais a ne pas etre distance; ma grande preoccupation etait de ne point perdre mes compagnons de vue. Je fremissais a la pensee de m'egarer dans les profondeurs de ce labyrinthe.

D'ailleurs, la route ascendante devenait plus penible, je m'en consolais en songeant qu'elle me rapprochait de la surface de la terre. C'etait un espoir. Chaque pas le confirmait.

A midi un changement d'aspect se produisit dans les parois de la galerie. Je m'en apercus a l'affaiblissement de la lumiere électrique reflechie par les murailles. Au revetement de lave succedait la roche vive; le massif se composait de couches inclinees et souvent disposees verticalement. Nous etions en pleine epoque de transition, en pleine periode silurienne[1].

[1] Ainsi nommee parce que les terrains de cette periode sont fort etendus en Angleterre, dans les contrees habitees autrefois par la peuplade celtique des Silures.

<<C'est evident, m'ecriai-je, les sediments des eaux ont forme, a la seconde epoque de la terre, ces schistes, ces calcaires et ces gres! Nous tournons le dos au massif granitique! Nous ressemblons a des gens de Hambourg, qui prendraient le chemin de Hanovre pour aller a Lubeck.>>

J'aurais du garder pour moi mes observations. Mais mon temperament de geologue l'emporta sur la prudence, et l'oncle Lidenbrock entendit mes exclamations.

<<Qu'as-tu donc? dit-il.

--Voyez! repondis-je en lui montrant la succession variee des gres, des calcaires et les premiers indices des terrains ardoises.

--Eh bien?

--Nous voici arrives a cette periode pendant laquelle ont apparue les premieres plantes et les premiers animaux!

--Ah! tu penses?

--Mais regardez, examinez, observez!>>

Je forcai le professeur a promener sa lampe sur les parois de la galerie. Je m'attendais a quelque exclamation de sa part. Mais, loin de la, il ne dit pas un mot, et continua sa route.

M'avait-il compris ou non? Ne voulait-il pas convenir, par amour-propre d'oncle et de savant, qu'il s'etait trompe en choisissant le tunnel de l'est, ou tenait-il a reconnaitre ce passage jusqu'a son extremite? Il etait evident que nous avions quitte la route des laves, et que ce chemin ne pouvait conduire au foyer du Sneffels.

Cependant je me demandai si je n'accordais pas une trop grande importance a cette modification des terrains. Ne me trompais-je pas moi-meme? Traversions-nous reellement ces couches de roches superposees au massif granitique?

<<Si j'ai raison, pensai-je, je dois trouver quelque debris de plante primitive, et il faudra bien me rendre a l'evidence. Cherchons.>>

Je n'avais pas fait cent pas que des preuves incontestables s'offrirent a mes yeux. Cela devait etre, car, a l'epoque silurienne, les mers renfermaient plus de quinze cents especes vegetales ou animales. Mes pieds, habitues au sol dur des laves, foulèrent tout a coup une poussiere faite de debris de plantes et de coquille. Sur les parois se voyaient distinctement des empreintes de fucus et de lycopodes; le professeur Lidenbrock ne

pouvait s'y tromper; mais il fermait les yeux, j'imagine, et continuait son chemin d'un pas invariable.

C'était de l'entêtement poussé hors de toutes limites. Je n'y tins plus. Je ramassai une coquille parfaitement conservée, qui avait appartenu à un animal à peu près semblable au cloporte actuel; puis je rejoignis mon oncle et je lui dis:

<<Voyez!

--Eh bien, répondit-il tranquillement, c'est la coquille d'un crustacé de l'ordre disparu des trilobites. Pas autre chose.

--Mais n'en concluez-vous pas?...

--Ce que tu conclus toi-même? Si. Parfaitement. Nous avons abandonné la couche de granit et la route des laves. Il est possible que je me sois trompé; mais je ne serai certain de mon erreur qu'au moment où j'aurai atteint l'extrémité de cette galerie.

--Vous avez raison d'agir ainsi, mon oncle, et je vous approuverais fort si nous n'avions à craindre un danger de plus en plus menaçant.

--Et lequel?

--Le manque d'eau.

--Eh bien! nous nous rationnerons, Axel.

XX

En effet, il fallut se rationner. Notre provision ne pouvait durer plus de trois jours. C'est ce que je reconnus le soir au moment du souper. Et, fâcheuse expectation, nous avions peu d'espoir de rencontrer quelque source vive dans ces terrains de l'époque de transition.

Pendant toute la journée du lendemain la galerie déroula devant nos pas ses interminables arceaux. Nous marchions presque sans mot dire. Le mutisme de Hans nous gagnait.

La route ne montait pas, du moins d'une façon sensible; parfois même elle semblait s'incliner. Mais cette tendance, peu marquée d'ailleurs, ne devait pas rassurer le professeur, car la nature des couches ne se modifiait pas, et la période de transition s'affirmait davantage.

La lumière électrique faisait splendidement étinceler les

schistes, le calcaire et les vieux gres rouges des parois; on aurait pu se croire dans une tranchee ouverte au milieu du Devonshire, qui donna son nom a ce genre de terrains. Des specimens de marbres magnifiques revetaient les murailles, les uns, d'un gris agate avec des veines blanches capricieusement accusees, les autres, de couleur incarnat ou d'un jaune tache de plaques rouges, plus loin, des echantillons de ces griottes a couleurs sombres, dans lesquels le calcaire se relevait en nuances vives.

La plupart de ces marbres offraient des empreintes d'animaux primitifs; mais, depuis la veille, la creation avait fait un progres evident. Au lieu des trilobites rudimentaires, j'apercevais des debris d'un ordre plus parfait; entre autres, des poissons Ganoides et ces Sauropteris dans lesquels l'oeil du paleontologiste a su decouvrir les premieres formes du reptile. Les mers devoniennes etaient habitees par un grand nombre d'animaux de cette espece, et elles les deposerent par milliers sur les roches de nouvelle formation.

Il devenait evident que nous remontions l'echelle de la vie animale dont l'homme occupe le sommet. Mais le professeur Lidenbrock ne paraissait pas y prendre garde.

Il attendait deux choses: ou qu'un puits vertical vint a s'ouvrir sous ses pieds et lui permettre de reprendre sa descente; ou qu'un obstacle l'empechat de continuer cette route. Mais le soir arriva sans que cette esperance se fut realisee,

Le vendredi, apres une nuit pendant laquelle je commencai a ressentir les tourments de la soif, notre petite troupe s'enfonca de nouveau dans les detours de la galerie.

Après dix heures de marche, je remarquai que la reverberation de nos lampes sur les parois diminuait singulierement. Le marbre, le schiste, le calcaire, les gres des murailles, faisaient place a un revetement sombre et sans eclat. A un moment ou le tunnel devenait fort etroit, je m'appuyai sur sa paroi.

Quand je retirai ma main, elle etait entiere ment noire. Je regardai de plus pres. Nous etions en pleine houillere.

<<Une mine de charbon! m'ecriai-je.

--Une mine sans mineurs, repondit mon oncle.

--Eh! qui sait?

--Moi, je sais, repliqua le professeur d'un ton bref, et je suis certain que cette galerie percee a travers ces couches de houille n'a pas ete faite de la main des hommes. Mais que ce soit ou non l'ouvrage de la nature, cela m'importe peu. L'heure du souper est venue. Soupons.>>

Hans, prepara quelques aliments. Je mangeai a peine, et je bus les quelques gouttes d'eau qui formaient ma ration. La gourde du guide a demi pleine, voila tout ce qui restait pour desalterer trois hommes.

Après leur repas, mes deux compagnons s'étendirent sur leurs couvertures et trouverent dans le sommeil un remede a leurs fatigues. Pour moi, je ne pus dormir, et je comptai les heures jusqu'au matin.

Le samedi, a six heures, on repartit. Vingt minutes plus tard, nous arrivions a une vaste excavation; je reconnus alors que la main de l'homme ne pouvait pas avoir creuse cette houillere; les voutes en eussent ete etanconnees, et veritablement elles ne se tenaient que par un miracle d'equilibre.

Cette espece de caverne comptait cent pieds de largeur sur cent cinquante de hauteur. Le terrain avait ete violemment ecarte par une commotion souterraine. Le massif terrestre, cedant a quelque puissante poussee, s'était disloque, laissant ce large vide ou des habitants de la terre penetraient pour la premiere fois.

Toute l'histoire de la periode houillere etait ecrite sur ces sombres parois, et un geologue en pouvait suivre facilement les phases diverses. Les lits de charbon etaient separes par des strates de gres ou d'argile compacts, et comme ecrases par les couches superieures.

A cet age du monde qui preceda l'epoque secondaire, la terre se recouvrit d'immenses vegetations dues a la double action d'une chaleur tropicale et d'une humidite persistante. Une atmosphere de vapeurs enveloppait le globe de toutes parts, lui derobant encore les rayons du soleil.

De la cette conclusion que les hautes temperatures ne provenaient pas de ce foyer nouveau; peut-etre meme l'astre du jour n'était-il pas pret a jouer son role eclatant. Les <<climats>> n'existaient pas encore, et une chaleur torride se repandait a la surface entiere du globe, egale a l'Equateur et aux poles. D'ou venait-elle? De l'interieur du globe.

En depit des theories du professeur Lidenbrock, un feu violent couvait dans les entrailles du spheroides; son action se faisait sentir jusqu'aux dernieres couches de l'ecorce terrestre; les plantes, privees des bienfaisantes effluves du soleil, ne donnaient ni fleurs ni parfums, mais leurs racines puisaient une vie forte dans les terrains brulants des premiers jours.

Il y avait peu d'arbres, des plantes herbacees seulement, d'immenses gazons, des fougères, des lycopodes, des sigillaires, des asterophylites, familles rares dont les especes se comptaient alors par milliers.

Or c'est précisément à cette exuberante végétation que la houille doit son origine. L'écorce élastique du globe obéissait aux mouvements de la masse liquide qu'elle recouvrait. De là des fissures, des affaissements nombreux; les plantes, entraînées sous les eaux, formèrent peu à peu des amas considérables.

Alors intervint l'action de la chimie naturelle, au fond des mers, les masses végétales se firent tourbe d'abord; puis, grâce à l'influence des gaz, et sous le feu de la fermentation, elles subirent une minéralisation complète.

Ainsi se formèrent ces immenses couches de charbon que la consommation de tous les peuples, pendant de longs siècles encore, ne parviendra pas à épuiser.

Ces réflexions me revenaient à l'esprit pendant que je considérais les richesses houillères accumulées dans cette portion du massif terrestre. Celles-ci, sans doute, ne seront jamais mises à découvert. L'exploitation de ces mines reculées demanderait des sacrifices trop considérables. À quoi bon, d'ailleurs, quand la houille est répandue pour ainsi dire à la surface de la terre dans un grand nombre de contrées? Aussi, telles je voyais ces couches intactes, telles elles seraient encore lorsque sonnerait la dernière heure du monde.

Cependant nous marchions, et seul de mes compagnons j'oubliais la longueur de la route pour me perdre au milieu de considérations géologiques. La température restait sensiblement ce qu'elle était pendant notre passage au milieu des laves et des schistes. Seulement, mon odorat était affecté par une odeur fort prononcée de proto-carbure d'hydrogène. Je reconnus immédiatement, dans cette galerie, la présence d'une notable quantité de ce fluide dangereux auquel les mineurs ont donné le nom de grisou, et dont l'explosion a si souvent causé d'épouvantables catastrophes.

Heureusement nous étions éclairés par les ingénieux appareils de Ruhmkorff. Si, par malheur, nous avions imprudemment exploré cette galerie à la main, une explosion terrible eut fini le voyage en supprimant les voyageurs.

Cette excursion dans la houillère dura jusqu'au soir. Mon oncle contenait à peine l'impatience que lui causait l'horizontalité de la route. Les ténèbres, toujours profondes à vingt pas, empêchaient d'estimer la longueur de la galerie, et je commençai à la croire interminable, quand soudain, à six heures, un mur se présenta inopinément à nous. À droite, à gauche, en haut, en bas, il n'y avait aucun passage. Nous étions arrivés au fond d'une impasse.

<<Eh bien! tant mieux! s'écria mon oncle, je sais au moins à quoi m'en tenir. Nous ne sommes pas sur la route de Saknussemm, et il ne reste plus qu'à revenir en arrière. Prenons une nuit de

repos, et avant trois jours nous aurons regagné le point où les deux galeries se bifurquent.

--Oui, dis-je, si nous en avons la force!

--Et pourquoi non?

--Parce que, demain, l'eau manquera tout à fait.

--Et le courage manquera-t-il aussi? fit le professeur en me regardant d'un œil sévère.>>

Je n'osai lui répondre.

XXI

Le lendemain le départ eut lieu de grand matin. Il fallait se hâter. Nous étions à cinq jours de marche du carrefour.

Je ne m'appesantirai pas sur les souffrances de notre retour. Mon oncle les supporta avec la colère d'un homme qui ne se sent pas le plus fort; Hans avec la résignation de sa nature pacifique; moi, je l'avoue, me plaignant et me désespérant; je ne pouvais avoir de cœur contre cette mauvaise fortune.

Ainsi que je l'avais prévu, l'eau fit tout à fait défaut à la fin du premier jour de marche; notre provision liquide se réduisit alors à du genièvre; mais cette infernale liqueur brûlait le gosier, et je ne pouvais même en supporter la vue. Je trouvais la température étouffante; la fatigue me paralysait. Plus d'une fois, je faillis tomber sans mouvement. On faisait halte alors; mon oncle ou l'Islandais me reconfortaient de leur mieux. Mais je voyais déjà que le premier réagissait péniblement contre l'extrême fatigue et les tortures nées de la privation d'eau.

Enfin, le mardi, 8 juillet, en nous traînant sur les genoux, sur les mains, nous arrivâmes à demi morts au point de jonction des deux galeries. Là je demeurai comme une masse inerte, étendu sur le sol de lave. Il était dix heures du matin.

Hans et mon oncle, accotés à la paroi, essayèrent de grignoter quelques morceaux de biscuit. De longs gémissements s'échappaient de mes lèvres tuméfiées. Je tombai dans un profond assoupissement.

Au bout de quelque temps, mon oncle s'approcha de moi et me souleva entre ses bras:

<<Pauvre enfant!>> murmura-t-il avec un véritable accent de pitié.

Je fus touché de ces paroles, n'étant pas habitué aux tendresses du farouche professeur. Je saisis ses mains frémissantes dans les miennes. Il se laissa faire en me regardant. Ses yeux étaient humides.

Je le vis alors prendre la gourde suspendue à son côté. À ma grande stupefaction, il l'approcha de mes lèvres :

<<Bois,>> fit-il.

Avais-je bien entendu? Mon oncle était-il fou? Je le regardais d'un air hébété. Je ne voulais pas le comprendre. .

<<Bois,>> reprit-il.

Et relevant sa gourde, il la vida tout entière entre mes lèvres.

Oh! jouissance infinie! une gorgée d'eau vint humecter ma bouche en feu, une seule, mais elle suffit à rappeler en moi la vie qui s'échappait.

Je remerciai mon oncle en joignant les mains.

<<Oui, fit-il, une gorgée d'eau! la dernière! entends-tu bien? la dernière! Je l'avais précieusement gardée au fond de ma gourde. Vingt fois, cent fois, j'ai dû résister à mon effrayant désir de la boire! Mais non, Axel, je la réservais pour toi.

--Mon oncle! murmurai-je pendant que de grosses larmes mouillaient mes yeux.

--Oui, pauvre enfant, je savais qu'à ton arrivée à ce carrefour, tu tomberais à demi mort, et j'ai conservé mes dernières gouttes d'eau pour te ranimer.

--Merci! merci!>> m'écriai-je.

Si peu que ma soif fut apaisée, j'avais cependant retrouvé quelque force. Les muscles de mon gosier, contractés jusqu'alors, se détendaient; l'inflammation de mes lèvres s'était adoucie. Je pouvais parler.

<<Voyons, dis-je, nous n'avons maintenant qu'un parti à prendre; l'eau nous manque; il faut revenir sur nos pas.>>

Pendant que je parlais ainsi, mon oncle évitait de me regarder; il baissait la tête; ses yeux fuyaient les miens.

<<Il faut revenir, m'écriai-je, et reprendre le chemin du Sneffels. Que Dieu nous donne la force de remonter jusqu'au sommet du cratère!

Revenir! fit mon oncle, comme s'il répondait plutôt à lui qu'à

moi-meme.

--Oui, revenir, et sans perdre un instant.>>

Il y eut un moment de silence assez long.

<<Ainsi donc, Axel, reprit le professeur d'un ton bizarre, ces quelques gouttes d'eau ne t'ont pas rendu le courage et l'energie?

--Le courage!

--Je te vois abattu comme avant, et faisant encore entendre des paroles de desespoir!>>

A quel homme avais-je affaire et quels projets son esprit audacieux formait-il encore?

<<Quoi vous ne voulez pas?...

--Renoncer a cette expedition, au moment oit tout annonce qu'elle peut reussir! Jamais!

--Alors il faut se resigner a perir?

--Non, Axel, non! pars. Je ne veux pas ta mort! Que Hans t'accompagne. Laisse-moi seul!

--Vous abandonner!

--Laisse-moi, te dis-je! J'ai commence ce voyage; je l'accomplirai jusqu'au bout, ou je n'en reviendrai pas. Va-t'en, Axel, va-t'en!>>

Mon oncle parlait avec une extreme surexcitation. Sa voix, un instant attendrie, redevenait dure et menacante. Il luttait avec une sombre energie contre l'impossible! Je ne voulais pas l'abandonner au fond de cet abime, et, d'un autre cote, l'instinct de la conservation me poussait a le fuir.

Le guide suivait cette scene avec son indifferance accoutumee. Il comprenait cependant ce qui se passait entre ses deux compagnons; nos gestes indiquaient assez la voie differente ou chacun de nous essayait d'entraîner l'autre; mais Hans semblait s'interesser peu a la question dans laquelle son existence se trouvait en jeu, pret a partir si l'on donnait le signal du depart, pret a rester a la moindre volonte de son maitre.

Que ne pouvais-je en cet instant me faire entendre de lui! Mes paroles, mes gémissements, mon accent, auraient eu raison de cette froide nature. Ces dangers que le guide ne paraissait pas soupçonner, je les lui eusse fait comprendre et toucher du doigt. A nous deux nous aurions peut-être convaincu l'entete professeur.

Au besoin, nous l'aurions contraint a regagner les hauteurs du Sneffels!

Je m'approchai de Hans. Je mis ma main sur la sienne, il ne bougea pas. Je lui montrai la route du cratere. Il demeura immobile. Ma figure haletante disait toutes mes souffrances. L'Islandais remua doucement la tete, et designant tranquillement mon oncle:

<<Master>>, fit-il.

--Le maitre, m'ecriai-je! insense! non, il n'est pas le maitre de ta vie! il faut fuir! il faut l'entraîner! m'entends-tu! me comprends-tu?>>

J'avais saisi Hans par le bras. Je voulais l'obliger a se lever. Je luttai avec lui. Mon oncle intervint.

<<Du calme, Axel, dit-il. Tu n'obtiendras rien de cet impassible serviteur. Ainsi, ecoute ce que j'ai a te proposer.>>

Je me croisai les bras, en regardant mon oncle bien en face.

<<Le manque d'eau, dit-il, met seul obstacle a l'accomplissement de mes projets. Dans cette galerie de l'est, faite de laves, de schistes, de houilles, nous n'avons pas rencontre une seule molecule liquide. Il est possible que nous soyons plus heureux en suivant le tunnel de l'ouest.>>

Je secouai la tete avec un air de profonde incredulite.

<<Ecoute-moi jusqu'au bout, reprit le professeur en forcant la voix. Pendant-que tu gisais, la sans mouvement, j'ai ete reconnaitre la conformation de cette galerie. Elle s'enfonce directement dans les entrailles du globe, et, en peu d'heures, elle nous conduira au massif granitique. La nous devons rencontrer des sources abondantes. La nature de la roche le veut ainsi, et l'instinct est d'accord avec la logique pour appuyer ma conviction. Or, voici ce que j'ai a te proposer. Quand Colomb a demande trois jours a ses equipages pour trouver les terres nouvelles, ses equipages, malades, epouvantes, ont cependant fait droit a sa demande, et il a decouvert le nouveau monde. Moi, le Colomb de ces regions souterraines, je ne te demande qu'un jour encore. Si, ce temps ecoule, je n'ai pas rencontre l'eau qui nous manque, je te le jure, nous reviendrons a la surface de la terre.>>

En depit de mon irritation, je fus emu de ces paroles et de la violence que se faisait mon oncle pour tenir un pareil langage.

<<Eh bien! m'ecriai-je, qu'il soit fait comme vous le desirez, et que Dieu recompense votre energie surhumaine. Vous n'avez plus que quelques heures a tenter le sort! En route!>>

La descente recommença cette fois par la nouvelle galerie. Hans marchait en avant, selon son habitude. Nous n'avions pas fait cent pas, que le professeur, promenait sa lampe le long des murailles, s'écriait:

<<Voilà les terrains primitifs! nous sommes dans la bonne voie! marchons! marchons!

Lorsque la terre se refroidit peu à peu aux premiers jours du monde, la diminution de son volume produisit dans l'écorce des dislocations, des ruptures, des retraits, des fendilles. Le couloir actuel était une fissure de ce genre, par laquelle s'épanchait autrefois le granit éruptif; ses mille détours formaient un inextricable labyrinthe à travers le sol primordial.

À mesure que nous descendions, la succession des couches composant le terrain primitif apparaissait avec plus de netteté. La science géologique considère ce terrain primitif comme la base de l'écorce minérale, et elle a reconnu qu'il se compose de trois couches différentes, les schistes, les gneiss, les micaschistes, reposant sur cette roche inébranlable qu'on appelle le granit.

Or, jamais minéralogistes ne s'étaient rencontrés dans des circonstances aussi merveilleuses pour étudier la nature sur place. Ce que la sonde, machine inintelligente et brutale, ne pouvait rapporter à la surface du globe de sa texture interne, nous allions l'étudier de nos yeux, le toucher de nos mains.

À travers l'étage des schistes colorés de belles nuances vertes serpentaient des filons métalliques de cuivre, de manganèse avec quelques traces de platine et d'or. Je songeais à ces richesses enfouies dans les entrailles du globe et dont l'avidité humaine n'aura jamais la jouissance! Ces trésors, les bouleversements des premiers jours les ont enterrés à de telles profondeurs, que ni la pioche, ni le pic ne sauront les arracher à leur tombeau.

Aux schistes succéderent les gneiss, d'une structure stratiforme, remarquables par la régularité et le parallélisme de leurs feuillets, puis, les micaschistes disposés en grandes lamelles rehaussées à l'œil par les scintillations du mica blanc.

La lumière des appareils, repercutée par les petites facettes de la masse rocheuse, croisait ses jets de feu sous tous les angles, et je m'imaginai voyager à travers un diamant creux, dans lequel les rayons se brisaient en mille éblouissements.

Vers six heures du soir, cette fête de la lumière vint à diminuer

sensiblement, presque a cesser; les parois prirent une teinte cristallisee, mais sombre; le mica se melangea plus intimement au feldspath et au quartz, pour former la roche par excellence, la pierre dure entre toutes, celle qui supporte, sans en etre ecrasee, les quatre etages de terrain du globe. Nous etions mures dans l'immense prison de granit.

Il etait huit heures du soir. L'eau manquait toujours. Je souffrais horriblement. Mon oncle marchait en avant. Il ne voulait pas s'arreter. Il tendait l'oreille pour surprendre les murmures de quelque source. Mais rien.

Cependant mes jambes refusaient de me porter. Je resistais a mes tortures pour ne pas obliger mon oncle a faire halte. C'eut ete pour lui le coup du desespoir, car la journee finissait, la derniere qui lui appartient.

Enfin mes forces m'abandonnerent; je poussai un cri et je tombai.

<<A moi! je meurs!>>

Mon oncle revint sur ses pas. Il me considera en croisant ses bras; puis ces paroles sourdes sortirent de ses levres:

<<Tout est fini!>>

Un effrayant geste de colere frappa une derniere fois mes regards, et je fermai les yeux.

--Lorsque je les rouvris, j'aperçus mes deux compagnons immobiles et roules dans leur couverture. Dormaient-ils? Pour mon compte, je ne pouvais trouver un instant de sommeil. Je souffrais trop, et surtout de la pensee que mon mal devait etre sans remede. Les dernieres paroles de mon oncle retentissaient dans mon oreille.

<<Tout etait fini!>> car dans un pareil etat de faiblesse il ne fallait meme pas songer a regagner la surface du globe.

Il y avait une lieue et demie d'ecorce terrestre! Il me semblait que cette masse pesait de tout son poids sur mes epaules. Je me sentais ecrase et je m'epuisais en efforts violents pour me retourner sur ma couche de granit.

Quelques heures se passerent. Un silence profond regnait autour de nous, un silence de tombeau. Rien n'arrivait a travers ces murailles dont la plus mince mesurait cinq milles d'epaisseur.

Cependant, au milieu de mon assoupissement, je crus entendre un bruit; l'obscurite se faisait dans le tunnel. Je regardai plus attentivement, et il me sembla voir l'Islandais qui disparaissait, la lampe a la main.

Pourquoi ce depart? Hans nous abandonnait-il? Mon oncle

dormait. Je voulus crier. Ma voix ne put trouver passage entre mes levres dessechees. L'obscurite etait devenue profonde, et les derniers bruits venaient de s'eteindre.

<<Hans nous abandonne! m'ecriai-je. Hans! Hans!>>

Ces mots, je les criais en moi-meme. Ils n'allaient pas plus loin. Cependant, apres le premier instant de terreur, j'eus honte de mes soupcons contre un homme dont la conduite n'avait rien eu jusque-la de suspect. Son depart ne pouvait etre une fuite. Au lieu de remonter la galerie, il la descendait. De mauvais desseins l'eussent entraine en haut, non en bas. Ce raisonnement me calma un peu, et je revins a un autre d'ordre d'idees. Hans, cet homme paisible, un motif grave avait pu seul l'arracher a son repos. Allait-il donc a la decouverte? Avait-il entendu pendant la nuit silencieuse quelque murmure dont la perception n'etait pas arrivee jusqu'a moi?

XXIII

Pendant une heure j'imaginai dans mon cerveau en delire toutes les raisons qui avaient pu faire agir le tranquille chasseur. Les idees les plus absurdes s'enchevetrerent dans ma tete. Je crus que j'allais devenir fou!

Mais enfin un bruit de pas se produisit dans les profondeurs du gouffre. Hans remontait. La lumiere incertaine commencait a glisser sur les parois, puis elle deboucha par l'orifice du couloir. Hans parut.

Il s'approcha de mon oncle, lui mit la main sur l'epaule et l'eveilla doucement. Mon oncle se leva.

<<Qu'est-ce donc? fit-il.

--<<Vatten,>> repondit le chasseur.

Il faut croire que sous l'inspiration des violentes douleurs, chacun devient polyglotte. Je ne savais pas un seul mot de danois, et cependant je compris d'instinct le mot de notre guide.

<<De l'eau! de l'eau! m'ecriai-je on battant des mains, en gesticulant comme un insense.

--De l'eau! repetait mon oncle. <<Hvar?>> demanda-t-il a l'Islandais.

--<<Nedat,>> repondit Hans.

Ou? En bas! Je comprenais tout. J'avais saisi les mains du

chasseur, et je les pressais, tandis qu'il me regardait avec calme.

Les préparatifs du départ ne furent pas longs, et bientôt nous descendions un couloir dont la pente atteignait deux pieds par toise.

Une heure plus tard, nous avons fait mille toises environ et descendu deux mille pieds.

En ce moment, nous entendions distinctement un son inaccoutumé courir dans les flancs de la muraille granitique, une sorte de mugissement sourd, comme un tonnerre éloigné. Pendant cette première demi-heure de marche, ne rencontrant point la source annoncée, je sentais les angoisses me reprendre; mais alors mon oncle m'apprit l'origine des bruits qui se produisaient.

<<Hans ne s'est pas trompé,>> dit-il, ce que tu entends là, c'est le mugissement d'un torrent.

--Un torrent? m'écriai-je.

--Il n'y a pas à en douter. Un fleuve souterrain circule autour de nous!>>

Nous hâtaimes le pas, surexcités par l'espérance. Je ne sentais plus ma fatigue. Ce bruit d'une eau murmurante me rafraichissait déjà; le torrent, après s'être longtemps soutenu au-dessus de notre tête, courait maintenant dans la paroi de gauche, mugissant et bondissant. Je passais fréquemment ma main sur le roc, espérant y trouver des traces de suintement ou d'humidité, Mais en vain.

Une demi-heure s'écoula encore. Une demi-lieue fut encore franchie.

Il devint alors évident que le chasseur, pendant son absence, n'avait pu prolonger ses recherches au-delà. Guide par un instinct particulier aux montagnards, aux hydroscopes, il <<sentit>> ce torrent à travers le roc, mais certainement il n'avait point vu le précieux liquide: il ne s'y était pas désaltéré.

Bientôt même il fut constant que, si notre marche continuait, nous nous éloignerions du torrent dont le murmure tendait à diminuer.

On rebroussa chemin. Hans s'arrêta à l'endroit précis où le torrent semblait être le plus rapproché.

Je m'assis près de la muraille, tandis que les eaux couraient à deux pieds de moi avec une violence extrême. Mais un mur de granit nous en séparait encore.

Sans reflechir, sans me demander si quelque moyen n'existait pas de se procurer cette eau, je me laissai aller a un premier moment de desespoir.

Hans me regarda et je crus voir un sourire apparaitre sur ses levres.

Il se leva et prit la lampe. Je le suivis. Il se dirigea vers la muraille. Je le regardai faire. Il colla son oreille sur la pierre seche, et la promena lentement en ecoutant avec le plus grand soin. Je compris qu'il cherchait le point precis ou le torrent se faisait entendre plus bruyamment. Ce point, il le rencontra dans la paroi laterale de gauche, a trois pieds au-dessus du sol.

Combien j'etais emu! Je n'osais deviner ce que voulait faire le chasseur! Mais il fallut bien le comprendre et l'applaudir, et le presser de mes caresses, quand je le vis saisir son pic pour attaquer la roche elle-meme.

<<Sauves! m'ecriai-je, sauves!

--Oui, repetait mon oncle avec frenesie, Hans a raison! Ah! le brave chasseur! Nous n'aurions pas trouve cela!>>

Je le crois bien! Un pareil moyen, quelque simple qu'il fut, ne nous serait pas venu a l'esprit. Rien de plus dangereux que de donner un coup de pioche dans cette charpente du globe. Et si quelque eboulement allait se produire qui nous ecraserait! Et si le torrent, se faisant jour a travers le roc, allait nous envahir! Ces dangers n'avaient rien de chimerique; mais alors les craintes d'eboulement ou d'inondation ne pouvaient nous arreter, et notre soif etait si intense que, pour l'apaiser, nous eussions creuse au lit meme de l'Ocean.

Hans se mit a ce travail, que ni mon oncle ni moi nous n'eussions accompli. L'impatience emportant notre main, la roche eut vole en eclats sous ses coups precipites. Le guide, au contraire, calme et modere, usa peu a peu le rocher par une serie de petits coups repetes, creusant une ouverture large d'un demi-pied. J'entendais le bruit du torrent s'accroitre, et je croyais deja sentir l'eau bienfaisante rejaillir sur mes levres.

Bientot le pic s'enfonca de deux pieds dans la muraille de granit; le travail durait depuis plus d'une heure; je me tordais d'impatience! Mon oncle voulait employer les grands moyens. J'eus de la peine a l'arreter, et deja il saisissait son pic, quand soudain un sifflement se fit entendre. Un jet d'eau s'elanca de la muraille et vint se briser sur la paroi opposee.

Hans, a demi renverse par le choc, ne put retenir un cri de douleur. Je compris pourquoi lorsque, plongeant mes mains dans

le jet liquide, je poussai a mon tour une violente exclamation:
la source etait bouillante.

<<De l'eau a cent degres! m'ecriai-je.

--Eh bien, elle refroidira,>> repondit mon oncle.

Le couloir s'emplissait de vapeurs, tandis qu'un ruisseau se formait et allait se perdre dans les sinuosites souterraines; bientot apres, nous y puisions notre premiere gorgée.

Ah! quelle jouissance! quelle incomparable volupte! Qu'etait cette eau? D'ou venait-elle? Peu importait. C'etait de l'eau, et, quoique chaude encore, elle ramenait au coeur la vie prete a s'echapper. Je buvais sans m'arreter, sans gouter meme.

Ce ne fut qu'apres une minute de delectation que je m'ecriai:

<<Eh! mais c'est de l'eau ferrugineuse!

--Excellente pour l'estomac, repliqua mon oncle, et d'une haute mineralisation! Voila un voyage qui vaudra celui de Spa ou de Toeplitz!

--Ah! que c'est bon!

--Je le crois bien, une eau puisee a deux lieues sous terre; elle a un gout d'encre qui n'a rien de desagreable. Une fameuse ressource que Hans nous a procuree la! Aussi je propose de donner son nom a ce ruisseau salutaire.

--Bien!>> m'ecriai-je.

Et le nom de <<Hans-bach>> fut aussitot adopte. Hans n'en fut pas plus fier. Apres s'etre moderelement rafraichi, il s'accota dans un coin avec son calme accoutume.

<<Maintenant, dis-je, il ne faudrait pas laisser perdre cette eau.

--A quoi bon? repondit mon oncle, je soupconne la source d'etre intarissable.

--Qu'importe! remplissons l'outre et les gourdes, puis nous essayerons de boucher l'ouverture.>>

Mon conseil fut suivi. Hans, au moyen d'eclats de granit et d'etoupe, essaya d'obstruer l'entaille faite a la paroi. Ce ne fut pas chose facile. On se brulait les mains sans y parvenir; la pression etait trop considerable, et nos efforts demeurerent infructueux.

<<Il est evident, dis-je, que les nappes superieures de ce cours d'eau sont situees a une grande hauteur, a en juger par la force

du jet.

--Cela n'est pas douteux, repliqua mon oncle, il y a la mille atmospheres de pression, si cette colonne d'eau a trente-deux mille pieds de hauteur. Mais il me vient une idee.

--Laquelle?

--Pourquoi nous enteter a boucher cette ouverture?

-Mais, parce que...>>

J'aurais ete embarrasse de trouver une bonne raison.

<<Quand nos gourdes seront vides, sommes-nous assures de trouver a les remplir?

--Non, evidemment.

--Eh bien, laissons couler cette eau: elle descendra naturellement et guidera ceux qu'elle rafraichira en route!

--Voila qui est bien imagine! m'ecriai-je, et avec ce ruisseau pour compagnon, il n'y a plus aucune raison pour ne pas reussir, dans nos projets.

--Ah! tu y viens, mon garcon, dit le professeur en riant.

--Je fais mieux que d'y venir, j'y suis.

--Un instant! Commencons par prendre quelques heures de repos.>>

J'oubliais vraiment qu'il fit nuit. Le chronometre se chargea de me l'apprendre. Bientot chacun de nous, suffisamment restaure et rafraichi, s'endormit d'un profond sommeil.

XXIV

Le lendemain nous avons deja oublie nos douleurs passees. Je m'etonnai tout d'abord de n'avoir plus soif, et j'en demandai la raison. Le ruisseau qui coulait a mes pieds en murmurant se chargea de me repondre.

On dejeuna et l'on but de cette excellente eau ferrugineuse. Je me sentais tout ragaillardi et decide a aller loin. Pourquoi un homme convaincu comme mon oncle ne reussirait-il pas, avec un guide industriel comme Hans, et un neveu <<determine>> comme moi? Voila les belles idees qui se glissaient dans mon cerveau! On m'eut propose de remonter a la cime du Sneffels que j'aurais refuse avec indignation.

Mais il n'était heureusement question que de descendre.

<<Partons!>> m'écriai-je en éveillant par mes accents enthousiastes les vieux échos du globe.

La marche fut reprise le jeudi à huit heures du matin. Le couloir de granit, se contournant en sinueux détours, présentait des coudes inattendus, et affectait l'imbricatio d'un labyrinthe; mais, en somme, sa direction principale était toujours le sud-est. Mon oncle ne cessait de consulter avec le plus grand soin sa boussole, pour se rendre compte du chemin parcouru.

La galerie s'enfonçait presque horizontalement, avec deux pouces de pente par toise, tout au plus. Le ruisseau courait sans précipitation en murmurant sous nos pieds. Je le comparais à quelque génie familier qui nous guidait à travers la terre, et de la main je caressais la tiède naïade dont les chants accompagnaient nos pas. Ma bonne humeur prenait volontiers une tournure mythologique.

Quant à mon oncle, il pestait contre l'horizontalité de la route, lui, <<l'homme des verticales>>. Son chemin s'allongeait indéfiniment, et au lieu de glisser le long du rayon terrestre, suivant son expression, il s'en allait par l'hypothénuse. Mais nous n'avions pas le choix, et tant que l'on gagnait vers le centre, si peu que ce fut, il ne fallait pas se plaindre.

D'ailleurs, de temps à autre, les pentes s'abaissaient; la naïade se mettait à dégringoler en mugissant, et nous descendions plus profondément avec elle.

En somme, ce jour-là et le lendemain, on fit beaucoup de chemin horizontal, et relativement peu de chemin vertical.

Le vendredi soir, 10 juillet, d'après l'estime, nous devions être à trente lieues au sud-est de Reykjávík et à une profondeur de deux lieues et demie.

Sous nos pieds s'ouvrit alors un puits assez effrayant. Mon oncle ne put s'empêcher de battre des mains en calculant la roideur de ses pentes.

<<Voilà qui nous mènera loin, s'écria-t-il, et facilement, car les saillies du roc font un véritable escalier!>>

Les cordes furent disposées par Hans de manière à prévenir tout accident. La descente commença. Je n'ose l'appeler périlleuse, car j'étais déjà familiarisé avec ce genre d'exercice.

Ce puits était une fente étroite pratiquée dans le massif, du genre de celles qu'on appelle <<faille>>; la contraction de la charpente terrestre, à l'époque de son refroidissement, l'avait

evidemment produite. Si elle servit autrefois de passage aux matieres eruptives vomies par le Sneffels, je ne m'expliquais pas comment celles-ci n'y laisserent aucune trace. Nous descendions une sorte de vis tournante qu'on eut cru faite de la main des hommes.

De quart d'heure en quart d'heure, il fallait s'arreter pour prendre un repos necessaire et rendre a nos jarrets leur elasticite. On s'asseyait alors sur quelque saillie, les jambes pendantes, on causait en mangeant, et l'on se desalterait au ruisseau.

Il va sans dire que, dans cette faille, le Hans-bach s'etait fait cascade au detriment de son volume; mais il suffisait et au dela a etancher notre soif; d'ailleurs, avec les declivites moins accusees, il ne pouvait manquer de reprendre son cours paisible. En ce moment il me rappelait mon digne oncle, ses impatiences et ses coleres, tandis que, par les pentes adoucies, c'etait le calme du chasseur islandais.

Le 6 et le 7 juillet, nous suivimes les spirales de cette faille, penetrant encore de deux lieues dans l'ecorce terrestre, ce qui faisait pres de cinq lieues au-dessous du niveau de la mer. Mais, le 8, vers midi, la faille prit, dans la direction du sud-est, une inclinaison beaucoup plus douce, environ quarante-cinq degres.

Le chemin devint alors aise et d'une parfaite monotonie. Il etait difficile qu'il en fut autrement. Le voyage ne pouvait etre varie par les incidents du paysage.

Enfin, le mercredi 15, nous etions a sept lieues sous terre et a cinquante lieues environ du Sneffels. Bien que nous fussions un peu fatigues, nos santes se maintenaient dans un etat rassurant, et la pharmacie de voyage etait encore intacte.

Mon oncle tenait heure par heure les indications de la boussole, du chronometre, du manometre et du thermometre, celles-la meme qu'il a publiees dans le recit scientifique de son voyage. Il pouvait donc se rendre facilement compte de sa situation. Lorsqu'il m'apprit que nous etions a une distance horizontale de cinquante lieues, je ne pus retenir une exclamation.

<<Qu'as-tu donc? demanda-t-il.

--Rien, seulement je fais une reflexion.

--Laquelle, mon garcon?

--C'est que, si vos calculs sont exacts, nous ne sommes plus sous l'Islande,

--Crois-tu?

--Il est facile de nous en assurer.>>

Je pris mes mesures au compas sur la carte.

<<Je ne me trompais pas, dis-je; nous avons depasse le cap Portland, et ces cinquante lieues dans le sud-est nous mettent en pleine mer.

--Sous la pleine mer, repliqua mon oncle en se frottant les mains.

--Ainsi, m'ecriai-je, l'Ocean s'etend au-dessus de notre tete!

--Bah! Axel, rien de plus nature! N'y a-t-il pas a Newcastle des mines de charbon qui s'avancent sous les flots?>>

Le professeur pouvait trouver cette situation fort simple; mais la pensee de me promener sous la masse des eaux ne laissa pas de me preoccuper. Et cependant, que les plaines et les montagnes de l'Islande fussent suspendues sur notre tete, ou les flots de l'Atlantique, cela differait peu, en somme, du moment que la charpente granitique etait solide. Du reste, je m'habituai promptement a cette idee, car le couloir, tantot droit, tantot sinueux, capricieux dans ses pentes comme dans ses detours, mais toujours courant au sud-est, et toujours s'enfoncant davantage, nous conduisit rapidement a de grandes profondeurs.

Quatre jours plus tard, le samedi 18 juillet, le soir, nous arrivames a une espece de grotte assez vaste; mon oncle remit a Hans ses trois rixdales hebdomadaires, et il fut decide que le lendemain serait un jour de repos.

XXV

Je me reveillai donc, le dimanche matin, sans cette preoccupation habituelle d'un depart immediat. Et, quoique ce fut au plus profond des abimes, cela ne laissait pas d'etre agreable. D'ailleurs, nous etions faits a cette existence de troglodytes. Je ne pensais guere au soleil, aux etoiles, a la lune, aux arbres, aux maisons, aux villes, a toutes ces superfluites terrestres dont l'etre sublunaire s'est fait une necessite. En notre qualite de fossiles, nous faisons fi de ces inutiles merveilles.

La grotte formait une vaste salle; sur son sol granitique coulait doucement le ruisseau fidele. A une pareille distance de sa source, son eau n'avait plus que la temperature ambiante et se laissait boire sans difficulte.

Après le déjeuner, le professeur voulut consacrer quelques heures à mettre en ordre ses notes quotidiennes.

<<D'abord, dit-il, je vais faire des calculs, afin de relever exactement notre situation; je veux pouvoir, au retour, tracer une carte de notre voyage, une sorte de section verticale du globe, qui donnera le profil de l'expédition.

--Ce sera fort curieux, mon oncle; mais vos observations auront-elles un degré suffisant de précision?

--Oui. J'ai noté avec soin les angles et les pentes; je suis sûr de ne point me tromper. Voyons d'abord où nous sommes. Prends la boussole et observe la direction qu'elle indique.

Je regardai l'instrument, et, après un examen attentif, je répondis:

<<Est-quart-sud-est.

--Bien! fit le professeur en notant l'observation et en établissant quelques calculs rapides. J'en conclus que nous avons fait quatre-vingt-cinq lieues depuis notre point de départ.

--Ainsi, nous voyageons sous l'Atlantique?

--Parfaitement.

--Et, dans ce moment, une tempête s'y déchaîne peut-être, et des navires sont secoués sur notre tête par les flots et l'ouragan?

---Cela se peut.

---Et les baleines viennent frapper de leur queue les murailles de notre prison?

---Sois tranquille, Axel, elles ne parviendront pas à l'ébranler. Mais revenons à nos calculs. Nous sommes dans le sud-est, à quatre-vingt-cinq lieues de la base du Sneffels, et, d'après mes notes précédentes, j'estime à seize lieues la profondeur atteinte.

--Seize lieues! m'écriai-je.

--Sans doute.

--Mais c'est l'extrême limite assignée par la science à l'épaisseur de l'écorce terrestre.

--Je ne dis pas non.

--Et ici, suivant la loi de l'accroissement de la température, une chaleur de quinze cents degrés devrait exister.

--Devrait, mon garçon.

--Et tout ce granit ne pourrait se maintenir a l'etat solide et serait en pleine fusion.

--Tu vois qu'il n'en est rien et que les faits, suivant leur habitude, viennent dementir les theories.

--Je suis force d'en convenir, mais enfin cela m'etonne.

--Qu'indique le thermometre?

--Vingt-sept degres six dixiemes.

--Il s'en manque donc de quatorze cent soixante-quatorze degres quatre dixiemes que les savants n'aient raison. Donc, l'accroissement proportionnel de la temperature est une erreur. Donc, Humphry Davy ne se trompait pas. Donc, je n'ai pas eu tort de l'ecouter, Qu'as-tu a repondre?

--Rien.>>

A la verite, j'aurais eu beaucoup de choses a dire. Je n'admettais la theorie de Davy en aucune facon, je tenais toujours pour la chaleur centrale, bien que je n'en ressentisse point les effets. J'aimais mieux admettre, en verite, que cette cheminee d'un volcan eteint, recouverte par les laves d'un enduit refractaire, ne permettait pas a la temperature de se propager a travers ses parois.

Mais, sans m'arreter a chercher des arguments nouveaux, je me bornai a prendre la situation telle qu'elle etait.

<<Mon oncle, repris-je, je tiens pour exact tous vos calculs, mais permettez-moi d'en tirer une consequence rigoureuse.

---Va, mon garçon, a ton aise.

--Au point ou nous sommes, sous la latitude de l'Islande, le rayon terrestre est de quinze cent quatre-vingt-trois lieues a peu pres?

---Quinze cent quatre-vingt-trois lieues et un tiers.

---Mettons seize cents lieues en chiffres ronds. Sur un voyage de seize cents lieues, nous en avons fait douze?

---Comme tu dis.

---Et cela au prix de quatre-vingt-cinq lieues de diagonale?

---Parfaitement.

--En vingt jours environ?

--En vingt jours.

--Or seize lieues font le centieme du rayon terrestre. A continuer ainsi, nous mettrons donc deux mille jours, ou pres de cinq ans et demi a descendre!>>

Le professeur ne repondit pas.

<<Sans compter que, si une verticale de seize lieues s'achete par une horizontale de quatre-vingts, cela fera huit mille lieues dans le sud-est, et il y aura longtemps que nous serons sortis par un point de la circonference avant d'en atteindre le centre!

--Au diable tes calculs! repliqua mon oncle avec un mouvement de colere. Au diable tes hypotheses! Sur quoi reposent-elles? Qui te dit que ce couloir ne va pas directement a notre but? D'ailleurs j'ai pour moi un precedent, ce que je fais la un autre l'a fait, et ou il a reussi je reussirai a mon tour.

--Je l'espere; mais, enfin, il m'est bien permis...

--Il t'est permis de te taire, Axel, quand tu voudras deraisonner de la sorte.>>

Je vis bien que le terrible professeur menacait de reparaitre sous la peau de l'oncle, et je me tins pour averti.

<<Maintenant, reprit-il, consulte le manometre. Qu'indique-t-il?

---Une pression considerable.

---Bien. Tu vois qu'en descendant doucement, en nous habituant peu a peu a la densite de cette atmosphere, nous n'en souffrons aucunement.

---Aucunement, sauf quelques douleurs d'oreilles.

---Ce n'est rien, et tu feras disparaitre ce malaise en mettant l'air exterieur en communication rapide avec l'air contenu dans tes poumons.

---Parfaitement, repondis-je, bien decide a ne plus contrarier mon oncle. Il y a meme un plaisir veritable a se sentir plonge dans cette atmosphere plus dense. Avez-vous remarque avec quelle intensite le son s'y propage?

---Sans doute; un sourd finirait par y entendre a merveille.

--Mais cette densite augmentera sans aucun doute?

--Oui, suivant une loi assez peu determinee; il est vrai que l'intensite de la pesanteur diminuera a mesure que nous descendrons. Tu sais que c'est a la surface meme de la terre que son action se fait le plus vivement sentir, et qu'au centre du globe les objets ne pesent plus.

--Je le sais; mais dites-moi, cet air ne finira-t-il pas par acquerir la densite de l'eau?

--Sans doute, sous une pression de sept cent dix atmospheres.

--Et plus bas?

--Plus bas, cette densite s'accroitra encore.

--Comment descendrons-nous alors?

--Eh bien nous mettrons des cailloux dans nos poches.

--Ma foi, mon oncle, vous avez reponse a tout.>>

Je n'osai pas aller plus avant dans le champ des hypotheses, car je me serais encore heurte a quelque impossibilite qui eut fait bondir le professeur.

Il etait evident, cependant, que l'air, sous une pression qui pouvait atteindre des milliers d'atmospheres, finirait par passer a l'etat solide, et alors, en admettant que nos corps eussent resiste, il faudrait s'arreter, en depit de tous les raisonnements du monde.

Mais je ne fis pas valoir cet argument. Mon oncle m'aurait encore riposte par son eternel Saknussem, precedent sans valeur, car, en tenant pour avere le voyage du savant Islandais, il y avait une chose bien simple a repondre:

Au seizieme siecle, ni le barometre ni le manometre n'etaient inventes; comment donc Saknussem avait-il pu determiner son arrivee au centre du globe?

Mais je gardai cette objection pour moi, et j'attendis les evenements.

Le reste de la journee se passa en calculs et en conversation. Je fus toujours de l'avis du professeur Lidenbrock, et j'enviai la parfaite indifference de Hans, qui, sans chercher les effets et les causes, s'en allait aveuglement ou le menait la destinee.

Il faut l'avouer, les choses jusqu'ici se passaient bien, et j'aurais eu mauvaise grace a me plaindre. Si la moyenne des <<difficultes>> ne s'accroissait pas, nous ne pouvions manquer d'atteindre notre but. Et quelle gloire alors! J'en etais arrive a faire ces raisonnements a la Lidenbrock. Serieusement. Cela tenait-il au milieu etrange dans lequel je vivais? Peut-etre.

Pendant quelques jours, des pentes plus rapides, quelques-unes meme d'une effrayante verticalite, nous engagerent profondement dans le massif interne; par certaines journees, on gagnait une lieue et demie a deux lieues vers le centre. Descentes perilleuses, pendant lesquelles l'adresse de Hans et son merveilleux sang-froid nous furent tres utiles. Cet impassible Islandais se devoit avec un incomprehensible sans-facon, et, grace a lui, plus d'un mauvais pas fut franchi dont nous ne serions pas sortis seuls.

Par exemple, son mutisme s'augmentait de jour en jour. Je crois meme qu'il nous gagnait. Les objets exterieurs ont une action reelle sur le cerveau. Qui s'enferme entre quatre murs finit par perdre la faculte d'associer les idees et les mots. Que de prisonniers cellulaires devenus imbeciles, sinon fous, par le defaut d'exercice des facultes pensantes.

Pendant les deux semaines qui suivirent notre derniere conversation, il ne se produisit aucun incident digne d'etre rapporte. Je ne retrouve dans ma memoire, et pour cause, qu'un seul evenement d'une extreme gravite. Il m'eut ete difficile d'en oublier le moindre detail.

Le 7 aout, nos descentes successives nous avaient amenes a une profondeur de trente lieues; c'est-a-dire qu'il y avait sur notre tete trente lieues de rocs, d'ocean, de continents et de villes. Nous devions etre alors a deux cents lieues de l'Islande.

Ce jour-la le tunnel suivait un plan peu incline.

Je marchais en avant; mon oncle portait l'un des deux appareils de Ruhmkorff, et moi l'autre. J'examinais les couches de granit.

Tout a coup, en me retournant, je m'aperçus que j'étais seul.

<<Bon, pensai-je, j'ai marche trop vite, ou bien Hans et mon oncle se sont arretes en route. Allons, il faut les rejoindre. Heureusement le chemin ne monte pas sensiblement.>>

Je revins sur mes pas. Je marchai pendant un quart d'heure, Je regardai. Personne. J'appelai. Point de reponse. Ma voix se perdit au milieu des cavernes echos qu'elle eveilla soudain.

Je commençai a me sentir inquiet. Un frisson me parcourut tout le corps.

<<Un peu de calme, dis-je a haute voix. Je suis sur de retrouver mes compagnons. Il n'y a pas deux routes! Or, j'etais en avant, retournons en arriere.>>

Je remontai pendant une demi-heure. J'ecoutai si quelque appel ne m'etait pas adresse, et dans cette atmosphere si dense, il pouvait m'arriver de loin. Un silence extraordinaire regnait dans l'immense galerie.

Je m'arretai. Je ne pouvais croire a mon isolement. Je voulais bien etre egare, non perdu. Egare, on se retrouve.

<<Voyons, repetai-je, puisqu'il n'y a qu'une route, puisqu'ils la suivent, je dois les rejoindre. Il suffira de remonter encore. A moins que, ne me voyant pas, et oubliant que je les devancais, ils n'aient eu la pensee de revenir en arriere. Eh bien! meme dans ce cas, en me hatant, je les retrouverai. C'est evident!>>

Je repetai ces derniers mots comme un homme qui n'est pas convaincu. D'ailleurs, pour associer ces idees si simples, et les reunir sous forme de raisonnement, je dus employer un temps fort long.

Un doute me prit alors. Etais-je bien en avant? Certes. Hans me suivait, precedant mon oncle. Il s'etait meme arrete pendant quelques instants pour rattacher ses bagages sur son epaule. Ce detail me revenait a l'esprit. C'est a ce moment meme que j'avais du continuer ma route.

<<D'ailleurs, pensai-je>> j'ai un moyen sur de ne pas m'egarer, un fil pour me guider dans ce labyrinthe, et qui ne saurait casser, mon fidele ruisseau. Je n'ai qu'a remonter son cours, et je retrouverai forcément les traces de mes compagnons.>>

Ce raisonnement me ranima, et je resolus de me remettre en marche sans perdre un instant.

Combien je benis alors la prevoyance de mon oncle, lorsqu'il empecha le chasseur de boucher l'entaille faite a la paroi de granit! Ainsi cette bienfaisante source, apres nous avoir desaltere pendant la route, allait me guider a travers les sinuosites de l'ecorce terrestre.

Avant de remonter, je pensai qu'une ablution me ferait quelque bien.

Je me baissai donc pour plonger mon front dans l'eau du Hans-bach!

Que l'on juge de ma stupefaction!

Je foulais un granit sec et raboteux! Le ruisseau ne coulait

plus a mes pieds!

XXVII

Je ne puis peindre mon desespoir; nul mot de la langue humaine ne rendrait mes sentiments. J'étais enterre vif, avec la perspective de mourir dans les tortures de la faim et de la soif.

Machinalement je promenai mes mains brulantes sur le sol. Que ce roc me sembla desseche!

Mais comment avais-je abandonne le cours du ruisseau? Car, enfin, il n'était plus la! Je compris alors la raison de ce silence etrange, quand j'ecoutai pour la derniere fois si quelque appel de mes compagnons ne parviendrait pas a mon oreille. Ainsi, au moment ou mon premier pas s'engagea dans la route imprudente, je ne remarquai point cette absence du ruisseau. Il est evident qu'a ce moment, une bifurcation de la galerie s'ouvrit devant moi, tandis que le Hans-bach obeissant aux caprices d'une autre pente, s'en allait avec mes compagnons vers des profondeurs inconnues!

Comment revenir. De traces, il n'y en avait pas. Mon pied ne laissait aucune empreinte sur ce granit. Je me brisais la tete a chercher la solution de cet insoluble probleme. Ma situation se resumait en un seul mot: perdu!

Oui! perdu a une profondeur qui me semblait incommensurable! Ces trente lieues d'ecorce terrestre pesaient sur mes epaules d'un poids epouvantable! Je me sentais ecrase.

J'essayai de ramener mes idees aux choses de la terre. C'est a peine si je pus y parvenir. Hambourg, la maison de Konig-strasse, ma pauvre Grauben, tout ce monde sous lequel je m'egarais, passa rapidement devant mon souvenir effare. Je revis dans une vive hallucination les incidents du voyage, la traversee, l'Islande, M. Fridriksson, le Sneffels! Je me dis que si, dans ma position, je conservais encore l'ombre d'une esperance ce serait signe de folie, et qu'il valait mieux desesperer!

En effet, quelle puissance humaine pouvait me ramener a la surface du globe et disjoindre ces voutes enormes qui s'arc-boutaient au-dessus de ma tete? Qui pouvait me remettre sur la route du retour et me reunir a mes compagnons?

<<Oh! mon oncle!>> m'ecriai-je avec l'accent du desespoir.

Ce fut le seul mot de reproche qui me vint aux levres, car je compris ce que le malheureux homme devait souffrir en me

cherchant a son tour.

Quand je me vis ainsi en dehors de tout secours humain, incapable de rien tenter pour mon salut, je songeai aux secours du ciel. Les souvenirs de mon enfance, ceux de ma mere que je n'avais connue qu'au temps des baisers, revinrent a ma memoire. Je recourus a la priere, quelque peu de droits que j'eusse d'etre entendu du Dieu auquel je m'adressais si tard, et je l'implorai avec ferveur.

Ce retour vers la Providence me rendit un peu de calme, et je pus concentrer sur ma situation toutes les forces de mon intelligence.

J'avais pour trois jours de vivres, et ma gourde etait pleine. Cependant je ne pouvais rester seul plus longtemps. Mais fallait-il monter ou descendre?

Monter evidemment! monter toujours!

Je devais arriver ainsi au point ou j'avais abandonne la source, a la funeste bifurcation. La, une fois le ruisseau sous les pieds, je pourrais toujours regagner le sommet du Sneffels.

Comment n'y avais-je pas songe plus tot! Il y avait evidemment la une chance de salut. Le plus presse etait donc de retrouver, le cours du Hans-bach.

Je me levai et, m'appuyant sur mon baton ferre, je remontai la galerie. La pente en etait assez raide. Je marchais avec espoir et sans embarras, comme un homme qui n'a pas de choix du chemin a suivre.

Pendant une demi-heure, aucun obstacle n'arreta mes pas. J'essayais de reconnaitre ma route a la forme du tunnel, a la saillie de certaines roches, a la disposition des anfractuosités. Mais aucun signe particulier ne frappait mon esprit, et je reconnus bientot que cette galerie ne pouvait me ramener a la bifurcation. Elle etait sans issue. Je me heurtai contre un mur impenetrable, et je tombai sur le roc.

De quelle epouvante? de quel desespoir je fus saisi alors, je ne saurais le dire. Je demurai aneanti. Ma derniere esperance venait de se briser contre cette muraille de granit.

Perdu dans ce labyrinthe dont les sinuosites se croisaient en tous sens, je n'avais plus a tenter une fuite impossible. Il fallait mourir de la plus effroyable des morts! Et, chose etrange, il me vint a la pensee que, si mon corps fossilise se retrouvait un-jour, sa rencontre a trente lieues dans les entrailles de terre souleverait de graves questions scientifiques!

Je voulus parler a voix haute, mais de rauques accents passerent seuls entre mes levres dessechees. Je haletais.

Au milieu de ces angoisses, une nouvelle terreur vint s'emparer de mon esprit. Ma lampe s'etait faussee en tombant. Je n'avais aucun moyen de la reparer. Sa lumiere palissait et allait me manquer!

Je regardai le courant lumineux s'amoindrir dans le serpent de l'appareil. Une procession d'ombres mouvantes se deroula sur les parois assombries. Je n'osais plus abaisser ma paupiere, craignant de perdre le moindre atome de cette clarte fugitive! A chaque instant il me semblait qu'elle allait s'evanouir et que <<le noir>> m'envahissait.

Enfin, une derniere lueur trembla dans la lampe. Je la suivis, je l'aspirai du regard, je concentrai sur elle toute la puissance de mes yeux, comme sur la derniere sensation de lumiere qu'il leur fut donne d'eprouver, et je demurai plonge dans les tenebres immenses.

Quel cri terrible m'echappa! Sur terre au milieu des plus profondes nuits, la lumiere n'abandonne jamais entierement ses droits; elle est diffuse, elle est subtile; mais, si peu qu'il en reste, la retine de l'oeil finit par la percevoir! Ici, rien. L'ombre absolue faisait de moi un aveugle dans toute l'acception du mot.

Alors ma tete se perdit. Je me relevai, les bras en avant, essayant les tatonnements les plus douloureux; je me pris a fuir, precipitant mes pas au hasard dans cet inextricable labyrinthe, descendant toujours, courant a travers la croute terrestre, comme un habitant des failles souterraines, appelant, criant, hurlant, bientot meurtri aux saillies des rocs, tombant et me relevant ensablante, cherchant a boire ce sang qui m'inondait le visage, et attendant toujours que quelque muraille imprevue vint offrir a ma tete un obstacle pour s'y briser!

Ou me conduisit cette course insensee? Je l'ignorerai toujours. Apres plusieurs heures, sans doute a bout de forces, je tombai comme une masse inerte le long de la paroi, et je perdis tout sentiment d'existence!

XXVIII

Quand je revins a la vie, mon visage etait mouille, mais mouille de larmes. Combien dura cet etat d'insensibilite, je ne saurais le dire. Je n'avais plus aucun moyen de me rendre compte du temps. Jamais solitude ne fut semblable a la mienne, jamais abandon si complet!

Après ma chute, j'avais perdu beaucoup de sang. Je m'en sentais inondé! Ah! combien je regrettais de n'être pas mort <<et que ce fut encore à faire!>> Je ne voulais plus penser. Je chassai toute idée et, vaincu par la douleur, je me roulai près de la paroi opposée.

Déjà je sentais l'évanouissement me reprendre, et, avec lui, l'anéantissement suprême, quand un bruit violent vint frapper mon oreille. Il ressemblait au roulement prolongé du tonnerre, et j'entendis les ondes sonores se perdre peu à peu dans les lointaines profondeurs du gouffre.

D'où provenait ce bruit? de quelque phénomène sans doute, qui s'accomplissait au sein du massif terrestre. L'explosion d'un gaz, ou la chute de quelque puissante assise du globe.

J'écoutai encore. Je voulus savoir si ce bruit se renouvellerait. Un quart d'heure se passa. Le silence regnait dans la galerie, Je n'entendais même plus les battements de mon cœur.

Tout à coup mon oreille, appliquée par hasard sur la muraille, crut surprendre des paroles vagues, insaisissables, lointaines. Je tressaillis.

<<C'est une hallucination!>> pensais-je.

Mais non. En écoutant avec plus d'attention, j'entendis réellement un murmure de voix. Mais de comprendre ce qui se disait, c'est ce que ma faiblesse ne me permit pas. Cependant on parlait. J'en étais certain.

J'eus un instant la crainte que ces paroles ne fussent les miennes, rapportées par un écho. Peut-être avais-je crié à mon insu? Je fermai fortement les lèvres et j'appliquai de nouveau mon oreille à la paroi.

<<Oui, certes, on parle! on parle!>>

En me portant même à quelques pieds plus loin, le long de la muraille, j'entendis plus distinctement. Je parvins à saisir des mots incertains, bizarres, incompréhensibles. Ils m'arrivaient comme des paroles prononcées à voix basse, murmurées, pour ainsi dire. Le mot <<forlorad>> était plusieurs fois répété, et avec un accent de douleur.

Que signifiait-il? Qui le prononçait? Mon oncle ou Hans, évidemment. Mais si je les entendais, ils pouvaient donc m'entendre.

<<A moi! criai-je de toutes mes forces, à moi!>>

J'écoutai, j'épiai dans l'ombre une réponse, un cri, un soupir. Rien ne se fit entendre. Quelques minutes se passerent. Tout un monde d'idées avait éclot dans mon esprit. Je pensai que ma voix affaiblie ne pouvait arriver jusqu'à mes compagnons.

<<Car ce sont eux, repetai-je. Quels autres hommes seraient enfouis à trente lieues sous terre?>>

Je me remis à écouter. En promenant mon oreille sur la paroi, je trouvai un point mathématique où les voix paraissaient atteindre leur maximum d'intensité. Le mot <<forlorad>> revint encore à mon oreille, puis ce roulement de tonnerre qui m'avait tiré de ma torpeur.

<<Non, dis-je, non. Ce n'est point à travers le massif que ces voix se font entendre. La paroi est faite de granit; elle ne permettrait pas à la plus forte détonation de la traverser! Ce bruit arrive par la galerie même! Il faut qu'il y ait là un effet d'acoustique tout particulier!>>

J'écoutai de nouveau, et cette fois, oui! cette fois, j'entendis mon nom distinctement jeté à travers l'espace!

C'était mon oncle qui le prononçait? Il causait avec le guide, et le mot <<forlorad>> était un mot danois!

Alors je compris tout. Pour me faire entendre il fallait précisément parler le long de cette muraille qui servirait à conduire ma voix comme le fil de fer conduit l'électricité.

Mais je n'avais pas de temps à perdre. Que mes compagnons se fussent éloignés de quelques pas et le phénomène d'acoustique eût été détruit. Je m'approchai donc de la muraille, et je prononçai ces mots, aussi distinctement que possible:

<<Mon oncle Lidenbrock!>>

J'attendis dans la plus vive anxiété. Le son n'a pas une rapidité extrême. La densité des couches d'air n'accroît même pas sa vitesse; elle n'augmente que son intensité. Quelques secondes, des siècles, se passerent, et enfin ces paroles arrivèrent à mon oreille.

<<Axel, Axel! est-ce toi?>>

.....

<<Oui! oui!>> répondis-je!>>

.....

<<Mon pauvre enfant, ou es-tu?>>

.....

<<Perdu dans la plus profonde obscurite!>>

.....

<<Mais ta lampe?>>

.....

<<Eteinte.>>

.....

<<Et le ruisseau?>>

.....

<<Disparu.>>

.....

<<Axel, mon pauvre Axel, reprends courage!>>

.....

<<Attendez un peu, je suis epuise; je n'ai plus la force de
repondre. Mais parlez-moi!>>

.....

<<Courage, reprit mon oncle; ne parle-pas, ecoute-moi. Nous
t'avons cherche en remontant et en descendant la galerie.
Impossible de te trouver. Ah! je t'ai bien pleure, mon enfant!
Enfin, te supposant toujours sur le chemin du Hans-bach, nous
sommes redescendus en tirant des coups de fusil. Maintenant, si
nos voix peuvent se reunir, pur effet d'acoustique! nos mains ne
peuvent se toucher! Mais ne te desesperes pas, Axel! C'est deja
quelque chose de s'entendre!>>

.....

Pendant ce temps j'avais reflechi. Un certain espoir, vague
encore, me revenait au coeur. Tout d'abord, une chose
m'importait a connaitre. J'approchai donc mes levres de la
muraille, et je dis:

<<Mon oncle?>>

.....

<<Mon enfant?>> me fut-il repondu apres quelques instants.

.....

<<Il faut d'abord savoir quelle distance nous separe.>>

.....

<<Cela est facile.>>

.....

<<Vous avez votre chronometre?>>

.....

<<Oui.>>

.....

<<Eh bien, prenez-le. Prononcez mon nom en notant exactement la seconde ou vous parlerez. Je le repeterai, et vous observerez egalement le moment precis auquel vous arrivera ma reponse.>>

.....

<<Bien, et la moitie du temps compris entre ma demande et ta reponse indiquera celui que ma voix emploie pour arriver jusqu'a toi.>>

.....

<<C'est cela, mon oncle>>

.....

<<Es-tu pret?>>

.....

<<Oui.>>

.....

<<Eh bien, fais attention, je vais prononcer ton nom.>>

.....

J'appliquai mon oreille sur la paroi, et des que le mot <<Axel>> me parvint, je repondis immediatement <<Axel,>> puis j'attendis.

.....

<<Quarante secondes,>> dit alors mon oncle; il s'est ecoule quarante secondes entre les deux mots; le son met donc vingt secondes a monter. Or, a mille vingt pieds par seconde, cela fait vingt mille quatre cents pieds, ou une lieue et demie et un huitieme.>>

.....

<<Une lieue et demie!>> murmurai-je.

.....

<<Eh bien, cela se franchit, Axel!>>

.....

<<Mais faut-il monter ou descendre?>>

.....

<<Descendre, et voici pourquoi. Nous sommes arrives a un vaste espace, auquel aboutissent un grand nombre de galeries. Celle que tu as suivie ne peut manquer de t'y conduire, car il semble que toutes ces fentes, ces fractures du globe rayonnent autour de l'immense caverne que nous occupons. Releve-toi donc et reprends ta route; marche, traîne-toi, s'il le faut, glisse sur les pentes rapides, et tu trouveras nos bras pour te recevoir au bout du chemin. En route, mon enfant, en route!>>

.....

Ces paroles me ranimerent.

<<Adieu, mon oncle, m'ecriai-je; je pars. Nos voix ne pourront plus communiquer entre elles, du moment que j'aurai quitte cette place! Adieu donc!>>

.....

<<Au revoir, Axel! au revoir!>>

.....

Telles furent les dernieres paroles que j'entendis. Cette surprenante conversation faite au travers de la masse terrestre, echangee a plus d'une lieue de distance, se termina sur ces paroles d'espoir! Je fis une priere de reconnaissance a Dieu, car il m'avait conduit parmi ces immensites sombres au seul point peut-etre ou la voix de mes compagnons pouvait me parvenir.

Cet effet d'acoustique tres etonnant s'expliquait facilement par les seules lois physiques; il provenait de la forme du couloir et de la conductibilite de la roche; il y a bien des exemples de

cette propagation de sons non perceptibles aux espaces intermediaires. Je me souvins qu'en maint endroit ce phenomene fut observe, entre autres, dans la galerie interieure du dome de Saint-Paul a Londres, et surtout au milieu de curieuses cavernes de Sicile, ces latomies situees pres de Syracuse, dont la plus merveilleuse en ce genre est connue sous le nom d'Oreille de Denys.

Ces souvenirs me revinrent a l'esprit, et je vis clairement que, puisque la voix de mon oncle arrivait jusqu'a moi, aucun obstacle n'existait entre nous. En suivant le chemin du son, je devais logiquement arriver comme lui, si les forces ne me trahissaient pas en route.

Je me levai donc. Je me trainai plutot que je ne marchai. La pente etait assez rapide; je me laissai glisser.

Bientot la vitesse de ma descente s'accrut dans une effrayante proportion, et menacait de ressembler a une chute. Je n'avais plus la force de m'arreter.

Tout a coup le terrain manqua sous mes pieds. Je me sentis rouler en rebondissant sur les asperites d'une galerie verticale, un veritable puits; ma tete porta sur un roc aigu, et je perdis connaissance.

XXIX

Lorsque je revins a moi, j'etais dans une demi-obscurite, etendu sur d'epaisses couvertures. Mon oncle veillait, epiant sur mon visage un reste d'existence. A mon premier soupir il me prit la main; a mon premier regard il poussa un cri de joie.

<<Il vit! il vit! s'ecria-t-il.

--Oui, repondis-je d'une voix faible.

--Mon enfant, fit mon oncle en me serrant sur sa poitrine, te voila sauve!>>

Je fus vivement touche de l'accent dont furent prononcees ces paroles, et plus encore des soins qui les accompagnerent. Mais il fallait de telles epreuves pour provoquer chez le professeur un pareil epanchement.

En ce moment Hans arriva. Il vit ma main dans celle de mon oncle; j'ose affirmer que ses yeux exprimerent un vif contentement.

<<God dag,>> dit-il.

--Bonjour, Hans, bonjour, murmurai-je. Et maintenant, mon oncle, apprenez-moi ou nous sommes en ce moment?

--Demain, Axel, demain; aujourd'hui tu es encore trop faible; j'ai entouré ta tête de compresses qu'il ne faut pas déranger; dors donc, mon garçon, et demain tu sauras tout.

---Mais au moins, repris-je, quelle heure, quel jour est-il?

---Onze heures du soir; c'est aujourd'hui dimanche, 9 août, et je ne te permets plus de m'interroger avant le 10 du présent mois.>>

En vérité, j'étais bien faible; mes yeux se fermèrent involontairement. Il me fallait une nuit de repos; je me laissai donc assoupir sur cette pensée que mon isolement avait duré quatre longs jours.

Le lendemain, à mon réveil, je regardai autour de moi. Ma couchette, faite de toutes les couvertures de voyage, se trouvait installée dans une grotte charmante, ornée de magnifiques stalagmites, dont le sol était recouvert d'un sable fin. Il y régnait une demi-obscurité. Aucune torche, aucune lampe n'était allumée, et cependant certaines clartés inexplicables venaient du dehors en pénétrant par une étroite ouverture de la grotte. J'entendais aussi un murmure vague et indéfini, semblable à celui des flots qui se brisent sur une grève, et parfois les sifflements de la brise.

Je me demandai si j'étais bien éveillée, si je revais encore, si mon cerveau, fêlé dans ma chute, ne percevait pas des bruits purement imaginaires. Cependant ni mes yeux ni mes oreilles ne pouvaient se tromper à ce point.

<<C'est un rayon du jour, pensai-je, qui se glisse par cette fente de rochers! Voilà bien le murmure des vagues! Voilà le sifflement de la brise! Est-ce que je me trompe, ou sommes-nous revenus à la surface de la terre? Mon oncle a-t-il donc renoncé à son expédition, ou l'aurait-il heureusement terminée?>>

Je me posais ces insolubles questions, quand le professeur entra.

<<Bonjour, Axel! fit-il joyeusement. Je gagerais volontiers que tu te portes bien!

---Mais oui, dis-je en me redressant sur les couvertures.

--Cela devait être, car tu as tranquillement dormi. Hans et moi, nous t'avons veillé tour à tour, et nous avons vu ta guérison faire des progrès sensibles.

---En effet, je me sens ragaillardir, et la preuve, c'est que je ferai honneur au déjeuner que vous voudrez bien me servir!

--Tu mangeras, mon garçon: la fièvre t'a quitté. Hans a frotté tes plaies avec je ne sais quel onguent dont les Islandais ont le secret, et elles se sont cicatrisées à merveille. C'est un fier homme que notre chasseur!>>

Tout en parlant, mon oncle appretait quelques aliments que je devorai, malgré ses recommandations. Pendant ce temps, je l'accablai de questions auxquelles il s'empressa de répondre.

J'appris alors que ma chute providentielle m'avait précisément amené à l'extrémité d'une galerie presque perpendiculaire; comme j'étais arrivé au milieu d'un torrent de pierres, dont la moins grosse eut suffi à m'écraser, il fallait en conclure qu'une partie du massif avait glissé avec moi. Cet effrayant véhicule me transporta ainsi jusqu'à dans les bras de mon oncle, où je tombai sanglant et inanimé.

<<Vraiment, me dit-il, il est étonnant que tu ne te sois pas tué mille fois. Mais, pour Dieu! ne nous séparons plus, car nous risquerions de ne jamais nous revoir.>>

<<Ne nous séparons plus!>> Le voyage n'était donc pas fini? J'ouvrais de grands yeux étonnés, ce qui provoqua immédiatement cette question:

<<Qu'as-tu donc, Axel?

--Une demande à vous adresser.. Vous dites que me voilà sain et sauf?

--Sans doute.

---J'ai tous mes membres intacts?

---Certainement.

--Et ma tête?

--Ta tête, sauf quelques contusions, est parfaitement à sa place sur tes épaules.

---Eh bien, j'ai peur que mon cerveau ne soit dérangé,

--Dérangé?

--Oui. Nous ne sommes pas revenus à la surface du globe?

---Non certes!

--Alors il faut que je sois fou, car j'aperçois la lumière du jour, j'entends le bruit du vent qui souffle et de la mer qui se brise!

---Ah! n'est-ce que cela?

--M'expliquerez-vous?

--Je ne t'expliquerai rien, car c'est inexplicable; mais tu verras et tu comprendras que la science geologique n'a pas encore dit son dernier mot.

--Sortons donc! m'ecriai-je en me levant brusquement.

---Non, Axel, non! le grand air pourrait te faire du mal.

---Le grand air?

--Oui, le vent est assez violent. Je ne veux pas que tu t'exposes ainsi.

--Mais je vous assure que je me porte a merveille.

---Un peu de patience, mon garçon. Une rechute nous mettrait dans l'embarras, et il ne faut pas perdre de temps, car la traversée peut être longue.

---La traversée?

--Oui, repose-toi encore aujourd'hui, et nous nous embarquerons demain.

--Nous embarquer!>>

Ce dernier mot me fit bondir.

Quoi! nous embarquer! Avions-nous donc un fleuve, un lac, une mer a notre disposition? Un bâtiment était-il mouillé dans quelque port intérieur?

Ma curiosité fut excitée au plus haut point. Mon oncle essaya vainement de me retenir. Quand il vit que mon impatience me ferait plus de mal que la satisfaction de mes desirs, il céda.

Je m'habillai rapidement; par surcroît de précaution, je m'enveloppai dans une des couvertures et je sortis de la grotte.

XXX

D'abord je ne vis rien; mes yeux, deshabitués de la lumière, se fermèrent brusquement. Lorsque je pus les rouvrir, je demeurai encore plus stupéfait qu'émervillé.

<<La mer! m'ecriai-je.

--Oui, repondit mon oncle, la mer Lidenbrock; et, j'aime a le penser, aucun navigateur ne me disputera l'honneur de l'avoir decouverte et le droit de la nommer de mon nom!>>

Une vaste nappe d'eau, le commencement d'un lac ou d'un ocean, s'etendait au dela des limites de la vue. Le rivage, largement echancré, offrait aux dernieres ondulations des vagues un sable fin, dore et parseme de ces petits coquillages ou vecurent les premiers etres de la creation. Les flots s'y brisaient avec ce murmure sonore particulier aux milieux clos et immenses; une legere ecume s'envolait au souffle d'un vent modere, et quelques embruns m'arrivaient au visage. Sur cette greve legerement inclinee; a cent toises environ de la lisiere des vagues, venaient mourir les contreforts de rochers enormes qui montaient en s'evasant a une incommensurable hauteur. Quelques-uns, déchirant le rivage de leur arete aigue, formaient des caps et des promontoires ronges par la dent du ressac. Plus loin, l'oeil suivait leur masse nettement profilee sur les fonds brumeux de l'horizon.

C'etait un ocean veritable, avec le contour capricieux des rivages terrestres, mais desert et d'un aspect effroyablement sauvage.

Si mes regards pouvaient se promener au loin sur cette mer, c'est qu'une lumiere <<speciale>> en eclairait les moindres details. Non pas la lumiere du soleil avec ses faisceaux eclatants et l'irradiation splendide de ses rayons, ni la lueur pale et vague de l'astre des nuits, qui n'est qu'une reflexion sans chaleur. Non. Le pouvoir eclairant de cette lumiere, sa diffusion tremblante, sa blancheur claire et seche, le peu d'elevation de sa temperature, son eclat superieur en realite a celui de la lune, accusaient evidemment une origine purement electrique. C'etait comme une aurore boreale, un phenomene cosmique continu, qui remplissait cette caverne capable de contenir un ocean.

La voute suspendue au-dessus de ma tete, le ciel, si l'on veut, semblait fait de grands nuages, vapeurs mobiles et changeantes, qui, par l'effet de la condensation, devaient, a de certains jours, se resoudre en pluies torrentielles. J'aurais cru que, sous une pression aussi forte de l'atmosphere, l'evaporation de l'eau ne pouvait se produire, et cependant, par une raison physique qui m'echappait, il y avait de larges nuees etendues dans l'air. Mais alors <<il faisait beau>>. Les nappes electriques produisaient d'etonnants jeux de lumiere sur les nuages tres eleves; des ombres vives se dessinaient a leurs volutes inferieures, et souvent, entre deux couches disjointes, un rayon se glissait jusqu'a nous avec une remarquable intensite. Mais, en somme, ce n'etait pas le soleil, puisque la chaleur manquait a sa lumiere. L'effet en etait triste et souverainement melancolique. Au lieu d'un firmament brillant d'etoiles, je

sentais par-dessus ces nuages une voûte de granit qui m'écrasait de tout son poids, et cet espace n'eut pas suffi, tout immense qu'il fut, à la promenade du moins ambitieux des satellites.

Je me souvins alors de cette théorie d'un capitaine anglais qui assimilait la terre à une vaste sphère creuse, à l'intérieur de laquelle l'air se maintenait lumineux par suite de sa pression, tandis que deux astres, Pluton et Proserpine, y traçaient leurs mystérieuses orbites. Aurait-il dit vrai?

Nous étions réellement emprisonnés dans une énorme excavation. Sa largeur, on ne pouvait la juger, puisque le rivage allait s'élargissant à perte de vue, ni sa longueur, car le regard était bientôt arrêté par une ligne d'horizon un peu indécise. Quant à sa hauteur, elle devait dépasser plusieurs lieues. Ou cette voûte s'appuyait-elle sur ses contreforts de granit? L'œil ne pouvait l'apercevoir; mais il y avait tel nuage suspendu dans l'atmosphère, dont l'élevation devait être estimée à deux mille toises, altitude supérieure à celle des vapeurs terrestres, et due sans doute à la densité considérable de l'air.

Le mot «caverne» ne rend évidemment pas ma pensée pour peindre cet immense milieu. Mais les mots de la langue humaine ne peuvent suffire à qui se hasarde dans les abîmes du globe.

Je ne savais pas, d'ailleurs, par quel fait géologique expliquer l'existence d'une pareille excavation. Le refroidissement du globe avait-il donc pu la produire? Je connaissais bien, par les récits des voyageurs, certaines cavernes célèbres, mais aucune ne présentait de telles dimensions.

Si la grotte de Guachara, en Colombie, visitée par M. de Humboldt, n'avait pas livré le secret de sa profondeur au savant qui la reconnut sur un espace de deux mille cinq cents pieds, elle ne s'étendait vraisemblablement pas beaucoup au-delà. L'immense caverne du Mammoth, dans le Kentucky, offrait bien des proportions gigantesques, puisque sa voûte s'élevait à cinq cents pieds au-dessus d'un lac insondable, et que des voyageurs la parcoururent pendant plus de dix lieues sans en rencontrer la fin. Mais qu'étaient ces cavités auprès de celle que j'admirais alors, avec son ciel de vapeurs, ses irradiations électriques et une vaste mer renfermée dans ses flancs? Mon imagination se sentait impuissante devant cette immense.

Toutes ces merveilles, je les contemplais en silence. Les paroles me manquaient pour rendre mes sensations. Je croyais assister, dans quelque planète lointaine, Uranus ou Neptune, à des phénomènes dont ma nature «terrestre» n'avait pas conscience. À des sensations nouvelles il fallait des mots nouveaux, et mon imagination ne me les fournissait pas. Je regardais, je pensais, j'admirais avec une stupefaction mêlée d'une certaine quantité d'effroi.

L'imprevu de ce spectacle avait rappele sur mon visage les couleurs de la sante; j'etais en train de me traiter par l'etonnement et d'operer ma guerison au moyen de cette nouvelle therapeutique; d'ailleurs la vivacite d'un air tres dense me ranimait, en fournissant plus d'oxygene a mes poumons.

On concevra sans peine qu'apres un emprisonnement de quarante-sept jours dans une etroite galerie, c'etait une jouissance infinie que d'aspirer cette brise chargee d'humides emanations salines.

Aussi n'eus-je point a me repentir d'avoir quitte ma grotte obscure. Mon oncle, deja fait a ces merveilles, ne s'etonnait plus.

<<Te sens-tu la force de te promener un peu? me demanda-t-il.

--Oui, certes, repondis-je, et rien ne me sera plus agreable.

---Eh bien, prends mon bras, Axel, et suivons les sinuosites du rivage.>>

J'acceptai avec empressement, et nous commencames a cotoyer cet ocean nouveau. Sur la gauche, des rochers abrupts, grimpes les uns sur les autres, formaient un entassement titanesque d'un prodigieux effet. Sur leurs flancs se deroulaient d'innombrables cascades, qui s'en allaient en nappes limpides et retentissantes; quelques legeres vapeurs, sautant d'un roc a l'autre, marquaient la place des sources chaudes, et des ruisseaux coulaient doucement vers le bassin commun, en cherchant dans les pentes l'occasion de murmurer plus agreablement.

Parmi ces ruisseaux; je reconnus notre fidele compagnon de route, le Hans-bach, qui venait se perdre tranquillement dans la mer, comme s'il n'eut jamais fait autre chose depuis le commencement du monde.

<<Il nous manquera desormais, dis-je avec un soupir.

---Bah! repondit le professeur, lui ou un autre, qu'importe?>>

Je trouvai la reponse un peu ingrate.

Mais en ce moment mon attention fut attiree par un spectacle inattendu. A cinq cents pas, au detour d'un haut promontoire, une foret haute, touffue, epaisse, apparut a nos yeux. Elle etait faite d'arbres de moyenne grandeur, tailles en parasols reguliers, a contours nets et geometriques; les courants de l'atmosphere ne semblaient pas avoir prise sur leur feuillage, et, au milieu des souffles, ils demeuraient immobiles comme un massif de cedres petrifies.

Je hatai le pas. Je ne pouvais mettre un nom a ces essences

singulieres. Ne faisaient-elles point partie des deux cent mille especes vegetales connues jusqu'alors, et fallait-il leur accorder une place speciale dans la flore des vegetations lacustres? Non. Quand nous arrivames sous leur ombrage, ma surprise ne fut plus que de l'admiration.

En effet, je me trouvais en presence de produits de la terre, mais tailles sur un patron gigantesque. Mon oncle les appela immediatement de leur nom.

<<Ce n'est qu'une foret de champignons,>> dit-il.

Et il ne se trompait pas. Que l'on juge du developpement acquis par ces plantes cheres aux milieux chauds et humides. Je savais que le <<Lycoperdon giganteum>> atteint, suivant Bulliard, huit a neuf pieds de circonference; mais il s'agissait ici de champignons blancs, hauts de trente a quarante pieds, avec une calotte d'un diametre egal. Ils etaient la par milliers; la lumiere ne parvenait pas a percer leur epais ombrage, et une obscurite complete regnait sous ces domes juxtaposes comme les toits ronds d'une cite africaine.

Cependant je voulus penetrer plus avant. Un froid mortel descendait de ces voutes charnues. Pendant une demi-heure, nous errames dans ces humides tenebres, et ce fut avec un veritable sentiment de bien-etre que je retrouvai les bords de la mer.

Mais la vegetation de cette contree souterraine ne s'en tenait pas a ces champignons. Plus loin s'elevaient par groupes un grand nombre d'autres arbres au feuillage decolore. Ils etaient faciles a reconnaitre; c'etaient les humbles arbustes de la terre, avec des dimensions phenomenales, des lycopodes hauts de cent pieds, des sigillaires geantes, des fougères arborescentes, grandes comme les sapins des hautes latitudes, des lepidodendrons a tiges cylindriques bifurquees, terminees par de longues feuilles et herissees de poils rudes comme de monstrueuses plantes grasses.

<<Etonnant, magnifique, splendide! s'ecria mon oncle. Voila toute la flore de la seconde epoque du monde, de l'epoque de transition. Voila ces humbles plantes de nos jardins qui se faisaient arbres aux premiers siecles du globe! Regarde, Axel, admire! Jamais botaniste ne s'est trouve a pareille fete!

--Vous avez raison, mon oncle; la Providence semble avoir voulu conserver dans cette serre immense ces plantes antediluviennes que la sagacite des savants a reconstruites avec tant de bonheur.

---Tu dis bien, mon garcon, c'est une serre; mais tu dirais mieux encore en ajoutant que c'est peut-etre une menagerie.

--Une menagerie!

--Oui, sans doute. Vois cette poussière que nous foulons aux pieds, ces ossements épars sur le sol.

--Des ossements! m'écriai-je. Oui, des ossements d'animaux antediluviens!>>

Je m'étais précipité sur ces débris séculaires faits d'une substance minérale indestructible[1]. Je mettais sans hésiter un nom à ces os gigantesques qui ressemblaient à des troncs d'arbres desséchés.

[1] Phosphate de chaux.

<<Voilà la mâchoire inférieure du Mastodonte, disais-je; voilà les molaires du Dinotherium, voilà un fémur qui ne peut avoir appartenu qu'au plus grand de ces animaux, au Megatherium. Oui, c'est bien une ménagerie, car ces ossements n'ont certainement pas été transportés jusqu'ici par un cataclysme; les animaux auxquels ils appartiennent ont vécu sur les rivages de cette mer souterraine, à l'ombre de ces plantes arborescentes. Tenez, j'aperçois des squelettes entiers. Et cependant...

--Cependant? dit mon oncle.

--Je ne comprends pas la présence de pareils quadrupèdes dans cette caverne de granit.

--Pourquoi?

--Parce que la vie animale n'a existé sur la terre qu'aux périodes secondaires, lorsque le terrain sédimentaire a été formé par les alluvions, et a remplacé les roches incandescentes de l'époque primitive.

--Eh bien! Axel, il y a une réponse bien simple à faire à ton objection, c'est que ce terrain-ci est un terrain sédimentaire.

--Comment! à une pareille profondeur au-dessous de la surface de la terre?

--Sans doute, et ce fait peut s'expliquer géologiquement. À une certaine époque, la terre n'était formée que d'une écorce élastique, soumise à des mouvements alternatifs de haut et de bas, en vertu des lois de l'attraction. Il est probable que des affaissements du sol se sont produits, et qu'une partie des terrains sédimentaires a été entraînée au fond des gouffres subitement ouverts.

--Cela doit être. Mais, si des animaux antediluviens ont vécu dans ces régions souterraines, qui nous dit que l'un de ces monstres n'erre pas encore au milieu de ces forêts sombres ou derrière ces rocs escarpés?>>

A cette idee j'interrogeai, non sans effroi, les divers points de l'horizon; mais aucun etre vivant n'apparaissait sur ces rivages deserts.

J'etais un peu fatigue: j'allai m'asseoir alors a l'extremite d'un promontoire au pied duquel les flots venaient se briser avec fracas. De la mon regard embrassait toute cette baie formee par une echancrure de la cote. Au fond, un petit port s'y trouvait menage entre les roches pyramidales. Ses eaux calmes dormaient a l'abri du vent. Un brick et deux ou trois goelettes auraient pu y mouiller a l'aise. Je m'attendais presque a voir quelque navire sortant toutes voiles dehors et prenant le large sous la brise du sud.

Mais cette illusion se dissipa rapidement. Nous etions bien les seules creatures vivantes de ce monde souterrain. Par certaines accalmies du vent, un silence plus profond que les silences du desert, descendait sur les rocs arides et pesait a la surface de l'ocean. Je cherchais alors a percer les brumes lointaines, a déchirer ce rideau jete sur le fond mysterieux de l'horizon. Quelles demandes se pressaient sur mes levres? Ou finissait cette mer? Ou conduisait-elle? Pourrions-nous jamais en reconnaitre les rivages opposes?

Mon oncle n'en doutait pas, pour son compte. Moi, je le desirais et je le craignais a la fois.

Apres une heure passee dans la contemplation de ce merveilleux spectacle, nous reprimes le chemin de la greve pour regagner la grotte, et ce fut sous l'empire des plus etranges pensees que je m'endormis d'un profond sommeil.

XXXI

Le lendemain je me reveillai completement gueri. Je pensai qu'un bain me serait tres salulaire, et j'allai me plonger pendant quelques minutes dans les eaux de cette Mediterranee. Ce nom, a coup sur, elle le meritait entre tous.

Je revins dejeuner avec un bel appetit. Hans s'entendait a cuisiner notre petit menu; il avait de l'eau et du feu a sa disposition, de sorte qu'il put varier un peu notre ordinaire. Au dessert, il nous servit quelques tasses de cafe, et jamais ce delieieux breuvage ne me parut plus agreable a deguster.

<<Maintenant, dit mon oncle, voici l'heure de la maree, et il ne faut pas manquer l'occasion d'etudier ce phenomene,

--Comment, la maree! m'ecriai-je.

--Sans doute.

--L'influence de la lune et du soleil se fait sentir jusqu'ici!

--Pourquoi pas! Les corps ne sont-ils pas soumis dans leur ensemble a l'attraction universelle? Cette masse d'eau ne peut donc echapper a cette loi generale? Aussi, malgre la pression atmospherique qui s'exerce a sa surface, tu vas la voir se soulever comme l'Atlantique lui-meme.>>

En ce moment nous foulions le sable du rivage et les vagues gagnaient peu a peu sur la greve.

<<Voila bien le flot qui commence, m'ecriai-je.

--Oui, Axel, et d'apres ces relais d'ecume, tu peux voir que la mer s'eleve d'une dizaine de pieds environ.

--C'est merveilleux!

--Non: c'est naturel.

--Vous avez beau dire, tout cela me parait extraordinaire, et c'est a peine si j'en crois mes yeux. Qui eut jamais imagine dans cette ecorce terrestre un ocean veritable, avec ses flux et ses reflux, avec ses brises, avec ses tempetes!

--Pourquoi pas? Y a-t-il une raison physique qui s'y oppose?

--Je n'en vois pas, du moment qu'il faut abandonner le systeme de la chaleur centrale.

--Donc, jusqu'ici la theorie de Davy se trouve justifiee?

--Evidemment, et des lors rien ne contredit l'existence de mers ou de contrees a l'interieur du globe.

--Sans doute, mais inhabitees.

--Bon! pourquoi ces eaux ne donneraient-elles pas asile a quelques poissons d'une espece inconnue?

--En tout cas, nous n'en avons pas apercu un seul jusqu'ici.

--Eh bien, nous pouvons fabriquer des lignes et voir si l'hamecon aura autant de succes ici-bas que dans les oceans sublunaires.

--Nous essayerons, Axel, car il faut penetrer tous les secrets de ces regions nouvelles.

--Mais ou sommes-nous, mon oncle? car je ne vous ai point encore pose cette question a laquelle vos instruments ont du repondre?

--Horizontalement, a trois cent cinquante lieues de l'Islande.

--Tout autant?

--Je suis sur de ne pas me tromper de cinq cents toises.

--Et la boussole indique toujours le sud-est?

--Oui, avec une declinaison occidentale de dix-neuf degres et quarante-deux minutes, comme sur terre, absolument. Pour son inclinaison, il se passe un fait curieux que j'ai observe avec le plus grand soin.

--Et lequel?

--C'est que l'aiguille, au lieu de s'incliner vers le pole, comme elle le fait dans l'hemisphere boreal, se releve au contraire.

--Il faut donc en conclure que le point d'attraction magnetique se trouve compris entre la surface du globe et l'endroit ou nous sommes parvenus?

--Precisement, et il est probable que, si nous arrivions sous les regions polaires, vers ce soixante-dixieme degre ou James Ross a decouvert le pole magnetique, nous verrions l'aiguille se dresser verticalement. Donc, ce mysterieux centre d'attraction ne se trouve pas situe a une grande profondeur.

--En effet, et voila un fait que la science n'a pas soupconne.

--La science, mon garcon, est faite d'erreurs, mais d'erreurs qu'il est bon de commettre, car elles menent peu a peu a la verite.

--Et a quelle profondeur sommes-nous?

--A une profondeur de trente-cinq lieues

--Ainsi, dis-je en considerant la carte, la partie montagneuse de l'Ecosse est au-dessus de nous, et, la, les monts Grampians elevent a une prodigieuse hauteur leur cime couverte de neige.

--Oui, repondit le professeur en riant; c'est un peu lourd a porter, mais la voute est solide; le grand architecte de l'univers l'a construite en bons materiaux, et jamais l'homme n'eut pu lui donner une pareille portee! Que sont les arches des ponts et les arceaux des cathedrales aupres de cette nef d'un rayon de trois lieues, sous laquelle un ocean et des tempetes peuvent se developper a leur aise?

--Oh! Je ne crains pas que le ciel me tombe sur la tete. Maintenant, mon oncle, quels sont vos projets? Ne comptez-vous pas retourner a la surface du globe?

--Retourner! Par exemple! Continuer notre voyage, au contraire, puisque tout a si bien marche jusqu'ici.

--Cependant je ne vois pas comment nous penetrerons sous cette plaine liquide.

--Aussi je ne pretends point m'y precipiter la tete la premiere. Mais si les oceans ne sont, a proprement parler, que des lacs, puisqu'ils sont entoures de terre, a plus forte raison cette mer interieure se trouve-t-elle circonscrite par le massif granitique.

--Cela n'est pas douteux.

--Eh bien! sur les rivages opposes, je suis certain de trouver de nouvelles issues.

--Quelle longueur supposez-vous donc a cet ocean?

--Trente ou quarante lieues.

--Ah! fis-je, tout en imaginant que cette estime pouvait bien etre inexacte.

--Ainsi nous n'avons pas de temps a perdre, et des demain nous prendrons la mer.>>

Involontairement je cherchai des yeux le navire qui devait nous transporter.

<<Ah! dis-je, nous nous embarquerons. Bien! Et sur quel batiment prendrons-nous passage?

--Ce ne sera pas sur un batiment, mon garcon, mais sur un bon et solide radeau.

--Un radeau! m'ecriai-je; un radeau est aussi impossible a construire qu'un navire, et je ne vois pas trop...

--Tu ne vois pas, Axel, mais, si tu ecoutais, tu pourrais entendre!

--Entendre?

--Oui, certains coups de marteau qui t'apprendraient que Hans est deja a l'oeuvre.

--Il construit un radeau?

--Oui.

--Comment! il a deja fait tomber des arbres sous sa hache?

--Oh! les arbres etaient tout abattus. Viens, et tu le verras a l'ouvrage.>>

Après un quart d'heure de marche, de l'autre cote du promontoire qui formait le petit port naturel, j'aperçus Hans au travail; quelques pas encore, et je fus pres de lui. A ma grande surprise, un radeau a demi termine s'etendait sur le sable; il etait fait de poutres d'un bois particulier, et un grand nombre de madriers, de courbes, de couples de toute espee, jonchaient litteralement le sol. Il y avait la de quoi construire une marine entiere.

<<Mon oncle, m'ecriai-je, quel est ce bois?

--C'est du pin, du sapin, du bouleau, toutes les especes des coniferes du Nord, mineralisees sous l'action des eaux de la mer.

--Est-il possible?

--C'est ce qu'on appelle du <<surtarbrandur>> ou bois fossile.

--Mais alors, comme les lignites, il doit avoir la durete de la pierre, et il ne pourra flotter?

--Quelquefois cela arrive; il y a de ces bois qui sont devenus de veritables anthracites; mais d'autres, tels que ceux-ci, n'ont encore subi qu'un commencement de transformation fossile. Regarde plutot,>> ajouta mon oncle en jetant a la mer une de ces precieuses epaves.

Le morceau de bois, apres avoir disparu, revint a la surface des flots et oscilla au gre de leurs ondulations.

<<Es-tu convaincu? dit mon oncle.

--Convaincu surtout que cela n'est pas croyable!>>

Le lendemain soir, grace a l'habilete du guide, le radeau etait termine; il avait dix pieds de long sur cinq de large; les poutres de surtarbrandur, reliees entre elles par de fortes cordes, offraient une surface solide, et une fois lancee, cette embarcation improvisee flotta tranquillement sur les eaux de la mer Lidenbrock.

XXXII

Le 13 aout, on se reveilla de bon matin. Il s'agissait d'inaugurer un nouveau genre de locomotion rapide et peu fatigant.

Un mat fait de deux batons jumeles, une vergue formee d'un troisieme, une voile empruntee a nos couvertures, composaient tout le greement du radeau. Les cordes ne manquaient pas. Le tout etait solide.

A six heures, le professeur donna le signal d'embarquer. Les vivres, les bagages, les instruments, les armes et une notable quantite d'eau douce se trouvaient en place.

Hans avait installe un gouvernail qui lui permettait de diriger son appareil flottant. Il se mit a la barre. Je detachai l'amarre qui nous retenait au rivage; la voile fut orientee et nous debordames rapidement.

Au moment de quitter le petit port, mon oncle, qui tenait a sa nomenclature geographique, vou lut lui donner un nom, le mien, entre autres.

<<Ma foi, dis-je, j'en ai un autre a vous proposer.

--Lequel?

--Le nom de Grauben, Port-Grauben, cela fera tres bien sur la carte.

--Va pour Port-Grauben.>>

Et voila comment le souvenir de ma chere Virlandaise se rattacha a notre heureuse expedition.

La brise soufflait du nord-est; nous filions vent arriere avec une extreme rapidite. Les couches tres denses de l'atmosphere avaient une poussee considerable et agissaient sur la voile comme un puissant ventilateur.

Au bout d'une heure, mon oncle avait pu se rendre compte de notre vitesse.

<<Si nous continuons a marcher ainsi, dit-il, nous ferons au moins trente lieues par vingt-quatre heures et nous ne tarderons pas a reconnaitre les rivages opposes.

Je ne repondis pas, et j'allai prendre place a l'avant du radeau. Deja la cote septentrionale s'abaissait a l'horizon; les deux bras du rivage s'ouvraient largement comme pour faciliter notre depart. Devant mes yeux s'etendait une mer immense; de grands nuages promenaient rapidement a sa surface leur ombre grisatre, qui semblait peser sur cette eau morne. Les rayons argentes de la lumiere electrique, reflechis ca et la par quelque gouttelette, faisaient eclorre des points lumineux sur les cotes de l'embarcation. Bientot toute terre fut perdue de vue, tout point de repere disparut, et, sans le sillage ecumeux du radeau, j'aurais pu croire qu'il demeurait dans une parfaite immobilite.

Vers midi, des algues immenses vinrent onduler a la surface des flots. Je connaissais la puissance vegetative de ces plantes, qui rampent a une profondeur de plus de douze mille pieds au fond des mers, se reproduisent sous une pression de pres de quatre cents atmospheres et forment souvent des bancs assez considerables pour entraver la marche des navires; mais jamais, je crois, algues ne furent plus gigantesques que celles de la mer Lidenbrock.

Notre radeau longea des fucus longs de trois et quatre mille pieds, immenses serpents qui se developpaient hors de la portee de la vue; je m'amusais a suivre du regard leurs rubans infinis, croyant toujours en atteindre l'extremite, et pendant des heures entieres ma patience etait trompee, sinon mon etonnement.

Quelle force naturelle pouvait produire de telles plantes, et quel devait etre l'aspect de la terre aux premiers siecles de sa formation, quand, sous l'action de la chaleur et de l'humidite, le regne vegetal se developpait seul a sa surface!

Le soir arriva, et, ainsi que je l'avais remarque la veille, l'etat lumineux de l'air ne subit aucune diminution. C'etait un phenomene constant sur la duree duquel on pouvait compter.

Apres le souper je m'etendis au pied du mat, et je ne tardai pas a m'endormir au milieu d'indolentes reveries.

Hans, immobile au gouvernail, laissait courir le radeau, qui, d'ailleurs, pousse vent arriere, ne demandait meme pas a etre dirige.

Depuis notre depart de Port-Grauben, le professeur Lidenbrock m'avait charge de tenir le <<journal du bord>>, de noter les moindres observations, de consigner les phenomenes interessants, la direction du vent, la vitesse acquise, le chemin parcouru, en un mot, tous les incidents de cette etrange navigation.

Je me bornerai donc a reproduire ici ces notes quotidiennes, ecrites pour ainsi dire sous la dictee des evenements, afin de donner un recit plus exact de notre traversee.

Vendredi 14 aout.--Brise egale du N.-O. Le radeau marche avec rapidite et en ligne droite. La cote reste a trente lieues sous le vent. Rien a l'horizon. L'intensite de la lumiere ne varie pas. Beau temps, c'est-a-dire que les nuages sont fort eleves, peu epais et baignes dans une atmosphere blanche, comme serait de l'argent en fusion.

Thermometre: + 32deg. centigr.

A midi Mans prepare un hamecon a l'extremite d'une corde; il

l'amorce avec un petit morceau de viande et le jette a la mer. Pendant deux heures il ne prend rien. Ces eaux sont donc inhabitees? Non. Une secousse se produit. Hans tire sa ligne et ramene un poisson qui se debat vigoureusement.

<<Un poisson! s'ecrie mon oncle.

--C'est un esturgeon! m'ecriai-je a mon tour, un esturgeon de petite taille!>>

Le professeur regarde attentivement l'animal et ne partage pas mon opinion. Ce poisson a la tete plate, arrondie et la partie anterieure du corps couverte de plaques osseuses; sa bouche est privee de dents; des nageoires pectorales assez developpees sont ajustees a son corps depourvu de queue. Cet animal appartient bien a un ordre ou les naturalistes ont classe l'esturgeon, mais il en differe par des cotes assez essentiels.

Mon oncle ne s'y trompe pas, car, apres un assez court examen, il dit:

<<Ce poisson appartient a une famille eteinte depuis des siecles et dont on retrouve des traces fossiles dans le terrain devonien.

-Comment! dis-je, nous aurions pu prendre vivant un de ces habitants des mers primitives?

--Oui, repond le professeur en continuant ses observations, et tu vois que ces poissons fossiles n'ont aucune identite avec les especes actuelles. Or, tenir un de ces etres vivant c'est un veritable bonheur de naturaliste.

--Mais a quelle famille appartient-il?

--A l'ordre des Ganoides, famille des Cephalaspides, genre...

--Eh bien?

--Genre des Pterychtis, j'en jurerais; mais celui-ci offre une particularite qui, dit-on, se rencontre chez les poissons des eaux souterraines.

--Laquelle?

--Il est aveugle!

--Aveugle!

--Non seulement aveugle, mais l'organe de la vue lui manque absolument.>>

Je regarde. Rien n'est plus vrai. Mais ce peut etre un cas particulier. La ligne est donc amorcee de nouveau et rejetee a

la mer. Cet ocean, a coup sur, est fort poissonneux, car en deux heures nous prenons une grande quantite de Pterychtis, ainsi que des poissons appartenant a une famille egalement eteinte, les Dipterides, mais dont mon oncle ne peut reconnaitre le genre. Tous sont depourvus de l'organe de la vue. Cette peche inesperee renouvelle avantageusement nos provisions.

Ainsi donc, cela parait constant, cette mer ne renferme que des especes fossiles, dans lesquelles les poissons comme les reptiles sont d'autant plus parfaits que leur creation est plus ancienne.

Peut-etre rencontrerons-nous quelques-uns de ces sauriens que la science a su refaire avec un bout d'ossement ou de cartilage.

Je prends la lunette et j'examine la mer. Elle est deserte. Sans doute nous sommes encore trop rapproches des cotes.

Je regarde dans les airs. Pourquoi quelques-uns de ces oiseaux reconstruits par l'immortel Cuvier ne battraient-ils pas de leurs ailes ces lourdes couches atmospheriques? Les poissons leur fourniraient une suffisante nourriture. J'observe l'espace, mais les airs sont inhabites comme les rivages.

Cependant mon imagination m'emporte dans les merveilleuses hypotheses de la paleontologie. Je reve tout eveille. Je crois voir a la surface des eaux ces enormes Chersites, ces tortues antediluviennes, semblables a des ilots flottants. Il me semble que sur les greves assombries passent les grands mammiferes des premiers jours, le Leptotherium, trouve dans les cavernes du Bresil, le mericotherium, venu des regions glacees de la Siberie. Plus loin, le pachyderme Lophiodon, ce tapir gigantesque, se cache derriere les rocs, pret a disputer sa proie a l'Anoplotherium, animal etrange, qui tient du rhinoceros, du cheval, de l'hippopotame et du chameau, comme si le Createur, presse aux premieres heures du monde, eut reuni plusieurs animaux en un seul. Le Mastodonte geant fait tourner sa trompe et broie sous ses defenses les rochers du rivage, tandis que le Megatherium, arc-boute sur ses enormes pattes, fouille la terre en eveillant par ses rugissements l'echo des granits sonores. Plus haut, le Protopitheque, le premier singe apparu a la surface du globe, gravit les cimes ardues. Plus haut encore, le Pterodactyle, a la main ailee, glisse comme une large chauve-souris sur l'air comprime. Enfin, dans les dernieres couches, des oiseaux immenses, plus puissants que le casoar, plus grands que l'autruche, déploient leurs vastes ailes et vont donner de la tete contre la paroi de la voute granitique.

Tout ce monde fossile renaît dans mon imagination. Je me reporte aux epoques bibliques de la creation, bien avant la naissance de l'homme, lorsque la terre incomplete ne pouvait lui suffire encore. Mon reve alors devance l'apparition des etres animes. Les mammiferes disparaissent, puis les oiseaux, puis les reptiles de l'epoque secondaire, et enfin les poissons, les crustaces, les

mollusques, les articules. Les zoophytes de la periode de transition retournent au neant a leur tour. Toute la vie de la terre se resume en moi. et mon coeur est seul a battre dans ce monde depeuple. Il n'y plus de saisons; il n'y a plus de climats; la chaleur propre du globe s'accroit sans cesse et neutralise celle de l'astre radieux. La vegetation s'exagere; je passe comme une ombre au milieu des fougères arborescentes, foulant de mon pas incertain les marnes irisees et les gres bigarres du sol; je m'appuie au tronc des coniferes immenses; je me couche a l'ombre des Sphenophylles, des Asterophylles et des Lycopodes hauts de cent pieds.

Les siecles s'ecoulent comme des jours; je remonte la serie des transformations terrestres; les plantes disparaissent; les roches granitiques perdent leur durete; l'etat liquide va remplacer l'etat solide sous l'action d'une chaleur plus intense; les eaux courent a la surface du globe; elles bouillonnent, elles se volatilisent; les vapeurs enveloppent la terre, qui peu a peu ne forme plus qu'une masse gazeuse, portee au rouge blanc, grosse comme le soleil et brillante comme lui!

Au centre de cette nebuleuse, quatorze cent mille fois plus considerable que ce globe qu'elle va former un jour, je suis entraine dans les espaces planetaires; mon corps se subtilise, se sublime a son tour et se melange comme un atome imponderable a ces immenses vapeurs qui tracent dans l'infini leur orbite enflammee!

Quel reve! Ou m'emporte-t-il? Ma main fièvreuse en jette sur le papier les etranges details.

J'ai tout oublie, et le professeur, et le guide, et le radeau!
Une hallucination s'est emparee de mon esprit...

<<Qu'as-tu?>> dit mon oncle.

Mes yeux tout ouverts se fixent sur lui sans le voir.

<<Prends garde, Axel, tu vas tomber a la mer!>>

En meme temps, je me sens saisir vigoureusement par la main de Hans. Sans lui, sous l'empire de mon reve, je me precipitais dans les flots.

<<Est-ce qu'il devient fou? s'ecrie le professeur.

--Qu'y a-t-il? dis-je enfin, en revenant a moi.

--Es-tu malade?

--Non, j'ai eu un moment d'hallucination, mais il est passe.
Tout va bien, d'ailleurs?

--Oui! bonne brise, belle mer! nous filons rapidement, et si mon estime ne m'a pas trompe, nous ne pouvons tarder a atterrir.>>

A ces paroles, je me leve, je consulte l'horizon; mais la ligne d'eau se confond toujours avec la ligne des nuages.

XXXIII

Samedi 15 aout.--La mer conserve sa monotone uniformite. Nulle terre n'est en vue. L'horizon parait excessivement recule.

J'ai la tete encore alourdie par la violence de mon reve.

Mon oncle n'a pas reve, lui, mais il est de mauvaise humeur; il parcourt tous les points de l'espace avec sa lunette et se croise les bras d'un air depite.

Je remarque que le professeur Lidenbrock tend a redevenir l'homme impatient du passe, et je consigne le fait sur mon journal. Il a fallu mes dangers et mes souffrances pour tirer de lui quelque etincelle d'humanite; mais, depuis ma guerison, la nature a repris le dessus. Et cependant, pourquoi s'emporter? Le voyage ne s'accomplit-il pas dans les circonstances les plus favorables? Est-ce que le radeau ne file pas avec une merveilleuse rapidite?

<<Vous semblez inquiet, mon oncle? dis-je, en le voyant souvent porter la lunette a ses yeux.

--Inquiet? Non.

--Impatient, alors?

--On le serait a moins!

--Cependant nous marchons avec vitesse...

--Que m'importe? Ce n'est pas la vitesse qui est trop petite, c'est la mer qui est trop grande!>>

Je me souviens alors que le professeur, avant notre depart, estimait a une trentaine de lieues la longueur de ce souterrain. Or nous avons parcouru un chemin trois fois plus long, et les rivages du sud n'apparaissent pas encore.

<<Nous ne descendons pas! reprend le professeur. Tout cela est du temps perdu, et, en somme, je ne suis pas venu si loin pour faire une partie de bateau sur un etang!

Il appelle cette traversee une partie de bateau, et cette mer un etang!

<<Mais, dis-je, puisque nous avons suivi la route indiquee par Saknussem...

--C'est la question. Avons-nous suivi cette route? Saknussem a-t-il rencontre cette etendue d'eau? L'a-t-il traversee? Ce ruisseau que nous avons pris pour guide ne nous a-t-il pas completement egares?

--En tout cas, nous ne pouvons regretter, d'etre venus jusqu'ici. Ce spectacle est magnifique, et...

--Il ne s'agit pas de voir. Je me suis propose un but, et je veux l'atteindre! Ainsi ne me parle pas d'admirer!>>

Je me le tiens pour dit, et je laisse le professeur se ronger les levres d'impatience. A six heures du soir, Hans reclame sa paye, et ses trois rixdales lui sont comptes.

Dimanche 16 aout.--Rien de nouveau. Meme temps. Le vent a une legere tendance a fraichir. En me reveillant, mon premier soin est de constater l'intensite de la lumiere. Je crains toujours que le phenomene electrique ne vienne a s'obscurcir, puis a s'eteindre. Il n'en est rien: l'ombre du radeau est nettement dessinee a la surface des flots.

Vraiment cette mer est infinie! Elle doit avoir la largeur de la Mediterranee, ou meme de l'Atlantique. Pourquoi pas?

Mon oncle sonde a plusieurs reprises; il attache un des plus lourds pics a l'extremite d'une corde qu'il laisse filer de deux cents brasses. Pas de fond. Nous avons beaucoup de peine a ramener notre sonde.

Quand le pic est remonte a bord, Hans me fait remarquer a sa surface des empreintes fortement accusees. On dirait que ce morceau de fer a ete vigoureusement serre entre deux corps durs.

Je regarde le chasseur.

<<Tander!>> fait-il.

Je ne comprends pas. Je me tourne vers mon oncle, qui est entierement absorbe dans ses reflexions. Je ne me soucie pas de le deranger. Je reviens vers l'Islandais. Celui-ci, ouvrant et refermant plusieurs fois la bouche, me fait comprendre sa pensee.

<<Des dents!>> dis-je avec stupefaction en considerant plus attentivement la barre de fer.

Oui! ce sont bien des dents dont l'empreinte s'est incrustee dans le metal! Les machoires qu'elles garnissent doivent

posseder une force prodigieuse! Est-ce un monstre des especes perdues qui s'agite sous la couche profonde des eaux, plus vorace que le squal, plus redoutable que la baleine! Je ne puis detacher mes regards de cette barre a demi rongee! Mon reve de la nuit derniere va-t-il devenir une realite?

Ces pensees m'agitent pendant tout le jour, et mon imagination se calme a peine dans un sommeil de quelques heures.

Lundi 17 aout.--Je cherche a me rappeler les instincts particuliers a ces animaux antediluviens de l'epoque secondaire, qui, succedant aux mollusques, aux crustaces et aux poissons, precederent l'apparition des mammiferes sur le globe. Le monde appartenait alors aux reptiles. Ces monstres regnaient en maitres dans les mers jurassiques[1]. La nature leur avait accorde la plus complete organisation. Quelle gigantesque structure! quelle force prodigieuse! Les sauriens actuels, alligators ou crocodiles, les plus gros et les plus redoutables, ne sont que des reductions affaiblies de leurs peres des premiers ages!

[1] Mers de la periode secondaire qui ont forme les terrains dont se composent les montagnes du Jura.

Je frissonne a l'evocation que je fais de ces monstres. Nul oeil humain ne les a vus vivants. Ils apparurent sur la terre mille siecles avant l'homme, mais leurs ossements fossiles, retrouves dans ce calcaire argileux que les Anglais nomment le lias, ont permis de les reconstruire anatomiquement et de connaitre leur colossale conformation.

J'ai vu au Museum de Hambourg le squelette de l'un de ces sauriens qui mesurait trente pieds de longueur. Suis-je donc destine, moi, habitant de la terre, a me trouver face a face avec ces representants d'une famille antediluvienne? Non! c'est impossible. Cependant la marque des dents puissantes est gravee sur la barre de fer, et a leur empreinte je reconnais qu'elles sont coniques comme celles du crocodile.

Mes yeux se fixent avec effroi sur la mer; je crains de voir s'elancer l'un de ces habitants des cavernes sous-marines.

Je suppose que le professeur Lidenbrock partage mes idees, sinon mes craintes, car, apres avoir examine le pic, il parcourt l'ocean du regard.

<<Au diable, dis-je en moi-meme, cette idee qu'il a eue de sonder! Il a trouble quelque animal marin dans sa retraite, et si nous ne sommes pas attaques en route!...>>

Je jette un coup d'oeil sur les armes, et je m'assure qu'elles sont en bon etat. Mon oncle me voit faire et m'approuve du

geste.

Deja de larges agitations produites a la surface des flots indiquent le trouble des couches reculees. Le danger est proche. Il faut veiller.

Mardi 18 aout.--Le soir arrive, ou plutot le moment ou le sommeil alourdit nos paupieres, car la nuit manque a cet ocean, et l'implacable lumiere fatigue obstinement nos yeux, comme si nous naviguions sous le soleil des mers arctiques. Hans est a la barre. Pendant son quart je m'endors.

Deux heures apres, une secousse epouvantable me reveille. Le radeau a ete souleve hors des flots avec une indescriptible puissance et rejete a vingt toises de la.

<<Qu'y a-t-il? s'ecria mon oncle; avons-nous touche?>>

Hans montre du doigt, a une distance de deux cents toises, une masse noiratre qui s'eleve et s'abaisse tour a tour. Je regarde et je m'ecrie:

<<C'est un marsouin colossal!

--Oui, replique mon oncle, et voila maintenant un lezard de mer d'une grosseur peu commune.

--Et plus loin un crocodile monstrueux! Voyez sa large machoire et les rangees de dents dont elle est armee. Ah! il disparaît!

--Une baleine! une baleine! s'ecrie alors le professeur. J'apercois ses nageoires enormes! Vois l'air et l'eau qu'elle chasse par ses events!>>

En effet, deux colonnes liquides s'elevent a une hauteur considerable au-dessus de la mer. Nous restons surpris, stupefaits, epouvantes, en presence de ce troupeau de monstres marins. Ils ont des dimensions surnaturelles, et le moindre d'entre eux briserait le radeau d'un coup de dent. Hans veut mettre la barre au vent, afin de fuir ce voisinage dangereux; mais il apercoit sur l'autre bord d'autres ennemis non moins redoutables: une tortue large de quarante pieds, et un serpent long de trente, qui darde sa tete enorme au-dessus des flots.

Impossible de fuir. Ces reptiles s'approchent; ils tournent autour du radeau avec une rapidite que des convois lances a grande vitesse ne sauraient egaler; ils tracent autour de lui des cercles concentriques. J'ai pris ma carabine. Mais quel effet peut produire une balle sur les ecailles dont le corps de ces animaux est recouvert?

Nous sommes muets d'effroi. Les voici qui s'approchent! D'un

cote le crocodile, de l'autre le serpent. Le reste du troupeau marin a disparu. Je vais faire feu. Hans m'arrete d'un signe. Les deux monstres passent a cinquante toises du radeau, se precipitent l'un sur l'autre, et leur fureur les empeche de nous apercevoir.

Le combat s'engage a cent toises du radeau. Nous voyons distinctement les deux monstres aux prises.

Mais il me semble que maintenant les autres animaux viennent prendre part a la lutte, le marsouin, la baleine, le lezard, la tortue; a chaque instant je les entrevois. Je les montre a l'Islandais. Celui-ci remue la tete negativement.

<<Tva>>, fait-il.

--Quoi! deux! il pretend que deux animaux seulement...

--Il a raison, s'ecrie mon oncle, dont la lunette n'a pas quitte les yeux.

--Par exemple!

--Oui! le premier de ces monstres a le museau d'un marsouin, la tete d'un lezard, les dents d'un crocodile, et voila ce qui nous a trompes. C'est le plus redoutable des reptiles antediluviens, l'Ichthyosaurus!

--Et l'autre?

--L'autre, c'est un serpent cache dans la carapace d'une tortue, le terrible ennemi du premier, le Plesiosaurus!>>

Hans a dit vrai. Deux monstres seulement troublent ainsi la surface de la mer, et j'ai devant les yeux deux reptiles des oceans primitifs. J'apercois l'oeil sanglant de l'Ichthyosaurus, gros comme la tete d'un homme. La nature l'a doue d'un appareil d'optique d'une extreme puissance et capable de resister a la pression des couches d'eau dans les profondeurs qu'il habite. On l'a justement nomme la baleine des Sauriens, car il en a la rapidite et la taille. Celui-ci ne mesure pas moins de cent pieds, et je peux juger de sa grandeur quand il dresse au-dessus des flots les nageoires verticales de sa queue. Sa machoire est enorme, et d'apres les naturalistes, elle ne compte pas moins de cent quatre-vingt-deux dents.

Le Plesiosaurus, serpent a tronc cylindrique, a queue courte, a les pattes disposees en forme de rame. Son corps est entierement revetu d'une carapace, et son cou, flexible comme celui du cygne, se dresse a trente pieds au-dessus des flots.

Ces animaux s'attaquent avec une indescriptible furie. Ils soulevent des montagnes liquides qui s'etendent jusqu'au radeau.

Vingt fois nous sommes sur le point de chavirer. Des sifflements d'une prodigieuse intensité se font entendre. Les deux bêtes sont enlacées. Je ne puis les distinguer l'une de l'autre! Il faut tout craindre de la rage du vainqueur.

Une heure, deux heures se passent. La lutte continue avec le même acharnement. Les combattants se rapprochent du radeau et s'en éloignent tour à tour. Nous restons immobiles, prêts à faire feu.

Soudain l'Ichthyosaurus et le Plesiosaurus disparaissent en creusant un véritable maelstrom. Le combat va-t-il se terminer dans les profondeurs de la mer?

Mais tout à coup une tête énorme s'élance au dehors, la tête du Plesiosaurus. Le monstre est blessé à mort. Je n'aperçois plus son immense carapace. Seulement, son long cou se dresse, s'abat, se relève, se recourbe, cingle les flots comme un fouet gigantesque et se tord comme un ver coupé. L'eau rejaillit à une distance considérable. Elle nous aveugle. Mais bientôt l'agonie du reptile touche à sa fin, ses mouvements diminuent, ses contorsions s'apaisent, et ce long tronçon de serpent s'étend comme une masse inerte sur les flots calmes.

Quant à l'Ichthyosaurus, a-t-il donc regagné sa caverne sous-marine, ou va-t-il réapparaître à la surface de la mer?

XXXIV

Mercredi 19 août.--Heureusement le vent, qui souffle avec force, nous a permis de fuir rapidement le théâtre du combat. Hans est toujours au gouvernail. Mon oncle, tiraillé de ses absorbantes idées par les incidents de ce combat, retombe dans son impatiente contemplation de la mer.

Le voyage reprend sa monotone uniformité, que je ne tiens pas à rompre au prix des dangers d'hier.

Jeudi 20 août.--Brise N.-N.-E. assez inégale. Température chaude. Nous marchons avec une vitesse de trois lieues et demie à l'heure.

Vers midi un bruit très éloigné se fait entendre.

Je consigne ici le fait sans pouvoir en donner l'explication. C'est un mugissement continu.

<<Il y a au loin, dit le professeur, quelque rocher, ou quelque îlot sur lequel la mer se brise.>>

Hans se hisse au sommet du mat, mais ne signale aucun ecueil.
L'océan est uni jusqu'à sa ligne d'horizon.

Trois heures se passent. Les mugissements semblent provenir
d'une chute d'eau éloignée.

Je le fais remarquer à mon oncle, qui secoue la tête. J'ai
pourtant la conviction que je ne me trompe pas. Courons-nous
donc à quelque cataracte qui nous précipitera dans l'abîme? Que
cette manière de descendre plaise au professeur, parce qu'elle se
rapproche de la verticale, c'est possible, mais à moi...

En tout cas, il doit y avoir à quelques lieues au vent un
phénomène bruyant, car maintenant les mugissements se font
entendre avec une grande violence. Viennent-ils du ciel ou de
l'océan?

Je porte mes regards vers les vapeurs suspendues dans
l'atmosphère, et je cherche à sonder leur profondeur. Le ciel
est tranquille; les nuages, emportés au plus haut de la voûte,
semblent immobiles et se perdent dans l'intense irradiation de la
lumière. Il faut donc chercher ailleurs la cause de ce
phénomène.

J'interroge alors l'horizon pur et dégagé de toute brume. Son
aspect n'a pas changé. Mais si ce bruit vient d'une chute, d'une
cataracte; si tout cet océan se précipite dans un bassin
inférieur, si ces mugissements sont produits par une masse d'eau
qui tombe, le courant doit s'activer, et sa vitesse croissante
peut me donner la mesure du péril dont nous sommes menacés. Je
consulte le courant. Il est nul. Une bouteille vide que je
jette à la mer reste sous le vent.

Vers quatre heures, Hans se lève, se cramponne au mat et monte à
son extrémité. De là son regard parcourt l'arc de cercle que
l'océan décrit devant le radeau et s'arrête à un point. Sa
figure n'exprime aucune surprise, mais son poil est devenu fixe.

<<Il a vu quelque chose, dit mon oncle.

--Je le crois.>>

Hans redescend, puis il étend son bras vers le sud en disant:

<<Der nere!>>

--La-bas?>> répond mon oncle.

Et saisissant sa lunette, il regarde attentivement pendant une
minute, qui me paraît un siècle.

<<Oui, oui! s'écrie-t-il.

--Que voyez-vous?

--Une gerbe immense qui s'élève au-dessus des flots.

--Encore quelque animal marin?

--Alors mettons le cap plus à l'ouest, car nous savons à quoi nous en tenir sur le danger de rencontrer ces monstres antediluviens!

--Laissons aller,>> répond mon oncle.

Je me retourne vers Hans. Hans maintient sa barre avec une inflexible rigueur.

Cependant, si de la distance qui nous sépare de cet animal, et qu'il faut estimer à douze lieues au moins, on peut apercevoir la colonne d'eau chassée par ses events, il doit être d'une taille surnaturelle. Fuir serait se conformer aux lois de la plus vulgaire prudence. Mais nous ne sommes pas venus ici pour être prudents.

On va donc en avant. Plus nous approchons, plus la gerbe grandit. Quel monstre peut s'emplit d'une pareille quantité d'eau et l'expulser ainsi sans interruption?

A huit heures du soir nous ne sommes pas à deux lieues de lui. Son corps noirâtre, énorme, monstrueux, s'étend dans la mer comme un îlot. Est-ce illusion? est-ce effroi? Sa longueur me paraît dépasser mille toises! Quel est donc ce cétacé que n'ont prévu ni les Cuvier ni les Blumembach? Il est immobile et comme endormi; la mer semble ne pouvoir le soulever, et ce sont les vagues qui ondulent sur ses flancs. La colonne d'eau, projetée à une hauteur de cinq cents pieds retombe avec un bruit assourdissant. Nous courons en insensés vers cette masse puissante que cent baleines ne nourriraient pas pour un jour.

La terreur me prend. Je ne veux pas aller plus loin! Je couperai, s'il le faut, la drisse de la voile! Je me revolte contre le professeur, qui ne me répond pas.

Tout à coup Hans se lève, et montrant du doigt le point menaçant:

<<Holme!>> dit-il.

--Une île! s'écrie mon oncle.

--Une île! dis-je à mon tour en haussant les épaules.

--Évidemment, répond le professeur en poussant un vaste éclat de rire.

--Mais cette colonne d'eau!

--Geysir[1] fait Hans.

[1] Source jaillissante tres celebre situee au pied de l'Hecla.

--Eh! sans doute, geysir, riposte mon oncle, un geysir pareil a ceux de l'Islande!>>

Je ne veux pas, d'abord, m'etre trompe si grossierement. Avoir pris un ilot pour un monstre marin! Mais l'evidence se fait, et il faut enfin convenir de mon erreur. Il n'y a la qu'un phenomene naturel.

A mesure que nous approchons, les dimensions de la gerbe liquide deviennent grandioses. L'ilot represente a s'y meprendre un cetace immense dont la tete domine les flots a une hauteur de dix toises. Le geysir, mot que les Islandais prononcent <<geysir>> et qui signifie <<fureur>>, s'eleve majestueusement a son extremite. De sourdes detonations eclatent par instants, et l'enorme jet, pris de coleres plus violentes, secoue son panache de vapeurs en bondissant jusqu'a la premiere couche de nuages. Il est seul. Ni fumerolles, ni sources chaudes ne l'entourent, et toute la puissance volcanique se resume en lui. Les rayons de la lumiere electrique viennent se meler a cette gerbe eblouissante, dont chaque goutte se nuance de toutes les couleurs du prisme.

<<Accostons,>> dit le professeur.

Mais il faut, eviter avec soin cette trombe d'eau, qui coulerait le radeau en un instant. Hans, manoeuvrant adroitement, nous amene a l'extremite de l'ilot.

Je saute sur le roc; mon oncle me suit lestement, tandis que le chasseur demeure a son poste, comme un homme au-dessus de ces etonnements.

Nous marchons sur un granit mele de tuf siliceux; le sol frissonne sous nos pieds comme les flancs d'une chaudiere ou se tord de la vapeur surchauffee; il est brulant. Nous arrivons en vue d'un petit bassin central d'ou s'eleve le geysir. Je plonge dans l'eau qui coule en bouillonnant un thermometre a deversement, et il marque une chaleur de cent soixante-trois degres.

Ainsi donc cette eau sort d'un foyer ardent. Cela contredit singulierement les theories du professeur Lidenbrock. Je ne puis m'empecher d'en faire la remarque.

<<Eh bien, replique-t-il, qu'est-ce que cela prouve, contre ma doctrine?

--Rien,>> dis-je d'un ton sec, en voyant que je me heurte a un

entêtement absolu.

Neanmoins, je suis force d'avouer que nous sommes singulièrement favorisés jusqu'ici, et que, pour une raison qui m'échappe, ce voyage s'accomplit dans des conditions particulières de température; mais il me paraît évident, certain, que nous arriverons un jour ou l'autre à ces régions où la chaleur centrale atteint les plus hautes limites et dépasse toutes les graduations des thermomètres.

Nous verrons bien. C'est le mot du professeur, qui, après avoir baptisé cet îlot volcanique du nom de son neveu, donne le signal de rembarquement.

Je reste pendant quelques minutes encore à contempler le geyser. Je remarque que son jet est irrégulier dans ses accès, qu'il diminue parfois d'intensité, puis reprend avec une nouvelle vigueur, ce que j'attribue aux variations de pression des vapeurs accumulées dans son réservoir.

Enfin nous partons en contournant les roches très accores du sud. Hans a profité de cette halte pour remettre le radeau en état.

Mais avant de déborder je fais quelques observations pour calculer la distance parcourue, et je les note sur mon journal. Nous avons franchi deux cent soixante-dix lieues de mer depuis Port-Grauben, et nous sommes à six cent vingt lieues de l'Islande, sous l'Angleterre.

XXXV

Vendredi 21 août.--Le lendemain le magnifique geyser a disparu. Le vent a fraîchi, et nous a rapidement éloignés de l'îlot Axel. Les mugissements se sont éteints peu à peu.

Le temps, s'il est permis de s'exprimer ainsi, va changer avant peu. L'atmosphère se charge de vapeurs, qui emportent avec elles l'électricité formée par l'évaporation des eaux salines, les nuages s'abaissent sensiblement et prennent une teinte uniformément olivâtre; les rayons électriques peuvent à peine percer cet opaque rideau baissé sur le théâtre où va se jouer le drame des tempêtes.

Je me sens particulièrement impressionné, comme l'est sur terre toute créature à l'approche d'un cataclysme. Les <<cumulus[1]>> entassés dans le sud présentent un aspect sinistre; ils ont cette apparence <<impitoyable>> que j'ai souvent remarquée au début des orages. L'air est lourd, la mer est calme.

[1] Nuages de formes arrondies.

Au loin les nuages ressemblent a de grosses balles de coton amoncelées dans un pittoresque desordre; peu a peu ils se gonflent et perdent en nombre ce qu'ils gagnent en grandeur; leur pesanteur est telle qu'ils ne peuvent se detacher de l'horizon; mais, au souffle des courants eleves, ils se fondent peu a peu, s'assombrissent et presentent bientot une couche unique d'un aspect redoutable; parfois une pelote de vapeurs, encore eclairee, rebondit sur ce tapis grisatre et va se perdre bientot dans la masse opaque.

Evidemment l'atmosphere est saturee de fluide, j'en suis tout impregne, mes cheveux se dressent sur ma tete comme aux abords d'une machine electrique. Il me semble que, si mes compagnons me touchaient en ce moment, ils recevraient une commotion violente.

A dix heures du matin, les symptomes de l'orage sont plus decisifs; on dirait que le vent mollit pour mieux reprendre haleine; la nue ressemble a une outre immense dans laquelle s'accumulent les ouragans.

Je ne veux pas croire aux menaces du ciel, et cependant je ne puis m'empecher de dire:

<<Voila du mauvais temps qui se prepare.>>

Le professeur ne repond pas. Il est d'une humeur massacrate, a voir l'océan se prolonger indefiniment devant ses yeux. Il hausse les epaules a mes paroles.

<<Nous aurons de l'orage, dis-je en etendant la main vers l'horizon, ces nuages s'abaissent sur la mer comme pour l'ecraser!>>

Silence general. Le vent se tait. La nature a l'air d'une morte et ne respire plus. Sur le mat, ou je vois deja poindre un leger feu Saint-Elme, la voile detendue tombe en plis lourds. Le radeau est immobile au milieu d'une mer epaisse et sans ondulations. Mais, si nous ne marchons plus, a quoi bon conserver cette toile, qui peut nous mettre en perdition au premier choc de la tempete?

<<Amenons-la, dis-je, abattons notre mat: cela sera prudent.

--Non, par le diable! s'ecrie mon oncle, cent fois non! Que le vent nous saisisse! que l'orage nous emporte! mais que j'apercoive enfin les rochers rivage, quand notre radeau devrait s'y briser en mille pieces!>>

Ces paroles ne sont pas achevees que l'horizon du sud change subitement d'aspect; les vapeurs accumulees se resolvent en eau, et l'air, violemment appele pour combler les vides produits par la condensation, se fait ouragan. Il vient des extremités les

plus reculees de la caverne. L'obscurite redouble. C'est a peine si je puis prendre quelques notes incompletes.

Le radeau se souleve, il bondit. Mon oncle est jete de son haut. Je me traine jusqu'a lui. Il s'est fortement cramponne a un bout de cable et parait considerer avec plaisir ce spectacle des elements dechaines.

Hans ne bouge pas. Ses longs cheveux, repousses par l'ouragan et ramenes sur sa face immobile, lui donnent une etrange physionomie, car chacune de leurs extremités est herissee de petites aigrettes lumineuses. Son masque effrayant est celui d'un homme antediluvien, contemporain des Ichthyosaures et des Megatherium.

Cependant le mat resiste. La voile se tend comme une bulle prete a crever. Le radeau file avec un emportement que je ne puis estimer, mais moins vite encore que ces gouttes d'eau deplacees sous lui, dont la rapidite fait des lignes droites et nettes.

<<La voile! la voile! dis-je, en faisant signe de l'abaisser.

--Non! repond mon oncle.

--Nej,>> fait Hans en remuant doucement la tete.

Cependant la pluie forme une cataracte mugissante devant cet horizon vers lequel nous courons en insenses. Mais avant qu'elle n'arrive jusqu'a nous le voile de nuage se déchire, la mer entre en ebullition et l'electricite, produite par une vaste action chimique qui s'opere dans les couches superieures, est mise en jeu. Aux eclats du tonnerre se melent les jets etincelants de la foudre; des eclairs sans nombre s'entre-croisent au milieu des detonations; la masse des vapeurs devient incandescente; les grelons qui frappent le metal de nos outils ou de nos armes se font lumineux; les vagues soulevees semblent etre autant de mamelons ignivomes sous lesquels couve un feu interieur, et dont chaque crete est empanachee d'une flamme.

Mes yeux sont eblouis par l'intensite de la lumiere, mes oreilles brisees par le fracas de la foudre; il faut me retenir au mat, qui plie comme un roseau sous la violence de l'ouragan.....

.....
.....

[Ici mes notes de voyage devinrent tres incompletes. Je n'ai plus retrouve que quelques observations fugitives et prises machinalement pour ainsi dire. Mais, dans leur brievete, dans leur obscurite meme, elles sont empreintes de l'emotion qui me dominait, et mieux que ma memoire elles me donnent le sentiment de notre situation.]

.....
.....

Dimanche 23 aout.--Ou sommes-nous? Emportés avec une incomparable rapidité.

La nuit a été épouvantable. L'orage ne se calme pas. Nous vivons dans un milieu de bruit, une détonation incessante. Nos oreilles saignent. On ne peut échanger une parole.

Les éclairs ne discontinuent pas. Je vois des zigzags retrogrades qui, après un jet rapide, reviennent de bas ou haut et vont frapper la voûte de granit. Si elle allait s'écrouler! D'autres éclairs se bifurquent ou prennent la forme de globes de feu qui éclatent comme des bombes. Le bruit général ne paraît pas s'en accroître; il a dépassé la limite d'intensité que peut percevoir l'oreille humaine, et, quand toutes les poudrières du monde viendraient à sauter ensemble, nous ne saurions en entendre davantage.

Il y a émission continue de lumière à la surface des nuages; la matière électrique se dégage incessamment de leurs molécules; évidemment les principes gazeux de l'air sont altérés; des colonnes d'eau innombrables s'élancent dans l'atmosphère et retombent en écumant.

Où allons-nous?... Mon oncle est couché tout de son long à l'extrémité du radeau.

La chaleur redouble. Je regarde le thermomètre; il indique... [Le chiffre est effacé.]

Lundi 24 aout.--Cela ne finira pas! Pourquoi l'état de cette atmosphère si dense, une fois modifiée, ne serait-il pas définitif?

Nous sommes brisés de fatigue, Hans comme à l'ordinaire. Le radeau court invariablement vers le sud-est. Nous avons fait plus de deux cents lieues depuis l'îlot Axel.

À midi la violence de l'ouragan redouble; il faut lier solidement tout les objets composant la cargaison. Chacun de nous s'attache également. Les flots passent par-dessus notre tête.

Impossible de s'adresser une seule parole depuis trois jours. Nous ouvrons la bouche, nous remuons nos lèvres; il ne se produit aucun son appréciable. Même en se parlant à l'oreille on ne peut s'entendre.

Mon oncle s'est approché de moi. Il a articulé quelques paroles. Je crois qu'il m'a dit: <<Nous sommes perdus.>> Je n'en suis pas certain.

Je prends le parti de lui écrire ces mots: <<Amenons notre voile.>>

Il me fait signe qu'il y consent.

Sa tête n'a pas eu le temps de se relever de bas en haut qu'un disque de feu apparaît au bord du radeau. Le mat et la voile sont partis tout d'un bloc, et je les ai vus s'enlever à une prodigieuse hauteur, semblables au Pterodactyle, cet oiseau fantastique des premiers siècles.

Nous sommes glacés d'effroi; la boule mi-partie blanche, mi-partie azurée, de la grosseur d'une bombe de dix pouces, se promène lentement, en tournant avec une surprenante vitesse sous la lanterne de l'ouragan. Elle vient ici, là, monte sur un des bords du radeau, saute sur le sac aux provisions, redescend légèrement, bondit, effleure la caisse à poudre. Horreur! Nous allons sauter! Non! Le disque éblouissant s'écarte; il s'approche de Hans, qui le regarde fixement; de mon oncle, qui se précipite à genoux pour l'éviter; de moi, pâle et frissonnant sous l'éclat de la lumière et de la chaleur; il pirouette près de mon pied, que j'essaie de retirer. Je ne puis y parvenir.

Une odeur de gaz nitreux remplit l'atmosphère; elle pénètre le gosier, les poumons. On étouffe.

Pourquoi ne puis-je retirer mon pied? Il est donc rivé au radeau? Ah! la chute de ce globe électrique a aimanté tout le fer du bord; les instruments, les outils, les armes s'agitent en se heurtant avec un cliquetis aigu; les clous de ma chaussure adhèrent violemment à une plaque de fer incrustée dans le bois. Je ne puis retirer mon pied!

Enfin, par un violent effort, je l'arrache au moment où la boule allait le saisir dans son mouvement giratoire et m'entraîner moi-même, si...

Ah! quelle lumière intense! le globe éclate! nous sommes couverts par des jets de flammes!

Puis tout s'éteint. J'ai eu le temps de voir mon oncle étendu sur le radeau; Hans toujours à sa barre et <<crachant du feu>> sous l'influence de l'électricité qui le pénètre!

Où allons-nous? où allons-nous?

.....

Mardi 25 août.--Je sors d'un évanouissement prolongé; l'orage continue; les éclairs se déchainent comme une couvée de serpents lâchée dans l'atmosphère.

Sommes-nous toujours sur la mer? Oui, et emportés avec une vitesse incalculable. Nous avons passé sous l'Angleterre, sous

la Manche, sous la France, sous l'Europe entiere, peut-etre!

.....

Un bruit nouveau se fait entendre! Evidemment, la mer qui se brise sur des rochers!... Mais alors...

.....

.....

XXXVI

Ici se termine ce que j'ai appele <<le journal du bord,>> si heureusement sauve du naufrage. Je reprends mon recit comme devant.

Ce qui se passa au choc du radeau contre les ecueils de la cote, je ne saurais le dire. Je me sentis precipite dans les flots, et si j'echappai a la mort, si mon corps ne fut pas dechire sur les rocs aigus, c'est que le bras vigoureux de Hans me retira de l'abime.

Le courageux Islandais me transporta hors de la portee des vagues, sur un sable brulant ou je me trouvai cote a cote avec mon oncle.

Puis il revint vers ces rochers auxquels se heurtaient les lames furieuses, afin de sauver quelques epaves du naufrage. Je ne pouvais parler; j'etais brise d'emoions et de fatigues; il me fallut une grande heure pour me remettre.

Cependant une pluie diluvienne continuait a tomber, mais avec ce redoublement qui annonce la fin des orages. Quelques rocs superposes nous offrirent un abri contre les torrents du ciel, Hans prepara des aliments auxquels je ne pus toucher, et chacun de nous, epuise par les veilles de trois nuits, tomba dans un douloureux sommeil.

Le lendemain le temps etait magnifique. Le ciel et la mer s'etaient apaises d'un commun accord. Toute trace de tempete avait disparu. Ce furent les paroles joyeuses du professeur qui saluerent mon reveil.

<<Eh bien, mon garcon, s'ecria-t-il, as-tu bien dormi?>>

N'eut-on pas dit que nous etions dans la maison de Konig-strasse, que je descendais tranquillement pour dejeuner et que mon mariage avec la pauvre Grauben allait s'accomplir ce jour meme?

Helas! pour peu que la tempete eut jete le radeau dans l'est, nous avons passe sous l'Allemagne, sous ma chere ville de Hambourg, sous cette rue au demeurait tout ce que j'aimais au

monde. Alors quarante lieues m'en separaient a peine! Mais quarante lieues verticales d'un mur de granit, et en realite, plus de mille lieues a franchir!

Toutes ces douloureuses reflexions traverserent rapidement mon esprit avant que je ne repondisse a la question de mon oncle.

<<Ah ca! repeta-t-il, tu ne veux pas me dire si tu as bien dormi?

--Tres bien, repondis-je; je suis encore brise, mais cela ne sera rien.

--Absolument rien, un peu de fatigue, et voila tout.

--Mais vous me paraissez bien gai, ce matin, mon oncle.

--Enchante, mon garcon! enchante! Nous sommes arrives!

--Au terme de notre expedition?

--Non, mais au bout de cette mer qui n'en finissait pas. Nous allons reprendre maintenant la voie de terre et nous enfoncer veritablement dans les entrailles du globe.

--Mon oncle, permettez-moi une question.

--Je te la permets, Axel.

--Et le retour?

--Le retour! Ah! tu penses a revenir quand on n'est meme pas arrive?

--Non, je veux seulement demander comment il s'effectuera.

--De la maniere la plus simple du monde. Une fois arrives au centre du spherode, ou nous trouverons une route nouvelle pour remonter a sa surface, ou nous reviendrons tout bourgeoisement par le chemin deja parcouru. J'aime a penser qu'il ne se fermera pas derriere nous.

--Alors il faudra remettre le radeau en bon etat.

--Necessairement.

--Mais les provisions, en reste-t-il assez pour accomplir toutes ces grandes choses?

--Oui, certes. Hans est un garcon habile, et je suis sur qu'il a sauve la plus grande partie de la cargaison. Allons nous en assurer, d'ailleurs.>>

Nous quittames cette grotte ouverte a toutes les brises. J'avais

un espoir qui était en même temps une crainte; il me semblait impossible que le terrible abordage du radeau n'eût pas anéanti tout ce qu'il portait. Je me trompais. A mon arrivée sur le rivage, j'aperçus Hans au milieu d'une foule d'objets rangés avec ordre. Mon oncle lui serra la main avec un vif sentiment de reconnaissance. Cet homme, d'un dévouement surhumain dont on ne trouverait peut-être pas d'autre exemple, avait travaillé pendant que nous dormions et sauve les objets les plus précieux au péril de sa vie.

Ce n'est pas que nous n'eussions fait des pertes assez sensibles, nos armes, par exemple; mais enfin on pouvait s'en passer. La provision de poudre était demeurée intacte, après avoir failli sauter pendant la tempête.

<<Eh bien, s'écria le professeur, puisque les fusils manquent, nous en serons quittes pour ne pas chasser.

--Bon; mais les instruments?

--Voici le manomètre, le plus utile de tous, et pour lequel j'aurais donné les autres! Avec lui, je puis calculer la profondeur et savoir quand nous aurons atteint le centre. Sans lui, nous risquerions d'aller au delà et de ressortir par les antipodes!>>

Cette gaite était féroce.

<<Mais la boussole? demandai-je.

--La voici, sur ce rocher, en parfait état, ainsi que le chronomètre et les thermomètres. Ah! le chasseur est un homme précieux!>>

Il fallait bien le reconnaître, en fait d'instruments, rien ne manquait. Quant aux outils et aux engins, j'aperçus, épars sur le sable, échelles, cordes, pics, pioches, etc.

Cependant il y avait encore la question des vivres à élucider.

<<Et les provisions? dis-je,

--Voyons les provisions,>> répondit mon oncle.

Les caisses qui les contenaient étaient alignées sur la grève dans un parfait état de conservation; la mer les avait respectées pour la plupart, et somme toute, en biscuits, viande salée, genièvre et poissons secs, on pouvait compter encore sur quatre mois de vivres.

<<Quatre mois! s'écria le professeur; nous avons le temps d'aller et de revenir, et avec ce qui restera je veux donner un grand dîner à tous mes collègues du Johannaëum!>>

J'aurais du etre fait, depuis longtemps, au temperament de mon oncle, et pourtant cet homme-la m'etonnait toujours.

<<Maintenant, dit-il, nous allons refaire notre provision d'eau avec la pluie que l'orage a versee dans tous ces bassins de granit; par consequent, nous n'avons pas a craindre d'etre pris par la soif. Quant au radeau, je vais recommander a Hans de le reparer de son mieux, quoiqu'il ne doive plus nous servir, j' imagine!

--Comment cela? m'ecriai-je.

--Une idee a moi, mon garçon! Je crois que nous ne sortirons pas par ou nous sommes entres.>>

Je regardai le professeur avec une certaine defiance; je me demandai s'il n'etait pas devenu fou. Et cependant <<il ne savait pas si bien dire.>>

<<Allons dejeuner,>> reprit-il.

Je le suivis sur un cap eleve, apres qu'il eut donne ses instructions au chasseur. La, de la viande seche, du biscuit et du the composerent un repas excellent, et, je dois l'avouer, un des meilleurs que j'eusse fait de ma vie. Le besoin, le grand air, le calme apres les agitations, tout contribuait a me mettre en appetit.

Pendant le dejeuner, je posai a mon oncle la question de savoir ou nous etions en ce moment.

<<Cela, dis-je, me parait difficile a calculer.

--A calculer exactement, oui, repondit-il; c'est meme impossible, puisque, pendant ces trois jours de tempete, je n'ai pu tenir note de la vitesse et de la direction du radeau; mais cependant nous pouvons relever notre situation a l'estime.

--En effet, la derniere observation a ete faite a l'ilot du geyser...

--A l'ilot Axel, mon garçon. Ne decline pas cet honneur d'avoir baptise de ton nom la premiere ile decouverte au centre du massif terrestre.

--Soit! A l'ilot Axel, nous avons franchi environ deux cent soixante-dix lieues de mer et nous nous trouvons a plus de six cents lieues de l'Islande.

--Bien! partons de ce point alors et comptons quatre jours d'orage, pendant lesquels notre vitesse n'a pas du etre inferieure a quatre-vingts lieues par vingt-quatre heures.

--Je le crois. Ce serait donc trois cents lieues a ajouter.

--Oui, et la mer Lidenbrock aurait a peu pres six cents lieues d'un rivage a l'autre! Sais-tu bien, Axel, qu'elle peut lutter de grandeur avec la Mediterranee?

--Oui, surtout si nous ne l'avons traversee que dans sa largeur!

--Ce qui est fort possible!

--Et, chose curieuse, ajoutai-je, si nos calculs sont exacts, nous avons maintenant cette Mediterranee sur notre tete.

--Vraiment!

--Vraiment, car nous sommes a neuf cents lieues de Reykjavik!

--Voila un joli bout de chemin, mon garçon; mais, que nous soyons plutot sous la Mediterranee que sous la Turquie ou sous l'Atlantique, cela ne peut s'affirmer que si notre direction n'a pas devie.

--Non, le vent paraissait constant; je pense donc que ce rivage doit etre situe au sud-est de Port-Grauben.

--Bon, il est facile de s'en assurer en consultant la boussole. Allons consulter la boussole!>>

Le professeur se dirigea vers le rocher sur lequel Hans avait depose les instrumente. Il etait gai, allegre, il se frottait les mains, il prenait des poses! Un vrai jeune homme! Je le suivis, assez curieux de savoir si je ne me trompais pas dans mon estime.

Arrive au rocher, mon oncle prit le compas, le posa horizontalement et observa l'aiguilla, qui, apres avoir oscille, s'arreta dans une position fixe sous l'influence magnetique.

Mon oncle regarda, puis il se frotta les yeux et regarda de nouveau. Enfin il se retourna de mon cote, stupefait.

<<Qu'y a-t-il?>> demandai-je.

Il me fit signe d'examiner l'instrument. Une exclamation de surprise m'echappa. La fleur de l'aiguille marquait le nord la ou nous supposons le midi! Elle se tournait vers la greve au lieu de montrer la pleine mer!

Je remuai la boussole, je l'examinai; elle etait en parfait etat. Quelque position que l'on fit prendre a l'aiguille; celle-ci reprenait obstinement cette direction inattendue.

Ainsi donc, il ne fallait plus en douter, pendant la tempete une saute de vent s'etait produite dont nous ne nous etions pas apercus et avait ramene le radeau vers les rivages que mon oncle croyait laisser derriere lui.

XXXVII

Il me serait impossible de peindre la succession des sentiments qui agiterent le professeur Lidenbrock, la stupefaction, l'incredulite et enfin la colere. Jamais je ne vis homme si decontenance d'abord, si irrite ensuite. Les fatigues de la traversee, les dangers courus, tout etait a recommencer! Nous avions recule au lieu de marcher en avant!

Mais mon oncle reprit rapidement le dessus.

<<Ah! la fatalite me joue de pareils tours! s'ecria-t-il; les elements conspirent contre moi! l'air, le feu et l'eau combinent leurs efforts pour s'opposer a mon passage! Eh bien! l'on saura ce que peut ma volonte. Je ne cederai pas, je ne reculerai pas d'une ligne, et nous verrons qui l'emportera de l'homme ou de la nature!>>

Debout sur le rocher, irrite, menacant, Otto Lidenbrock, pareil au farouche Ajax, semblait defier les dieux. Mais je jugeai a propos d'intervenir et de mettre un frein a cette fougue insensee.

<<Ecoutez-moi, lui dis-je d'un ton ferme. Il y a une limite a toute ambition ici-bas; il ne faut pas lutter contre l'impossible; nous sommes mal equipes pour un voyage sur mer; cinq cents lieues ne se font pas sur un mauvais assemblage de poutres avec une couverture pour voile, un baton en guise de mat, et contre les vents dechaines. Nous ne pouvons gouverner, nous sommes le jouet des tempetes, et c'est agir en fous que de tenter une seconde fois cette impossible traversee!>>

De ces raisons toutes irrefutables je pus derouler la serie pendant dix minutes sans etre interrompu, mais cela vint uniquement de l'inattention du professeur, qui n'entendit pas un mot de mon argumentation.

<<Au radeau! s'ecria-t-il.

Telle fut sa reponse. J'eus beau faire, supplier, m'emporter: je me heurtai a une volonte plus dure que le granit.

Hans achevait en ce moment de reparer le radeau. On eut dit que cet etre bizarre devinait les projets de mon oncle. Avec quelques morceaux de surtarbrandur il avait consolide

l'embarcation. Une voile s'y elevait deja et le vent jouait dans ses plis flottants.

Le professeur dit quelques mots au guide, et aussitot celui-ci d'embarquer les bagages et de tout disposer pour le depart. L'atmosphere etait assez pure et le vent du nord-ouest tenait bon.

Que pouvais-je faire? Resister seul contre deux? Impossible. Si encore Hans se fut joint a moi. Mais non! Il semblait que l'Islandais eut mis de cote toute volonte personnelle et fait voeu d'abnegation. Je ne pouvais rien obtenir d'un serviteur aussi infeode a son maitre. Il fallait marcher en avant.

J'allais donc prendre sur le radeau ma place accoutumee, quand mon oncle m'arreta de la main.

<<Nous ne partirons que demain, dit-il.>>

Je fis le geste d'un homme resigne a tout.

<<Je ne dois rien negliger, reprit-il, et puisque la fatalite m'a pousse sur cette partie de la cote, je ne la quitterai pas sans l'avoir reconnue.>>

Cette remarque sera comprise quand on saura que nous etions revenus au rivage du nord, mais non pas a l'endroit meme de notre premier depart. Port-Graubien devait etre situe plus a l'ouest. Rien de plus raisonnable des lors que d'examiner avec soin les environs de ce nouvel atterrissage.

<<Allons a la decouverte!>> dis-je.

Et, laissant Hans a ses occupations, nous voila partis. L'espace compris entre les relais de la mer et le pied des contre-forts etait fort large; on pouvait marcher une demi-heure avant d'arriver a la paroi de rochers. Nos pieds ecrasaient d'innombrables coquillages de toutes formes et de toutes grandeurs, ou vecurent les animaux des premieres epoques. J'apercevais aussi d'énormes carapaces; dont le diametre dépassait souvent quinze pieds. Elles avaient appartenu a ces gigantesques glyptodons de la periode pliocene dont la tortue moderne n'ont plus qu'une petite reduction. En outre le sol etait seme d'une grande quantite de debris pierreux, sortes de galets arrondis par la lame et ranges en lignes successives. Je fus donc conduit a faire cette remarque, que la mer devait autrefois occuper cet espace. Sur les rocs epars et maintenant hors de ses atteintes, les flots avaient laisse des traces evidentes de leur passage.

Ceci pouvait expliquer jusqu'a un certain point l'existence de cet ocean, a quarante lieues au-dessous de la surface du globe. Mais, suivant moi, cette masse d'eau devait se perdre peu a peu

dans les entrailles de la terre, et elle provenait évidemment des eaux de l'Océan, qui se firent jour à travers quelque fissure. Cependant il fallait admettre que cette fissure était actuellement bouchée, car toute cette caverne, ou mieux, cet immense réservoir, se fut rempli dans un temps assez court. Peut-être même cette eau, ayant eu à lutter contre des feux souterrains, s'était vaporisée en partie. De là l'explication des nuages suspendus sur notre tête et le dégagement de cette électricité qui créait des tempêtes à l'intérieur du massif terrestre.

Cette théorie des phénomènes dont nous avons été témoins me paraissait satisfaisante; car, pour grandes que soient les merveilles de la nature, elles sont toujours explicables par des raisons physiques.

Nous marchions donc sur une sorte de terrain sédimentaire formé par les eaux, comme tous les terrains de cette période, si largement distribués à la surface du globe. Le professeur examinait attentivement chaque interstice de roche. Qu'une ouverture quelconque existât, et il devenait important pour lui d'en faire sonder la profondeur.

Pendant un mille, nous avons côtoyé les rivages de la mer Lidenbrock, quand le sol changea subitement d'aspect. Il paraissait bouleversé, convulsionné par un exhaussement violent des couches inférieures. En maint endroit, des enfoncements ou des soulèvements attestaient une dislocation puissante du massif terrestre.

Nous avançons difficilement sur ces cassures de granit, mélangées de silex, de quartz et de dépôts alluvionnaires, lorsqu'un champ, plus qu'un champ, une plaine d'ossements apparut à nos regards. On eût dit un cimetière immense, où les générations de vingt siècles confondaient leur éternelle poussière. De hautes extumescences de débris s'élevaient au loin. Elles ondulaient jusqu'aux limites de l'horizon et s'y perdaient dans une brume fondante. Là, sur trois mille carres, peut-être; s'accumulait toute la vie de l'histoire animale, à peine écrite dans les terrains trop récents du monde habité.

Cependant une impatiente curiosité nous entraînait. Nos pieds écrasaient avec un bruit sec les restes de ces animaux antehistoriques, et ces fossiles dont les Musées des grandes cités se disputent les rares et intéressants débris. L'existence de mille Cuvier n'aurait pas suffi à recomposer les squelettes des êtres organiques couchés dans ce magnifique ossuaire.

J'étais stupéfait. Mon oncle avait levé ses grands bras vers l'épaisse voûte qui nous servait de ciel. Sa bouche ouverte démesurément, ses yeux fulgurants sous la lentille de ses lunettes, sa tête remuant de haut en bas, de gauche à droite, toute sa posture enfin denotait un étonnement sans borne. Il se

trouvait devant une inappréciable collection de Leptotherium, de Mericotherium, de Mastodontes, de Protopitheques, de Pterodactyles, de tous les monstres antediluviens entassés là pour sa satisfaction personnelle. Qu'on se figure un bibliomane passionné transporte tout à coup dans cette fameuse bibliothèque d'Alexandrie brûlée par Omar et qu'un miracle aurait fait renaître de ses cendres! Tel était mon oncle le professeur Lidenbrock.

Mais ce fut un bien autre émerveillement, quand, courant à travers cette poussière volcanique, il saisit un crâne dénudé, et s'écria d'une voix frémissante:

<<Axel! Axel! une tête humaine!

--Une tête humaine! mon oncle, répondis-je, non moins stupéfait.

--Oui, mon neveu! Ah! M. Milne-Edwards! Ah! M, de Quatrefages! que n'êtes-vous là où je suis, moi, Otto Lidenbrock!>>

XXXVIII

Pour comprendre cette évocation faite par mon oncle à ces illustres savants français, il faut savoir qu'un fait d'une haute importance en paléontologie s'était produit quelque temps avant notre départ.

Le 28 mars 1863, des terrassiers fouillant sous la direction de M. Boucher de Perthes les carrières de Moulin-Quignon, près Abbeville, dans le département de la Somme, en France, trouvèrent une mâchoire humaine à quatorze pieds au-dessous de la superficie du sol. C'était le premier fossile de cette espèce ramené à la lumière du grand jour. Pres de lui se rencontrèrent des haches de pierre et des silex taillés, colorés et revêtus par le temps d'une patine uniforme.

Le bruit de cette découverte fut grand, non seulement en France, mais en Angleterre et en Allemagne. Plusieurs savants de l'Institut français, entre autres MM. Milne-Edwards et de Quatrefages, prirent l'affaire à cœur, démontrèrent l'incontestable authenticité de l'ossement en question, et se firent les plus ardents défenseurs de ce <<procès de la mâchoire>>, suivant l'expression anglaise.

Aux géologues du Royaume-Uni qui tinrent le fait pour certain, MM. Falconer, Busk, Carpenter, etc., se joignirent des savants de l'Allemagne, et parmi eux, au premier rang, le plus fougueux, le plus enthousiaste, mon oncle Lidenbrock.

L'authenticite d'un fossile humain de l'epoque quaternaire semblait donc incontestablement demontree et admise.

Ce systeme, il est vrai, avait eu un adversaire acharne dans M. Elie de Beaumont. Ce savant de si haute autorite soutenait que le terrain de Moulin-Quignon n'appartenait pas au <<diluvium>>, mais a une couche moins ancienne, et, d'accord en cela avec Cuvier, il n'admettait pas que l'espece humaine eut ete contemporaine des animaux de l'epoque quaternaire. Mon oncle Lidenbrock, de concert avec la grande majorite des geologues, avait tenu bon, dispute, discute, et M. Elie de Beaumont etait reste a peu pres seul de son parti.

Nous connaissions tous ces details de l'affaire, mais nous ignorions que, depuis notre depart, la question avait fait des progres nouveaux. D'autres machoires identiques, quoique appartenant a des individus de types divers et de nations differentes, furent trouvees dans les terres meubles et grises de certaines grottes, en France, en Suisse, en Belgique, ainsi que des armes, des ustensiles, des outils, des ossements d'enfants, d'adolescents, d'hommes, de vieillards. L'existence de l'homme quaternaire s'affirmait donc chaque jour davantage.

Et ce n'etait pas tout. Des debris nouveaux exhumés du terrain tertiaire pliocene avaient permis a des savants plus audacieux encore d'assigner une haute antiquite a la race humaine. Ces debris, il est vrai, n'etaient point des ossements de l'homme, mais seulement des objets de son industrie, des tibias, des femurs d'animaux fossiles, stries regulierement, sculptes pour ainsi dire, et qui portaient la marque d'un travail humain.

Ainsi, d'un bond, l'homme remontait l'echelle des temps d'un grand nombre de siecles; il precedait le Mastodonte; il devenait le contemporain de <<Elephas meridionalis>>; il avait cent mille ans d'existence, puisque c'est la date assignee par les geologues les plus renommes a la formation du terrain pliocene!

Tel etait alors l'etat de la science paleontologique, et ce que nous en connaissions suffisait a expliquer notre attitude devant cet ossuaire de la mer Lidenbrock. On comprendra donc les stupefactions et les joies de mon oncle, surtout quand, vingt pas plus loin, il se trouva en presence, on peut dire face a face, avec un des specimens de l'homme quaternaire.

C'etait un corps humain absolument reconnaissable. Un sol d'une nature particuliere, comme celui du cimetiere Saint-Michel, a Bordeaux, l'avait-il ainsi conserve pendant des siecles? je ne saurais le dire. Mais ce cadavre, la peau tendue et parcheminee, les membres encore moelleux,--a la vue du moins,--les dents intactes, la chevelure abondante, les ongles des doigts et des orteils d'une grandeur effrayante, se montrait a nos yeux tel qu'il avait vecu.

J'étais muet devant cette apparition d'un autre âge. Mon oncle, si loquace, si impétueusement discoureur d'habitude, se taisait aussi. Nous avons soulevé ce corps. Nous l'avons redressé. Il nous regardait avec ses orbites caves. Nous palpions son torse sonore.

Après quelques instants de silence, l'oncle fut vaincu par le professeur. Otto Lidenbrock, emporté par son temperament, oublia les circonstances de notre voyage, le milieu où nous étions, l'immense caverne qui nous contenait. Sans doute il se crut au Johannaëum, professant devant ses élèves, car il prit un ton doctoral, et s'adressant à un auditoire imaginaire:

<<Messieurs, dit-il, j'ai l'honneur de vous présenter un homme de l'époque quaternaire. De grands savants ont nié son existence, d'autres non moins grands l'ont affirmée. Les saint Thomas de la paléontologie, s'ils étaient là, le toucheraient du doigt, et seraient bien forcés de reconnaître leur erreur. Je sais bien que la science doit se mettre en garde contre les découvertes de ce genre! Je n'ignore pas quelle exploitation des hommes fossiles ont faite les Barnum et autres charlatans de même farine. Je connais l'histoire de la rotule d'Ajax, du prétendu corps d'Oreste retrouvé par les Spartiates, et du corps d'Asterius, long de dix coudées, dont parle Pausanias. J'ai lu les rapports sur le squelette de Trapani découvert au XIV^e siècle, et dans lequel on voulait reconnaître Polyphème, et l'histoire du géant déterré pendant le XVI^e siècle aux environs de Palerme. Vous n'ignorez pas plus que moi, Messieurs, l'analyse faite auprès de Lucerne, en 1577, de ces grands ossements que le célèbre médecin Felix Plater déclarait appartenir à un géant de dix-neuf pieds! J'ai devoré les traités de Cassanion, et tous ces mémoires, brochures, discours et contre-discours publiés à propos du squelette du roi des Cimbres, Teutobochus, l'envahisseur de la Gaule, exhumé d'une sablonnière du Dauphiné en 1613! Au XVIII^e siècle, j'aurais combattu avec Pierre Campet l'existence des préadamites de Scheuchzer! J'ai eu entre les mains l'écrit nommé _Gigans_...>>

Ici reparut l'infirmité naturelle de mon oncle, qui en public ne pouvait pas prononcer les mots difficiles.

<<L'écrit nommé _Gigans_...>> reprit-il.

Il ne pouvait aller plus loin.

<<_Giganteo_...>>

Impossible! Le mot malencontreux ne voulait pas sortir! On aurait bien ri au Johannaëum!

<<_Gigantostéologie_...>> acheva de dire le professeur Lidenbrock entre deux jurons.

Puis, continuant de plus belle, et s'animant:

<<Oui, Messieurs, je sais toutes ces choses! Je sais aussi que Cuvier et Blumenbach ont reconnu dans ces ossements de simples os de Mammouth et autres animaux de l'époque quaternaire. Mais ici le doute seul serait une injure à la science! Le cadavre est là! Vous pouvez le voir, le toucher! Ce n'est pas un squelette, c'est un corps intact, conserve dans un but uniquement anthropologique!>>

Je voulais bien ne pas contredire cette assertion.

<<Si je pouvais le laver dans une solution d'acide sulfurique, dit encore mon oncle, j'en ferais disparaître toutes les parties terreuses et ces coquillages resplendissants qui sont incrustés en lui. Mais le précieux dissolvant me manque. Cependant, tel il est, tel ce corps nous racontera sa propre histoire.>>

Ici, le professeur prit le cadavre fossile et le manoeuvra avec la dextérité d'un montreur de curiosités.

<<Vous le voyez, reprit-il, il n'a pas six pieds de long, et nous sommes loin des prétendus géants. Quant à la race à laquelle il appartient, elle est incontestablement caucasique. C'est la race blanche, c'est la nôtre! Le crâne de ce fossile est régulièrement ovoïde, sans développement des pommettes, sans projection de la mâchoire. Il ne présente aucun caractère de ce prognathisme qui modifie l'angle facial^[1]. Mesurez cet angle, il est presque de quatre-vingt-dix degrés. Mais j'irai plus loin encore dans le chemin des déductions. et j'oserai dire que cet échantillon humain appartient à la famille japétique, répandue depuis les Indes jusqu'aux limites de l'Europe occidentale. Ne souriez pas, Messieurs!>>

1. L'angle facial est formé par deux plans, l'un plus ou moins vertical qui est tangent au front et aux incisives, l'autre horizontal, qui passe par l'ouverture des conduits auditifs et l'épine nasale inférieure. On appelle prognathisme, en langue anthropologique, cette projection de la mâchoire qui modifie l'angle facial.

Personne ne souriait, mais le professeur avait une telle habitude de voir les visages s'épanouir pendant ses savantes dissertations!

<<Oui, reprit-il avec une animation nouvelle, c'est là un homme fossile, et contemporain des Mastodontes dont les ossements emplissent cet amphithéâtre. Mais de vous dire par quelle route il est arrivé là, comment ces couches où il était enfoui ont glissé, jusque dans cette énorme cavité du globe, c'est ce que je ne me permettrai pas. Sans doute, à l'époque quaternaire, des troubles considérables se manifestaient encore dans l'écorce terrestre: le refroidissement continu du globe produisait des

cassures, des fentes, des failles, ou devalait vraisemblablement une partie du terrain superieur. Je ne me prononce pas, mais enfin l'homme est la, entoure des ouvrages de sa main, de ces haches, de ces silex tailles qui ont constitue l'age de pierre, et a moins qu'il n'y soit venu comme moi en touriste, en pionnier de la science, je ne puis mettre en doute l'authenticite de son antique origine.>>

Le professeur se tut, et j'eclatai en applaudissements unanimes. D'ailleurs mon oncle avait raison, et de plus savants que son neveu eussent ete fort empaches de le combattre.

Autre indice. Ce corps fossilise n'etait pas le seul de l'immense ossuaire. D'autres corps se rencontraient a chaque pas que nous faisons dans cette poussiere, et mon oncle pouvait choisir le plus merveilleux de ces echantillons pour convaincre les incredules.

En verite, c'etait un etonnant spectacle que celui de ces generations d'hommes et d'animaux confondus dans ce cimetiere. Mais une question grave se presentait, que nous n'osions resoudre. Ces etres animes avaient-ils glisse par une convulsion du sol vers les rivages de la mer Lidenbrock, alors qu'ils etaient deja reduits en poussiere? Ou plutot vecurent-ils ici, dans ce monde souterrain, sous ce ciel factice, naissant et mourant comme les habitants de la terre? Jusqu'ici, les monstres marins, les poissons seuls, nous etaient apparus vivants! Quelque homme de l'abime errait-il encore sur ces greves desertes?

XXXIX

Pendant une demi-heure encore, nos pieds foulerent ces couches d'ossements. Nous allions en avant, poussees par une ardente curiosite. Quelles autres merveilles renfermait cette caverne, quels tresors pour la science? Mon regard s'attendait a toutes les surprises, mon imagination a tous les etonnements.

Les rivages de la mer avaient depuis longtemps disparu derriere les collines de l'ossuaire. L'imprudent professeur, s'inquietant peu de d'egarer, m'entraina au loin. Nous avancons silencieusement, baignes dans les ondes electriques. Par un phenomene que je ne puis expliquer, et grace a sa diffusion, complete alors, la lumiere eclairait uniformement les diverses faces des objets. Son foyer n'existait plus en un point determine de l'espace et elle ne produisait aucun effet d'ombre. On aurait pu se croire en plein midi et on plein ete, au milieu des regions equatoriales, sous les rayons verticaux du soleil. Toute vapeur avait disparu. Les rochers, les montagnes lointaines, quelques masses confuses de forets eloignees,

prenaient un étrange aspect sous l'égalité distribution du fluide lumineux. Nous ressemblions à ce fantastique personnage d'Hoffmann qui a perdu son ombre.

Après une marche d'un mille, apparut la lisière d'une forêt immense, mais non plus un de ces bois de champignons qui avoisinaient Port-Grauben.

C'était la végétation de l'époque tertiaire dans toute sa magnificence. De grands palmiers, d'espèces aujourd'hui disparues, de superbes palmacites, des pins, des ifs, des cyprès, des thuyas, représentaient la famille des conifères, et se reliaient entre eux par un réseau de lianes inextricables. Un tapis de mousses et d'hépatiques revêtait moelleusement le sol. Quelques ruisseaux murmuraient sous ces ombrages, peu dignes de ce nom, puisqu'ils ne produiraient pas d'ombre. Sur leurs bords croissaient des fougères arborescentes semblables à celles des serres chaudes du globe habité. Seulement, la couleur manquait à ces arbres, à ces arbustes, à ces plantes, privées de la vivifiante chaleur du soleil. Tout se confondait dans une teinte uniforme, brunâtre et comme passée. Les feuilles étaient dépourvues de leur verdure, et les fleurs elles-mêmes, si nombreuses à cette époque tertiaire qui les vit naître, alors sans couleurs et sans parfums, semblaient faites d'un papier décoloré sous l'action de l'atmosphère.

Mon oncle Lidenbrock s'aventura sous ces gigantesques taillis. Je le suivis, non sans une certaine appréhension. Puisque la nature avait fait de ces frais d'une alimentation végétale, pourquoi les redoutables mammifères ne s'y rencontreraient-ils pas? J'apercevais dans ces larges clairières que laissaient les arbres abattus et rongés par le temps, des légumineuses, des acérines, des rubiacées, et mille arbrisseaux comestibles, chers aux ruminants de toutes les périodes. Puis apparaissaient, confondus et entremêlés, les arbres des contrées si différentes de la surface du globe, le chêne croissant près du palmier, l'eucalyptus australien s'appuyant au sapin de la Norvège, le bouleau du Nord confondant ses branches avec les branches du kauris zélandais. C'était à confondre la raison des classificateurs les plus ingénieux de la botanique terrestre.

Soudain je m'arrêtai, De la main, je retins mon oncle.

La lumière diffuse permettait d'apercevoir les moindres objets dans la profondeur des taillis. J'avais cru voir... non? réellement, de mes yeux, je voyais des formes immenses s'agiter sous les arbres! En effet, c'étaient des animaux gigantesques, tout un troupeau de Mastodontes, non plus fossiles, mais vivants, et semblables à ceux dont les restes furent découverts en 1801 dans les marais de l'Ohio! J'apercevais ces grands éléphants dont les trompes grouillaient sous les arbres comme une légion de serpents. J'entendais le bruit de leurs longues défenses dont l'ivoire taraudait les vieux troncs. Les branches craquaient, et

les feuilles arrachees par masses considerables s'engouffraient dans la vaste gueule de ces monstres.

Ce reve, ou j'avais vu renaitre tout ce monde des temps antehistoriques, des epoques ternaire et quaternaire, se realisait donc enfin! Et nous etions la, seuls, dans les entrailles du globe, a la merci de ses farouches habitants!

Mon oncle regardait.

<<Allons, dit-il tout d'un coup en me saisissant le bras, en avant, en avant!

--Non! m'ecriai-je, non! Nous sommes sans armes! Que ferions-nous au milieu de ce troupeau de quadrupedes geants? Venez, mon oncle, venez! Nulle creature humaine ne peut braver impunement la colere de ces monstres.

--Nulle creature humaine! repondit mon oncle, en baissant la voix! Tu te trompes, Axel! Regarde, regarde, la-bas! Il me semble que j'apercois un etre vivant! un etre semblable a nous! un homme!>>

Je regardai, haussant les epaules, et decide a pousser l'incredulite jusqu'a ses dernieres limites. Mais, quoique j'en eus, il fallut bien me rendre a l'evidence.

En effet, a moins d'un quart de mille, appuye au tronc d'un kauris enorme, un etre humain, un Protee de ces contrees souterraines, un nouveau fils de Neptune, gardait cet innombrable troupeau de Mastodontes!

Immanis pecoris custos, immanior ipse!

Oui! _immanior ipse!_ Ce n'etait plus l'etre fossile dont nous avions releve le cadavre dans l'ossuaire, c'etait un geant capable de commander a ces monstres. Sa taille dépassait douze pieds. Sa tete grosse comme la tete d'un buffle, disparaissait dans les broussailles d'une chevelure inculte. On eut dit une veritable criniere, semblable a celle de l'elephant des premiers ages. Il brandissait de la main une branche enorme, digne houlette de ce berger antediluvien.

Nous etions restes immobiles, stupefaits. Mais nous pouvions etre apercus. Il fallait fuir.

<<Venez, venez! m'ecriai-je, en entrainant mon oncle, qui pour la premiere fois se laissa faire!

Un quart d'heure plus tard, nous etions hors de la vue de ce redoutable ennemi.

Et maintenant que j'y songe tranquillement, maintenant que le

calme s'est refait dans mon esprit, que des mois se sont écoulés depuis cette étrange et surnaturelle rencontre, que penser, que croire? Non! c'est impossible! Nos sens ont été abusés, nos yeux n'ont pas vu ce qu'ils voyaient! Nulle créature humaine n'existe dans ce monde subterrestre! Nulle génération d'hommes n'habite ces cavernes inférieures du globe, sans se soucier des habitants de sa surface, sans communication avec eux! C'est insensé, profondément insensé!

J'aime mieux admettre l'existence de quelque animal dont la structure se rapproche de la structure humaine, de quelque singe des premières époques géologiques, de quelque Protopitèque, de quelque Mesopitèque semblable à celui que découvrit M. Lartet dans le gîte ossifère de Sansan! Mais celui-ci dépassait par sa taille toutes les mesures données par la paléontologie! N'importe! Un singe, oui, un singe, si invraisemblable qu'il soit! Mais un homme, un homme vivant, et avec lui toute une génération enfouie dans les entrailles de la terre! Jamais!

Cependant nous avons quitté la forêt claire et lumineuse, muets d'étonnement, accablés sous une stupeur qui touchait à l'abrutissement. Nous courions malgré nous. C'était une vraie fuite, semblable à ces entraînements effroyables que l'on subit dans certains cauchemars. Instinctivement, nous revenions vers la mer Lidenbrock, et je ne sais dans quelles divagations mon esprit se fut emporté, sans une préoccupation qui me ramena à des observations plus pratiques.

Bien que je fusse certain de fouler un sol entièrement vierge de nos pas, j'apercevais souvent des agrégations de rochers dont la forme rappelait ceux de Port-Grauben. C'était parfois à s'y méprendre. Des ruisseaux et des cascades tombaient par centaines des saillies de rocs, je croyais revoir la couche de Surtarbrandur, notre fidèle Hans-bach et la grotte où j'étais revenu à la vie; puis, quelques pas plus loin, la disposition des contre-forts, l'apparition d'un ruisseau, le profil surprenant d'un rocher venaient me rejeter dans le doute.

Le professeur partageait mon indécision; il ne pouvait s'y reconnaître au milieu de ce panorama uniforme. Je le compris à quelques mots qui lui échappèrent.

<<Évidemment, lui dis-je, nous n'avons pas abordé à notre point de départ, mais certainement, en contournant le rivage, nous nous rapprocherons de Port-Grauben.

--Dans ce cas, répondit mon oncle, il est inutile de continuer cette exploration, et le mieux est de retourner au radeau. Mais ne te trompes-tu pas, Axel?

--Il est difficile de se prononcer, car tous ces rochers se ressemblent. Il me semble pourtant reconnaître le promontoire au pied duquel Hans a construit son embarcation. Nous devons être

pres du petit port, si meme ce n'est pas ici, ajoutai-je en examinant une crique que je crus reconnaitre.

--Mais non, Axel, nous retrouverions au moins nos propres traces, et je ne vois rien...

--Mais je vois, moi! m'ecriai-je, en m'elancant vers un objet qui brillait sur le sable.

--Qu'est-ce donc?

--Voila! repondis-je, et je montrai a mon oncle un poignard que je venais de ramasser.

--Tiens! dit-il, tu avais donc emporte cette arme avec toi?

--Moi, aucunement, mais vous, je suppose?

--Non pas, que je sache; je n'ai jamais eu cet objet en ma possession.

--Et moi encore moins, mon oncle.

--Voila qui est particulier.

--Mais non, c'est bien simple; les Islandais ont souvent des armes de ce genre, et Hans, a qui celle-ci appartient, l'a perdue sur cette plage...

--Hans!>> fit mon oncle en secouant la tete.

Puis il examina l'arme avec attention.

<<Axel, me dit-il d'un ton grave, ce poignard est une arme du seizieme siecle, une veritable dague, de celles que les gentilshommes portaient a leur ceinture pour donner le coup de grace; elle est d'origine espagnole; elle n'appartient ni a toi, ni a moi, ni au chasseur!

--Oserez-vous dire?...

--Vois, elle ne s'est pas ebrechee ainsi a s'enfoncer dans la gorge des gens; sa lame est couverte d'une couche de rouille qui ne date ni d'un jour, ni d'un an, ni d'un siecle!>>

Le professeur s'animait, suivant son habitude, en se laissant emporter par son imagination.

<<Axel, reprit-il, nous sommes sur la voie de la grande decouverte! Cette lame est restee abandonnee sur le sable depuis cent, deux cents, trois cents ans, et s'est ebrechee sur les rocs de cette mer souterraine!

--Mais elle n'est pas venue seule! m'écriai-je; elle n'a pas été se tordre d'elle-même! quelqu'un nous a précédés!...

--Oui, un homme.

--Et cet homme?

--Cet homme a gravé son nom avec ce poignard! Cet homme a voulu encore une fois marquer de sa main la route du centre!
Cherchons, cherchons!>>

Et, prodigieusement intéressés, nous voilà longeant la haute muraille, interrogeant les moindres fissures qui pouvaient se changer en galerie.

Nous arrivâmes ainsi à un endroit où le rivage se resserrait. La mer venait presque baigner le pied des contre-forts, laissant un passage large d'une toise au plus. Entre deux avancées de roc, on apercevait l'entrée d'un tunnel obscur.

La, sur une plaque de granit, apparaissaient deux lettres mystérieuses à demi rongées, les deux initiales du hardi et fantastique voyageur:

* _D0_ * _BC_ *

<<A. S.! s'écria mon oncle. Arne Saknussemm! Toujours Arne Saknussemm!>>

XL

Depuis le commencement du voyage, j'avais passé par bien des étonnements; je devais me croire à l'abri des surprises et blasé sur tout émerveillement. Cependant, à la vue de ces deux lettres gravées là depuis trois cents ans, je demeurai dans un ébahissement voisin de la stupidité. Non seulement la signature du savant alchimiste se lisait sur le roc, mais encore le stylet qui l'avait tracée était entre mes mains. À moins d'être d'une insigne mauvaise foi, je ne pouvais plus mettre en doute l'existence du voyageur et la réalité de son voyage.

Pendant que ces réflexions tourbillonnaient dans ma tête, le professeur Lidenbrock se laissait aller à un accès un peu dithyrambique à l'endroit d'Arne Saknussemm.

<<Merveilleux génie! s'écriait-il, tu n'as rien oublié de ce qui pouvait ouvrir à d'autres mortels les routes de l'écorce terrestre, et tes semblables peuvent retrouver les traces que tes pieds ont laissées, il y a trois siècles, au fond de ces souterrains obscurs! À d'autres regards que les tiens, tu as

reserve la contemplation de ces merveilles! Ton nom grave d'etapes en etapes conduit droit a son but le voyageur assez audacieux pour te suivre, et, au centre meme de notre planete, il se trouvera encore inscrit de ta propre main. Eh bien! moi aussi, j'irai signer de mon nom cette derniere page de granit! Mais que, des maintenant, ce cap vu par toi pres de cette mer decouverte par toi, soit a jamais appele le cap Saknussem!>>

Voila ce que j'entendis, ou a peu pres, et je me sentis gagne par l'enthousiasme que respiration ces paroles. Un feu interieur se ranima dans ma poitrine! J'oubliai tout, et les dangers du voyage, et les perils du retour. Ce qu'un autre avait fait, je voulais le faire aussi, et rien de ce qui etait humain ne me paraissait impossible!

<<En avant, en avant!>> m'ecriai-je.

Je m'elancais deja vers la sombre galerie, quand le professeur m'arreta, et lui, l'homme des emportements, il me conseilla la patience et le sang-froid.

<<Retournons d'abord vers Hans, dit-il, et ramenons le radeau a cette place.>>

J'obeis a cet ordre, non sans peine, et je me glissai rapidement au milieu des roches du rivage.

<<Savez-vous, mon oncle, dis-je en marchant, que nous avons ete singulierement servis par les circonstances jusqu'ici!

--Ah! tu trouves, Axel?

--Sans doute, et il n'est pas jusqu'a la tempete qui ne nous ait remis dans le droit chemin. Beni soit l'orage! Il nous a ramenes a cette cote d'ou le beau temps nous eut eloignes! Supposez un instant que nous eussions touche de notre proue (la proue d'un radeau!) les rivages meridionaux de la mer Lidenbrock, que serions-nous devenus? Le nom de Saknussem n'aurait pas apparue a nos yeux, et maintenant nous serions abandonnes sur une plage sans issue.

--Oui, Axel, il y a quelque chose de providentiel a ce que, voguant vers le sud, nous soyons precisement revenus au nord et au cap Saknussem. Je dois dire que c'est plus qu'etonnant, et il y a la un fait dont l'explication m'echappe absolument.

--Eh! qu'importe! il n'y a pas a expliquer les faits, mais a en profiter!

--Sans doute, mon garcon, mais...

--Mais nous allons reprendre la route du nord, passer sous les contrees septentrionales de l'Europe, la Suede, la Russie, la

Siberie, que sais-je! au lieu de nous enfoncer sous les deserts de l'Afrique ou les flots de l'Ocean, et je ne veux pas en savoir davantage!

--Oui, Axel, tu as raison, et tout est pour le mieux, puisque nous abandonnons cette mer horizontale qui ne pouvait mener a rien. Nous allons descendre, encore descendre, et toujours descendre! Sais-tu bien que, pour arriver au centre du globe, il n'y a plus que quinze cents lieues a franchir!

--Bah! m'ecriai-je, ce n'est vraiment pas la peine d'en parler!
En route! en route!>>

Ces discours insenses duraient encore quand nous rejoignimes le chasseur. Tout etait prepare pour un depart immediat; pas un colis qui ne fut embarque; nous primes place sur le radeau, et la voile hissee, Hans se dirigea en suivant la cote vers le cap Saknussemm.

Le vent n'etait pas favorable a un genre d'embarcation qui ne pouvait tenir le plus pres. Aussi, en maint endroit, il fallut avancer a l'aide des batons ferres. Souvent les rochers, allonges a fleur d'eau, nous forcerent de faire des detours assez longs. Enfin, apres trois heures de navigation, c'est-a-dire vers six heures du soir, on atteignait un endroit propice au débarquement.

Je sautai a terre, suivi de mon oncle et de l'Islandais. Cette traversee ne m'avait pas calme. Au contraire, je proposai meme de bruler <<nos vaisseaux>>, afin de nous couper toute retraite. Mais mon oncle s'y opposa. Je le trouvai singulierement tiede.

<<Au moins, dis-je, partons sans perdre un instant.

--Oui, mon garcon; mais auparavant, examinons cette nouvelle galerie, afin de savoir s'il faut preparer nos echelles.>>

Mon oncle mit son appareil de Ruhmkorff en activite; le radeau, attache au rivage, fut laisse seul; d'ailleurs, l'ouverture de la galerie n'etait pas a vingt pas de la, et notre petite troupe, moi en tete, s'y rendit sans retard.

L'orifice, a peu pres circulaire, presentait un diametre de cinq pieds environ; le sombre tunnel etait taille dans le roc vif et soigneusement alese par les matieres eruptives auxquelles il donnait autrefois passage; sa partie inferieure affleurait le sol, de telle facon que l'on put y penetrer sans aucune difficulte.

Nous suivions un plan presque horizontal, quand, au bout de six pas, notre marche fut interrompue par l'interposition d'un bloc enorme.

<<Maudit roc!>> m'ecriai-je avec colere, en me voyant subitement arrete par un obstacle infranchissable.

Nous eumes beau chercher a droite et a gauche, en bas et en haut, il n'existait aucun passage, aucune bifurcation. J'eprouvai un vif desappointement, et je ne voulais pas admettre la realite de l'obstacle. Je me baissai. Je regardai au-dessous du bloc. Nul interstice. Au-dessus. Meme barriere de granit. Hans porta la lumiere de la lampe sur tous les points de la paroi; mais celle-ci n'offrait aucune solution de continuite.

Il fallait renoncer a tout espoir de passer.

Je m'etais assis sur le sol; mon oncle arpentait le couloir a grands pas.

<<Mais alors Saknussem? m'ecriai-je.

--Oui, fit mon oncle, a-t-il donc ete arrete par cette porte de pierre?

--Non! non! Repris-je avec vivacite. Ce quartier de roc, par suite d'une secousse quelconque, ou l'un de ces phenomenes magnetiques qui agitent l'ecorce terrestre, a brusquement ferme ce passage. Bien des annees se sont ecoulees entre le retour de Saknussem et la chute de ce bloc. N'est-il pas evident que cette galerie a ete autrefois le chemin des laves, et qu'alors les matieres eruptives y circulaient librement. Voyez, il y a des fissures recentes qui sillonnent ce plafond de granit; il est fait de morceaux rapportes, de pierres enormes, comme si la main de quelque geant eut travaille a cette substruction; mais, un jour, la pousse a ete plus forte, et ce bloc, semblable a une clef de voute qui manque, a glisse jusqu'au sol en obstruant tout passage. Voila un obstacle accidentel que Saknussem n'a pas rencontre, et si nous ne le renversons pas, nous sommes indignes d'arriver au centre du monde!>>

Voila comment je parlais! L'ame du professeur avait passe tout entiere en moi. Le genie des decouvertes m'inspirait. J'oubliais le passe, je dedaignais l'avenir. Rien n'existait plus pour moi a la surface de ce spherioide au sein duquel je m'etais engouffre, ni les villes, ni les campagnes, ni Hambourg, ni Konig-strasse, ni ma pauvre Grauben, qui devait me croire a jamais perdu dans les entrailles de la terre.

<<Eh bien! reprit mon oncle, a coups de pioche, a coups de pic, faisons notre route et renversons ces murailles!

--C'est trop dur pour le pic, m'ecriai-je.

--Alors la pioche!

--C'est trop long pour la pioche!

--Mais!...

--Eh bien! la poudre! la mine! minons, et faisons sauter l'obstacle!,

--La poudre!

--Oui! il ne s'agit que d'un bout de roc a briser!

--Hans, a l'ouvrage!>> s'ecria mon oncle.

L'Islandais retourna au radeau, et revint bientôt avec un pic dont il se servit pour creuser un fourneau de mine. Ce n'était pas un mince travail. Il s'agissait de faire un trou assez considerable pour contenir cinquante livres de fulmicoton, dont la puissance expansive est quatre fois plus grande que celle de la poudre a canon.

J'étais dans une prodigieuse surexcitation d'esprit. Pendant que Hans travaillait, j'aidai activement mon oncle a preparer une longue meche faite avec de la poudre mouillée et renfermée dans un boyau de toile.

<<Nous passerons! disais-je.

--Nous passerons,>> repetait mon oncle.

A minuit, notre travail de mineurs fut entierement termine; la charge de fulmi-coton se trouvait enfouie dans le fourneau, et la meche, se deroulant a travers la galerie, venait aboutir au dehors.

Une etincelle suffisait maintenant pour mettre ce formidable engin en activite.

<<A demain,>> dit le professeur.

Il fallut bien me resigner et attendre encore pendant six grandes heures!

XLI

Le lendemain, jeudi, 27 aout, fut une date celebre de ce voyage subterrestre. Elle ne me revient pas a l'esprit sans que l'epouvante ne fasse encore battre mon coeur, A partir de ce moment, notre raison, notre jugement, notre ingeniosite, n'ont plus voix au chapitre, et nous allons devenir le jouet des phenomenes de la terre.

A six heures, nous étions sur pied. Le moment approchait de nous frayer par la poudre un passage à travers l'écorce de granit.

Je sollicitai l'honneur de mettre le feu à la mine. Cela fait, je devais rejoindre mes compagnons sur le radeau qui n'avait point été chargé; puis nous prendrions au large, afin de parer aux dangers de l'explosion, dont les effets pouvaient ne pas se concentrer à l'intérieur du massif.

La meche devait brûler pendant dix minutes, selon nos calculs, avant de porter le feu à la chambre des poudres. J'avais donc le temps nécessaire pour regagner le radeau.

Je me préparai à remplir mon rôle, non sans une certaine émotion.

Après un repas rapide, mon oncle et le chasseur s'embarquèrent, tandis que je restais sur le rivage. J'étais muni d'une lanterne allumée qui devait me servir à mettre le feu à la meche.

<<Va, mon garçon, me dit mon oncle, et reviens immédiatement nous rejoindre.

--Soyez tranquille, mon oncle, je ne m'amuserai point en route.>>

Aussitôt je me dirigeai vers l'orifice de la galerie, j'ouvris ma lanterne, et je saisis l'extrémité de la meche.

Le professeur tenait son chronomètre à la main.

<<Es-tu prêt? me cria-t-il.

--Je suis prêt.

--Eh bien! feu, mon garçon!>>

Je plongeai rapidement dans la flamme la meche, qui pétilla à son contact, et, tout en courant, je revins au rivage.

<<Embarque, fit mon oncle, et débordons.>>

Hans, d'une vigoureuse poussée, nous rejeta en mer. Le radeau s'éloigna d'une vingtaine de toises.

C'était un moment palpitant, Le professeur suivait de l'oeil l'aiguille du chronomètre.

<<Encore cinq minutes, disait-il. Encore quatre. Encore trois.>>

Mon pouls battait des demi-secondes.

<<Encore deux. Une!... Croulez, montagnes de granit!>>

Que se passa-t-il alors? Le bruit de la détonation, je crois que

je ne l'entendis pas. Mais la forme des rochers se modifia subitement a mes regards; ils s'ouvrirent comme un rideau. J'aperçus un insondable abime qui se creusait en plein rivage. La mer, prise de vertige, ne fut plus qu'une vague enorme, sur le dos de laquelle le radeau s'eleva perpendiculairement.

Nous fumes renverses tous les trois. En moins d'une seconde, la lumiere fit place a la plus profonde obscurite. Puis je sentis l'appui solide manquer, non a mes pieds, mais au radeau. Je crus qu'il coulait a pic. Il n'en etait rien. J'aurais voulu adresser la parole a mon oncle; mais le mugissement des eaux, l'eut empeche de m'entendre.

Malgre les tenebres, le bruit, la surprise, l'emotion, je compris ce qui venait de se passer.

Au dela du roc qui venait de sauter, il existait un abime. L'explosion avait determine une sorte de tremblement de terre dans ce sol coupe de fissures, le gouffre s'etait ouvert, et la mer, changee en torrent, nous y entraînait avec elle

Je me sentis perdu.

Une heure, deux heures, que sais-je! se passerent ainsi. Nous nous serrions les coudes, nous nous tenions les mains afin de n'etre pas precipites hors du radeau; des chocs d'une extreme violence se produisaient, quand il heurtait la muraille. Cependant ces heurts etaient rares, d'ou je conclus que la galerie s'elargissait considerablement. C'etait, a n'en pas douter, le chemin de Saknussemm; mais, au lieu de le descendre seul, nous avions, par notre imprudence, entraine toute une mer avec nous.

Ces idees, on le comprend, se presenterent a mon esprit sous une forme vague et obscure. Je les associais difficilement pendant cette course vertigineuse qui ressemblait a une chute. A en juger par l'air qui me fouettait le visage, elle devait surpasser celle des trains les plus rapides. Allumer une torche dans ces conditions etait donc impossible, et notre dernier appareil électrique avait ete brise au moment de l'explosion.

Je fus donc fort surpris de voir une lumiere, briller tout a coup pres de moi. La figure calme de Hans s'eclaira. L'adroit chasseur etait parvenu a allumer la lanterne, et, bien que sa flamme vacillat a s'eteindre, elle jeta quelques lueurs dans l'epouvantable obscurite.

La galerie etait large. J'avais eu raison de la juger telle. Notre insuffisante lumiere ne nous permettait pas d'apercevoir ses deux murailles a la fois. La pente des eaux qui nous emportaient depassait celle des plus insurmontables rapides de l'Amerique; leur surface semblait faite d'un faisceau de fleches liquides decochees avec une extreme puissance. Je ne puis rendre

mon impression par une comparaison plus juste. Le radeau, pris par certains remous, filait parfois en tournoyant. Lorsqu'il s'approchait des parois de la galerie, j'y projetais la lumière de la lanterne, et je pouvais juger de sa vitesse à voir les saillies du roc se changer en traits continus, de telle sorte que nous étions ensermes dans un réseau de lignes mouvantes. J'estimai que notre vitesse devait atteindre trente lieues à l'heure.

Mon oncle et moi, nous regardions d'un œil hagard, accotés au tronçon du mat, qui, au moment de la catastrophe, s'était rompu net. Nous tournions le dos à l'air, afin de ne pas être étouffés par la rapidité d'un mouvement que nulle puissance humaine ne pouvait enrayer.

Cependant les heures s'écoulaient. La situation ne changeait pas, mais un incident vint la compliquer.

En cherchant à mettre un peu d'ordre dans la cargaison, je vis que la plus grande partie des objets embarqués avaient disparu au moment de l'explosion, lorsque la mer nous assaillit si violemment! Je voulus savoir exactement à quoi m'en tenir sur nos ressources, et, la lanterne à la main, je commençai mes recherches. De nos instruments, il ne restait plus que la boussole et le chronomètre. Les échelles et les cordes se réduisaient à un bout de câble enroulé autour du tronçon de mat. Pas une pioche, pas un pic, pas un marteau, et, malheur irréparable, nous n'avions pas de vivres pour un jour!

Je me mis à fouiller les interstices du radeau, les moindres coins formés par les poutres et la jointure des planches. Rien! nos provisions consistaient uniquement en un morceau de viande séchée et quelques biscuits.

Je regardais d'un air stupide! Je ne voulais pas comprendre! Et cependant de quel danger me préoccupais-je? Quand les vivres eussent été suffisants pour des mois, pour des années, comment sortir des abîmes où nous entraînait cet irrésistible torrent? À quoi bon craindre les tortures de la faim, quand la mort s'offrait déjà sous tant d'autres formes? Mourir d'inanition, est-ce que nous en aurions le temps?

Pourtant, par une inexplicable bizarrerie de l'imagination, j'oubliai le péril immédiat pour les menaces de l'avenir qui m'apparurent dans toute leur horreur. D'ailleurs, peut-être pourrions-nous échapper aux fureurs du torrent et revenir à la surface du globe. Comment? je l'ignore. Ou? Qu'importe! Une chance sur mille est toujours une chance, tandis que la mort par la faim ne nous laissait d'espoir dans aucune proportion, si petite qu'elle fut.

La pensée me vint de tout dire à mon oncle, de lui montrer à quel dénûment nous étions réduits, et de faire l'exact calcul du temps

qui nous restait a vivre. Mais j'eus le courage de me taire. Je voulais lui laisser tout son sang-froid.

En ce moment, la lumiere de la lanterne baissa peu a peu et s'eteignit entierement. La meche avait brule jusqu'au bout. L'obscurite redevint absolue. Il ne fallait plus songer a dissiper ces impenetrables tenebres. Il restait encore une torche, mais elle n'aurait pu se maintenir allumee. Alors, comme un enfant, je fermai les yeux pour ne pas voir toute cette obscurite.

Apres un laps de temps assez long, la vitesse de notre course redoubla. Je m'en apercus a la reverberation de l'air sur mon visage. La pente des eaux devenait excessive. Je crois veritablement que nous ne glissions plus. Nous tombions. J'avais en moi l'impression d'une chute presque verticale. La main de mon oncle et celle de Hans, cramponnees a mes bras, me retenaient avec vigueur.

Tout a coup, apres un temps inappreciable, je ressentis comme un choc; le radeau n'avait pas heurte un corps dur, mais il s'etait subitement arrete dans sa chute. Une trombe d'eau, une immense colonne liquide s'abattit a sa surface. Je fus suffoque. Je me noyais.

Cependant, cette inondation soudaine ne dura pas. En quelques secondes je me trouvai a l'air libre que j'aspirai a pleins poumons. Mon oncle et Hans me serraient le bras a le briser, et le radeau nous portait encore tous les trois.

XLII

Je suppose qu'il devait etre alors dix heures du soir. Le premier de mes sens qui fonctionna apres ce dernier assaut fut le sens de l'ouie. J'entendis presque aussitot, car ce fut acte d'audition veritable, j'entendis le silence se faire dans la galerie, et succeder a ces mugissements qui, depuis de longues heures, remplissaient mes oreilles. Enfin ces paroles de mon oncle m'arriverent comme un murmure:

<<Nous montons!

--Que voulez-vous dire? m'ecriai-je.

--Oui, nous montons! nous montons!>>

J'etendis le bras; je touchai la muraille; ma main fut mise en sang. Nous remontions avec une extreme rapidite.

<<La torche! la torche!>> s'ecria le professeur.

Hans, non sans difficultés, parvint à l'allumer, et, bien que la flamme se rabattit de haut en bas, par suite du mouvement ascensionnel, elle jeta assez de clarté pour éclairer toute la scène.

<<C'est bien ce que je pensais, dit mon oncle. Nous sommes dans un puits étroit, qui n'a pas quatre toises de diamètre. L'eau, arrivée au fond du gouffre, reprend son niveau et nous monte avec elle.

--Oui

--Je l'ignore, mais il faut se tenir prêts à tout événement. Nous montons avec une vitesse que j'évalue à deux toises par secondes, soit cent vingt toises par minute, ou plus de trois lieues et demie à l'heure. De ce train-là, on fait du chemin.

--Oui, si rien ne nous arrête, si ce puits a une issue! Mais s'il est bouché, si l'air se comprime peu à peu sous la pression de la colonne d'eau, si nous allons être écrasés!

--Axel, répondit le professeur avec un grand calme, la situation est presque désespérée, mais il y a quelques chances de salut, et ce sont celles-là que j'examine. Si à chaque instant nous pouvons périr, à chaque instant aussi nous pouvons être sauvés, Soyons donc on mesure de profiter des moindres circonstances.

--Mais que faire?

--Réparer nos forces en mangeant.>>

À ces mots, je regardai mon oncle d'un œil hagard. Ce que je n'avais pas voulu avouer, il fallait enfin le dire;

<<Manger? répétai-je.

--Oui, sans retard.>>

Le professeur ajouta quelques mots en danois. Hans secoua la tête.

<<Quoi! s'écria mon oncle, nos provisions sont perdues?

--Oui, voilà ce qui reste de vivres! un morceau de viande séchée pour nous trois!>>

Mon oncle me regardait sans vouloir comprendre mes paroles.

<<Eh bien! dis-je, croyez-vous encore que nous puissions être sauvés?>>

Ma demande n'obtint aucune réponse.

Une heure se passa. Je commençais à éprouver une faim violente. Mes compagnons souffraient aussi, et pas un de nous n'osait toucher à ce misérable reste d'aliments.

Cependant nous montions toujours avec rapidité; parfois l'air nous coupait la respiration comme aux aéronautes dont l'ascension est trop rapide. Mais si ceux-ci éprouvent un froid proportionnel à mesure qu'ils s'élèvent dans les couches atmosphériques, nous subissions un effet absolument contraire. La chaleur s'accroissait d'une inquiétante façon et devait certainement atteindre quarante degrés.

Que signifiait un pareil changement? Jusqu'alors les faits avaient donné raison aux théories de Davy et de Lidenbrock; jusqu'alors des conditions particulières de roches réfractaires, d'électricité, de magnétisme avaient modifié les lois générales de la nature, en nous faisant une température modérée, car la théorie du feu central restait, à mes yeux, la seule vraie, la seule explicable. Allions-nous donc revenir à un milieu où ces phénomènes s'accomplissaient dans toute leur rigueur et dans lequel la chaleur réduisait les roches à un complet état de fusion? Je le craignais, et je dis au professeur:

<<Si nous ne sommes pas noyés ou brisés, si nous ne mourons pas de faim, il nous reste toujours la chance d'être brûlés vifs.>>

Il se contenta de hausser les épaules et retourna dans ses réflexions.

Une heure s'écoula. Et, sauf un léger accroissement dans la température, aucun incident ne modifia la situation. Enfin mon oncle rompit le silence.

<<Voyons, dit-il, il faut prendre un parti.

--Prendre un parti? répliquai-je.

--Oui. Il faut réparer nos forces, si nous essayons, en ménageant ce reste de nourriture, de prolonger notre existence de quelques heures, nous serons faibles jusqu'à la fin.

--Oui, jusqu'à la fin, qui ne se fera pas attendre.

--Eh bien! qu'une chance de salut se présente, qu'un moment d'action soit nécessaire, ou trouverons-nous la force d'agir, si nous nous laissons affaiblir par l'inanition?

--Eh! mon oncle, ce morceau de viande dévore, que nous restera-t-il?

--Rien, Axel, rien; mais te nourrira-t-il davantage à le manger de tes yeux? Tu fais là les raisonnements d'homme sans volonté,

d'un être sans énergie!

--Ne désespérez-vous donc pas? m'écriai-je avec irritation.

--Non! répliqua fermement le professeur.

--Quoi! vous croyez encore à quelque chance de salut?

--Oui! certes oui! et tant que son cœur bat, tant que sa chair palpite, je n'admets pas qu'un être doué de volonté laisse en lui place au désespoir.>>

Quelles paroles! L'homme qui les prononçait en de pareilles circonstances était certainement d'une trempe peu commune.

<<Enfin, dis-je, que prétendez-vous faire?

--Manger ce qui reste de nourriture jusqu'à la dernière miette et réparer nos forces perdues. Ce repas sera notre dernier, soit! mais au moins, au lieu d'être épuisés, nous serons redevenus des hommes.

--Eh bien! devrons!>> m'écriai-je.

Mon oncle prit le morceau de viande et les quelques biscuits échappés au naufrage; il fit trois portions égales et les distribua. Cela faisait environ une livre d'aliments pour chacun. Le professeur mangea avidement, avec une sorte d'emportement fébrile; moi, sans plaisir, malgré ma faim, et presque avec dégoût; Hans, tranquillement, modérément, machant sans bruit de petites bouchées et les savourant avec le calme d'un homme que les soucis de l'avenir ne pouvaient inquiéter. Il avait, en furetant bien, retrouvé une gourde à demi pleine de genièvre; il nous l'offrit, et cette bienfaisante liqueur eut la force de me ranimer un peu.

<<Fortrafflig! dit Hans en buvant à son tour.

--Excellent!>> riposta mon oncle.

J'avais repris quelque espoir. Mais notre dernier repas venait d'être achevé. Il était alors cinq heures du matin.

L'homme est ainsi fait, que sa santé est un effet purement négatif; une fois le besoin de manger satisfait, on se figure difficilement les horreurs de la faim; il faut les éprouver, pour les comprendre. Aussi, au sortir d'un long jeûne, quelques bouchées de biscuit et de viande triomphèrent de nos douleurs passées.

Cependant, après ce repas, chacun se laissa aller à ses réflexions. À quoi songeait Hans, cet homme de l'extrême Occident, que dominait la résignation fataliste des Orientaux?

Pour mon compte, mes pensees n'etaient faites que de souvenirs, et ceux-ci me ramenaient a la surface de ce globe que je n'aurais jamais du quitter. La maison de Konig-strasse, ma pauvre Grauben, la bonne Marthe, passerent comme des visions devant mes yeux, et, dans les grondements lugubres qui couraient a travers le massif, je croyais surprendre le bruit des cites de la terre.

Pour mon oncle, <<toujours a son affaire>>, la torche a la main, il examinait avec attention la nature des terrains; il cherchait a reconnaitre sa situation par l'observation des couches superposees. Ce calcul, ou mieux cette estime, ne pouvait etre que fort approximative; mais un savant est toujours un savant, quand il parvient a conserver son sang-froid, et certes, le professeur Lidenbrock possedait cette qualite a un degre peu ordinaire.

Je l'entendais murmurer des mots de la science geologique; je les comprenais, et je m'interessais malgre moi a cette etude supreme.

<<Granit eruptif, disait-il; nous sommes encore a l'epoque primitive; mais nous montons! nous montons! Qui sait?>>

Qui sait? Il esperait toujours. De sa main il tatait la paroi verticale, et, quelques instants plus tard, il reprenait ainsi:

<<Voila les gneiss! voila les micaschistes! Bon! a bientot les terrains de l'epoque de transition, et alors...>>

Que voulait dire le professeur? Pouvait-il mesurer l'epaisseur de l'ecorce terrestre suspendue sur notre tete? Possedait-il un moyen quelconque de faire ce calcul? Non. Le manometre lui manquait, et nulle estime ne pouvait le suppler.

Cependant la temperature s'accroissait dans une forte proportion et je me sentais baigne au milieu d'une atmosphere brulante. Je ne pouvais la comparer qu'a la chaleur renvoyee par les fourneaux d'une fonderie a l'heure des coulees. Peu a peu, Hans, mon oncle et moi, nous avons du quitter nos vestes et nos gilets; le moindre vetement devenait une cause de malaise, pour ne pas dire de souffrances.

<<Montons-nous donc vers un foyer incandescent? m'ecriai-je, a un moment ou la chaleur redoublait.

--Non, repondit mon oncle, c'est impossible! c'est impossible!

--Cependant, dis-je en tatant la paroi, cette muraille est brulante!>>

Au moment ou je prononcai ces paroles, ma main ayant effleure l'eau, je dus la retirer au plus vite.

<<L'eau est brulante!>> m'ecriai-je.

Le professeur, cette fois, ne repondit que par un geste de colere.

Alors, une invincible epouvante s'empara de mon cerveau et ne le quitta plus. J'avais le sentiment d'une catastrophe prochaine, et telle que la plus audacieuse imagination n'aurait pu la concevoir. Une idee, d'abord vague, incertaine, se changeait en certitude dans mon esprit. Je la repoussai, mais elle revint avec obstination. Je n'osais la formuler. Cependant quelques observations involontaires determinerent ma conviction; a la lueur douteuse de la torche, je remarquai des mouvements desordonnes dans les couches granitiques; un phenomene allait evidemment se produire, dans lequel l'electricite jouait un role; puis cette chaleur excessive, cette eau bouillonnante!... Je resolus d'observer la boussole.

Elle etait affolee!

XLIII

Oui, affolee! L'aiguille sautait d'un pole a l'autre avec de brusques secousses, parcourait tous les points du cadran, et tournait, comme si elle eut ete prise de vertige.

Je savais bien que, d'apres les theories les plus acceptees, l'ecorce minerale du globe, n'est jamais dans un etat de repos absolu; les modifications amenees par la decomposition des matieres internes, l'agitation provenant des grands courants liquides, l'action du magnetisme, tendent a l'ebrouler incessamment, alors meme que les etres dissemines a sa surface ne soupconnent pas son agitation. Ce phenomene ne m'aurait donc pas autrement effraye, ou du moins il n'eut pas fait naitre dans mon esprit une idee terrible.

Mais d'autres faits, certains details _sui generis_, ne purent me tromper plus longtemps; les detonations se multipliaient avec une effrayante intensite; je ne pouvais les comparer qu'au bruit que feraient un grand nombre de chariots entraines rapidement sur le pave. C'etait un tonnerre continu.

Puis, la boussole affolee, secouee par les phenomenes electriques, me confirmait dans mon opinion; l'ecorce minerale menacait de se rompre, les massifs granitiques de se rejoindre, la fissure de se combler, le vide de se remplir, et nous, pauvres atomes, nous allions etre ecrases dans cette formidable etreinte.

<<Mon oncle, mon oncle! m'ecriai-je, nous sommes perdus!

--Quelle est cette nouvelle terreur? me repondit-il avec un

calme surprenant. Qu'as-tu donc?

--Ce que j'ai! Observez ces murailles qui s'agitent, ce massif qui se disloque, cette chaleur torride, cette eau qui bouillonne, ces vapeurs qui s'épaississent, cette aiguille folle, tous les indices d'un tremblement de terre!>>

Mon oncle secoua doucement la tête

<<Un tremblement de terre? fit-il.

--Oui!

--Mon garçon, je crois que tu te trompes!

--Quoi! vous ne reconnaissez pas ces symptômes?

--D'un tremblement de terre? non! J'attends mieux que cela!

--Que voulez-vous dire?

--Une éruption, Axel.

--Une éruption! dis-je; nous sommes dans la cheminée d'un volcan en activité!

--Je le pense, dit le professeur en souriant, et c'est ce qui peut nous arriver de plus heureux!>>

De plus heureux! Mon oncle était-il donc devenu fou? Que signifiaient ces paroles? pourquoi ce calme et ce sourire?

<<Comment! m'écriai-je, nous sommes pris dans une éruption! la fatalité nous a jetés sur le chemin des laves incandescentes, des roches en feu, des eaux bouillonnantes, de toutes les matières éruptives! nous allons être repoussés, expulsés, rejetés, vomis, lancés dans les airs avec les quartiers de rocs, les pluies de cendres et de scories, dans un tourbillon de flammes! et c'est ce qui peut nous arriver de plus heureux!

--Oui, répondit le professeur en me regardant par-dessus ses lunettes, car c'est la seule chance que nous ayons de revenir à la surface de la terre!>>

Je passe rapidement sur les mille idées qui se croisèrent dans mon cerveau. Mon oncle avait raison, absolument raison, et jamais il ne me parut ni plus audacieux ni plus convaincu qu'en ce moment, où il attendait et supputait avec calme les chances d'une éruption.

Cependant nous montions toujours; la nuit se passa dans ce mouvement ascensionnel; les fracas environnants redoublaient; j'étais presque suffoqué, je croyais toucher à ma dernière heure,

et, pourtant, l'imagination est si bizarre, que je me livrai a une recherche veritablement enfantine. Mais je subissais mes pensees, je ne les dominais pas!

Il etait evident que nous etions rejetees par une poussee eruptive; sous le radeau, il y avait des eaux bouillonnantes, et sous ces eaux toute une pate de lave, un agregat de roches qui, au sommet du cratere, se disperseraient en tous les sens. Nous etions donc dans la cheminee d'un volcan. Pas de doute a cet egard.

Mais cette fois, au lieu du Sneffels, volcan eteint, il s'agissait d'un volcan en pleine activite. Je me demandai donc quelle pouvait etre cette montagne et dans quelle partie du monde nous allions etre expulses.

Dans les regions septentrionales, cela ne faisait aucun doute. Avant ses affolements, la boussole n'avait jamais varie a cet egard. Depuis le cap Saknussemm, nous avons ete entrainees directement au nord pendant des centaines de lieues. Or, etions-nous revenus sous l'Islande? Devions-nous etre rejetees par le cratere de l'Hecla ou par ceux des sept autres monts ignivomes de l'ile? Dans un rayon de 500 lieues, a l'ouest, je ne voyais sous ce parallele que les volcans mal connus de la cote nord-ouest de l'Amerique. Dans l'est un seul existait sous le quatre-vingtieme degre de latitude, l'Esk, dans l'ile de Jean Mayen, non loin du Spitzberg! Certes, les crateres ne manquaient pas, et ils se trouvaient assez spacieux pour vomir une armee tout entiere! Mais lequel nous servirait d'issue, c'est ce que je cherchais a deviner.

Vers le matin, le mouvement d'ascension s'accelera. Si la chaleur s'accrut, au lieu de diminuer, aux approches de la surface du globe, c'est quelle etait toute locale et due a une influence volcanique. Notre genre de locomotion ne pouvait plus me laisser aucun doute dans l'esprit; une force enorme, une force de plusieurs centaines d'atmospheres, produite par les vapeurs accumulees dans le sein de la terre, nous poussait irresistiblement. Mais a quels dangers innombrables elle nous exposait!

Bientot des reflets fauves penetrerent dans la galerie verticale qui s'elargissait; j'apercevais a droite et a gauche des couloirs profonds semblables a d'immenses tunnels d'ou s'echappaient des vapeurs epaisses; des langues de flammes en lechaient les parois en petillant.

<<Voyez! voyez, mon oncle! m'ecriai-je.

--Eh bien! ce sont des flammes sulfureuses Rien de plus naturel dans une eruption.

--Mais si elles nous enveloppent?

--Elles ne nous envelopperont pas.

--Mais si nous étouffons?

--Nous n'étoufferons pas; la galerie s'élargit et, s'il le faut, nous abandonnerons le radeau pour nous abriter dans quelque crevasse.

--Et l'eau! et l'eau montante?

--Il n'y a plus d'eau, Axel, mais une sorte de pâte lavique qui nous soulève avec elle jusqu'à l'orifice du cratère.>>

La colonne liquide avait effectivement disparu pour faire place à des matières éruptives assez denses, quoique bouillonnantes. La température devenait insoutenable, et un thermomètre exposé dans cette atmosphère eut marqué plus de soixante-dix degrés! La sueur m'inondait. Sans la rapidité de l'ascension, nous aurions été certainement étouffés.

Cependant le professeur ne donna pas suite à sa proposition d'abandonner le radeau, et il fit bien. Ces quelques poutres mal jointes offraient une surface solide, un point d'appui qui nous eut manqué partout ailleurs.

Vers huit heures du matin, un nouvel incident se produisit pour la première fois. Le mouvement ascensionnel cessa tout à coup. Le radeau demeura absolument immobile.

<<Qu'est-ce donc? demandais-je, ébranlé par cet arrêt subit comme par un choc.

--Une halte, répondit mon oncle.

--Est-ce l'éruption qui se calme?

--J'espère bien que non.>>

Je me levai. J'essayai de voir autour de moi. Peut-être le radeau, arrêté par une saillie de roc, opposait-il une résistance momentanée à la masse éruptive. Dans ce cas, il fallait se hâter de le dégager au plus vite.

Il n'en était rien. La colonne de cendres, de scories et de débris pierreux avait elle-même cessé de monter.

<<Est-ce que l'éruption s'arrêterait? m'écriai-je.

--Ah! fit mon oncle les dents serrées, tu le crains, mon garçon; mais rassure-toi, ce moment de calme ne saurait se prolonger; voilà déjà cinq minutes qu'il dure, et avant peu nous reprendrons notre ascension vers l'orifice du cratère.>>

Le professeur, en parlant ainsi, ne cessait de consulter son chronometre, et il devait avoir encore raison dans ses pronostics. Bientot le radeau fut repris d'un mouvement rapide et desordonne qui dura deux minutes a peu pres, et il s'arreta de nouveau.

<<Bon, fit mon oncle en observant l'heure, dans dix minutes il se remettra en route.

--Dix minutes?

--Oui. Nous avons affaire a un volcan dont l'eruption est intermittente. Il nous laisse respirer avec lui.>>

Rien n'etait plus vrai. A la minute assignee, nous fumes lances de nouveau avec une extreme rapidite; il fallait se cramponner aux poutres pour ne pas etre rejete hors du radeau. Puis la poussee s'arreta.

Depuis, j'ai reflechi a ce singulier phenomene sans en trouver une explication satisfaisante. Toutefois il me parait evident que nous n'occupions pas la cheminee principale du volcan, mais bien un conduit accessoire, ou se faisait sentir un effet de contre-coup.

Combien de fois se reproduisit cette manoeuvre, je ne saurais le dire; tout ce que je puis affirmer, c'est qu'a chaque reprise du mouvement, nous etions lances avec une force croissante et comme emportes par un veritable projectile. Pendant les instants de halte, on etouffait; pendant les moments de projection, l'air brulant me coupait la respiration. Je pensai un instant a cette volupte de me retrouver subitement dans les regions hyperboreennes par un froid de trente degres au-dessous de zero. Mon imagination surexcitee se promenait sur les plaines de neige des contrees arctiques, et j'aspirais au moment ou je me roulerais sur les tapis glaces du pole! Peu a peu, d'ailleurs, ma tete, brisee par ces secousses reiterees, se perdit. Sans les bras de Hans, plus d'une fois je me serais brise le crane contre la paroi de granit.

Je n'ai donc conserve aucun souvenir precis de ce qui se passa pendant les heures suivantes. J'ai le sentiment confus de detonations continues, de l'agitation du massif, d'un mouvement giratoire dont fut pris, le radeau. Il ondula sur des flots de laves, au milieu d'une pluie de cendres. Les flammes ronflantes l'envelopperent. Un ouragan qu'on eut dit chasse d'un ventilateur immense activait les feux souterrains. Une derniere fois, la figure de Hans m'apparut dans un reflet d'incendie, et je n'eus plus d'autre sentiment que cette epouvante sinistre des condammes attaches a la bouche d'un canon, au moment ou le coup part et disperse leurs membres dans les airs.

XLIV

Quand je rouvris les yeux, je me sentis serre a la ceinture par la main vigoureuse du guide. De l'autre main il soutenait mon oncle. Je n'etais pas blesse grievement, mais brise plutot par une courbature generale. Je me vis couche sur le versant d'une montagne, a deux pas d'un gouffre dans lequel le moindre mouvement m'eut precipite. Hans m'avait sauve de la mort, pendant que je roulais sur les flancs du cratere.

<<Ou sommes-nous?>> demanda mon oncle, qui me parut fort irrite d'etre revenu sur terre.

Le chasseur leva les epaules en signe d'ignorance.

<<En Islande? dis-je.

--<<Nej,>> repondis Hans.

--Comment! non! s'ecria le professeur.

--Hans se trompe,>> dis-je en me soulevant.

Apres les surprises innombrables de ce voyage, une stupefaction nous etait encore reservee. Je m'attendais a voir un cone couvert de neiges eternelles, au milieu des arides deserts des regions septentrionales, sous les pales rayons d'un ciel polaire, au dela des latitudes les plus elevees, et, contrairement a toutes ces previsions, mon oncle, l'Islandais et moi, nous etions etendus a mi-flanc d'une montagne calcinee par les ardeurs du soleil qui nous devorait de ses feux.

Je ne voulais pas en croire mes regards; mais la reelle cuisson dont mon corps etait l'objet ne permettait aucun doute. Nous etions sortis a demi nus du cratere, et l'astre radieux, auquel nous n'avions rien demande depuis deux mois, se montrait a notre egard prodigue de lumiere et de chaleur et nous versait a flots une splendide irradiation.

Quand mes yeux furent accoutumes a cet eclat dont ils avaient perdu l'habitude, je les employai a rectifier les erreurs de mon imagination. Pour le moins, je voulais etre au Spitzberg, et je n'etais pas d'humeur a en demordre aisement.

Le professeur avait le premier pris la parole, et dit:

<<En effet, voila qui ne ressemble pas a l'Islande.

--Mais l'ile de Jean Mayen? repondis-je.

--Pas davantage, mon garçon. Ceci n'est point un volcan du nord, avec ses collines de granit et sa calotte de neige.

--Cependant...

Regarde. Axel, regarde!>>

Au-dessus de notre tête, à cinq cents pieds au plus, s'ouvrait le cratère d'un volcan par lequel s'échappait, de quart d'heure en quart d'heure, avec une très forte détonation, une haute colonne de flammes, mêlée de pierres ponceuses, de cendres et de laves. Je sentais les convulsions de la montagne qui respirait à la façon des baleines, et rejetait de temps à autre le feu et l'air par ses énormes évents. Au-dessous, et par une pente assez roide, les nappes de matières éruptives s'étendaient à une profondeur de sept à huit cents pieds, ce qui ne donnait pas au volcan une hauteur de cent toises. Sa base disparaissait dans une véritable corbeille d'arbres verts; parmi lesquels je distinguai des oliviers, des figuiers et des vignes chargées de grappes vermeilles.

Ce n'était point l'aspect des régions arctiques, il fallait bien en convenir.

Lorsque le regard franchissait cette verdoyante enceinte, il arrivait rapidement à se perdre dans les eaux d'une mer admirable ou d'un lac, qui faisait de cette terre enchantée une île large de quelques lieues, à peine. Au levant, se voyait un petit port précédé de quelques maisons, et dans lequel des navires d'une forme particulière se balançaient aux ondulations des flots bleus. Au delà, des groupes d'îlots sortaient de la plaine liquide, et si nombreux, qu'ils ressemblaient à une vaste fourmilière. Vers le couchant, des côtes éloignées s'arrondissaient à l'horizon sur les unes se profilaient des montagnes bleues d'une harmonieuse conformation; sur les autres, plus lointaines, apparaissait un cône prodigieusement élevé au sommet duquel s'agitait un panache de fumée. Dans le nord, une immense étendue d'eau étincelait sous les rayons solaires, laissant poindre çà et là l'extrémité d'une mature ou la convexité d'une voile gonflée au vent.

L'imprévu d'un pareil spectacle en centuplait encore les merveilleuses beautés,

<<Ou sommes-nous? ou sommes-nous?>> répétai-je à mi-voix.

Hans fermait les yeux avec indifférence, et mon oncle regardait sans comprendre.

<<Quelle que soit cette montagne, dit-il enfin, il y fait un peu chaud; les explosions ne discontinuent pas, et ce ne serait vraiment pas la peine d'être sortis d'une éruption pour recevoir un morceau de roc sur la tête. Descendons, et nous saurons à

quoi nous en tenir. D'ailleurs je meurs de faim et de soif.>>

Decidement le professeur n'etait point un esprit contemplatif. Pour mon compte, oubliant le besoin et les fatigues, je serais reste a cette place pendant de longues heures encore, mais il fallut suivre mes compagnons.

Le talus du volcan offrait des pentes tres raides; nous glissions dans de veritables fondrieres de cendres, evitant les ruisseaux de lave qui s'allongeaient comme des serpents de feu. Tout en descendant, je causais avec volubilite, car mon imagination etait trop remplie pour ne point s'en aller en paroles.

<<Nous sommes en Asie, m'ecriai-je, sur les cotes de l'Inde, dans les iles Malaises, en pleine Oceanie! Nous avons traverse la moitie du globe pour aboutir aux antipodes de l'Europe.

--Mais la boussole? repondit mon oncle.

--Oui! la boussole! disais-je d'un air embarrasse. A l'en croire, nous avons toujours marche au nord.

--Elle a donc menti?

--Oh! menti!

--A moins que ceci ne soit le pole nord!

--Le pole! non; mais...>>

Il y avait la un fait inexplicable. Je ne savais qu'imaginer.

Cependant nous nous rapprochions de cette verdure qui faisait plaisir a voir. La faim me tourmentait et la soif aussi. Heureusement, apres deux heures de marche, une jolie campagne s'offrit a nos regards, entierement couverte d'oliviers, de grenadiers et de vignes qui avaient l'air d'appartenir a tout le monde. D'ailleurs, dans notre denument, nous n'etions point gens a y regarder de si pres. Quelle jouissance ce fut de presser ces fruits savoureux sur nos levres et de mordre a pleines grappes dans ces vignes vermeilles! Non loin, dans l'herbe, a l'ombre delicieuse des arbres, je decouvris une source d'eau fraiche, ou notre figure et nos mains se plongerent voluptueusement.

Pendant que chacun s'abandonnait ainsi a toutes les douceurs du repos, un enfant apparut entre deux touffes d'oliviers.

<<Ah! m'ecriai-je, un habitant de cette heureuse contree!>>

C'etait une espece de petit pauvre, tres miserablement vetu, assez souffreteux, et que notre aspect parut effrayer beaucoup; en effet, demi-nus, avec nos barbes incultes, nous avions fort mauvaise mine, et, a moins que ce pays ne fut un pays de voleurs,

nous etions faite de maniere a effrayer ses habitants.

Au moment ou le gamin allait prendre la fuite, Hans courut apres lui et le ramena, malgre ses cris et ses coups de pied.

Mon oncle commença par le rassurer de son mieux et lui dit en bon allemand:

<<Quel est le nom de cette montagne, mon petit ami?>>

L'enfant ne repondit pas.

<<Bon, fit mon oncle, nous ne sommes point en Allemagne.>>

Et il redit la meme demande en anglais.

L'enfant ne repondit pas davantage. J'etais tres intrigue.

<<Est-il donc muet?>> s'ecria le professeur, qui, tres fier de son polyglottisme, recommença la meme demande en francais.

Meme silence de l'enfant.

<<Alors essayons de l'italien>>, reprit mon oncle; et il dit en cette langue:

<<_Dove noi siamo?_>>

--Oui! ou sommes-nous?>> repetai-je avec impatience.

L'enfant de ne point repondre.

<<Ah ca! parleras-tu? s'ecria mon oncle, que la colere commençait a gagner, et qui secoua l'enfant par les oreilles.

Come si noma, questa isola?>>

--Stromboli,>> repondit le petit patre, qui s'echappa des mains de Hans et gagna la plaine a travers les oliviers.

Nous ne pensions guere a lui! Le Stromboli! Quel effet produisit sur mon imagination ce nom inattendu! Nous etions en pleine Mediterranee, au milieu de l'archipel eolien de mythologique memoire, dans l'ancienne Strongyle, ou Eole tenait a la chaine les vents et les tempetes. Et ces montagnes bleues qui s'arrondissaient au levant, c'etaient les montagnes de la Calabre! Et ce volcan dresse a l'horizon du sud, l'Etna, le farouche Etna lui-meme.

<<Stromboli! le Stromboli!>> repetai-je.

Mon oncle m'accompagnait de ses gestes et de ses paroles. Nous avions l'air de chanter un choeur!

Ah! quel voyage! Quel merveilleux voyage! Entres par un volcan, nous etions sortis par un autre, et cet autre etait situe a plus de douze cents lieues du Sneffels, de cet aride pays de l'Islande jete aux confins du monde! Les hasards de cette expedition nous avaient transportes au sein des plus harmonieuses contrees de la terre! Nous avions abandonne la region des neiges eternelles pour celle de la verdure infinie et laisse au-dessus de nos tetes le brouillard grisatre des zones glacees pour revenir au ciel azure de la Sicile!

Apres un delieieux repas compose de fruits et d'eau fraiche, nous nous remimes en route pour gagner le port de Stromboli. Dire comment nous etions arrives dans l'ile ne nous parut pas prudent: l'esprit superstitieux des Italiens n'eut pas manque de voir en nous des demons vomis du sein des enfers; il fallut donc, se resigner a passer pour d'humbles naufrages. C'etait moins glorieux, mais plus sur.

Chemin faisant, j'entendais mon oncle murmurer:

<<Mais la boussole! la boussole, qui marquait le nord! comment expliquer ce fait?

--Ma foi! dis-je avec un grand air de dedain, il ne faut pas l'expliquer, c'est plus facile!

--Par exemple! un professeur au Johannaem qui ne trouverait pas la raison d'un phenomene cosmique, ce serait une honte!>>

En parlant ainsi, mon oncle, demi-nu, sa bourse de cuir autour des reins et dressant ses lunettes sur son nez, redevint le terrible professeur de mineralogie.

Une heure apres avoir quitte le bois d'oliviers, nous arrivions au port de San-Vicenzo, ou Hans reclamait le prix de sa treizieme semaine de service, qui lui fut compte avec de chaleureuses poignees de main.

En cet instant, s'il ne partagea pas notre emotion bien naturelle, il se laissa aller du moins a un mouvement d'expansion extraordinaire.

Du bout de ses doigts il pressa legerement nos deux mains et se mit a sourire.

XLV

Voici la conclusion d'un recit auquel refuseront d'ajouter foi les gens les plus habitues a ne s'etonner de rien. Mais je suis cuirasse d'avance contre l'incredulite humaine.

Nous fumes recus par les pecheurs stromboliotes avec les egards dus a des naufrages. Ils nous donnerent des vetements et des vivres. Apres quarante-huit heures d'attente, le 31 aout, un petit speronare nous conduisit a Messine, ou quelques jours de repos nous remirent de toutes nos fatigues.

Le vendredi 4 septembre, nous nous embarquions a bord du _Volturne_, l'un des paquebots-postes des messageries imperiales de France, et trois jours plus tard, nous prenions terre a Marseille, n'ayant plus qu'une seule preoccupation dans l'esprit, celle de notre maudite boussole. Ce fait inexplicable ne laissait pas de me tracasser tres serieusement. Le 9 septembre au soir, nous arrivions a Hambourg.

Quelle fut la stupefaction de Marthe, quelle fut la joie de Grauben, je renonce a le decrire.

<<Maintenant que tu es un heros, me dit ma chere fiancee, tu n'auras plus besoin de me quitter, Axel!>>

Je la regardai. Elle pleurait en souriant.

Je laisse a penser si le retour du professeur Lidenbrock fit sensation a Hambourg. Grace aux indiscretions de Marthe, la nouvelle de son depart pour le centre de la terre s'etait repandue dans le monde entier. On ne voulut pas y croire, et, en le revoyant, on n'y crut pas davantage.

Cependant la presence de Hans, et diverses informations venues d'Islande modifierent peu a peu l'opinion publique.

Alors mon oncle devint un grand homme, et moi, le neveu d'un grand homme, ce qui est deja quelque chose. Hambourg donna une fete en notre honneur. Une seance publique eut lieu au Johannaum, ou le professeur fit le recit de son expedition et n'omit que les faits relatifs a la boussole. Le jour meme, il deposa aux archives de la ville le document de Saksussemm, et il exprima son vif regret de ce que les circonstances, plus fortes que sa volonte, ne lui eussent pas permis de suivre jusqu'au centre de la terre les traces du voyageur islandais. Il fut modeste dans sa gloire, et sa reputation s'en accrut.

Tant d'honneur devait necessairement lui susciter des envieux. Il en eut, et, comme ses theories, appuyees sur des faits certains, contredisaient les systemes de la science sur la question du feu central, il soutint par la plume et par la parole de remarquables discussions avec les savants de tous pays.

Pour mon compte, je ne puis admettre sa theorie du refroidissement: en depot de ce que j'ai vu, je crois et je croirai toujours a la chaleur centrale; mais j'avoue que certaines circonstances encore mal definies peuvent modifier

cette loi sous l'action de phenomenes naturels.

Au moment ou ces questions etaient palpitantes, mon oncle eprouva un vrai chagrin. Hans, malgre ses instances, avait quitte Hambourg; l'homme auquel nous devions tout ne voulut pas nous laisser lui payer notre dette. Il fut pris de la nostalgie de l'Islande.

<<Farval,>> dit-il un jour, et sur ce simple mot d'adieu, il partit pour Reykjawik, ou il arriva heureusement.

Nous etions singulierement attaches a notre brave chasseur d'eider; son absence ne le fera jamais oublier de ceux auxquels il a sauve la vie, et certainement je ne mourrai pas sans l'avoir revu une derniere fois.

Pour conclure, je dois ajouter que ce <<Voyage au centre de la terre>> fit une enorme sensation dans le monde. Il fut imprime et traduit dans toutes les langues; les journaux les plus accredites s'en arracherent les principaux episodes, qui furent commentes, discutees, attaquees, soutenus avec une egale conviction dans le camp des croyants et des incredules. Chose rare! mon oncle jouissait de son vivant de toute la gloire qu'il avait acquise, et il n'y eut pas jusqu'a M. Barnum qui ne lui proposat de <<l'exhiber>> a un tres haut prix dans les Etats de l'Union.

Mais un ennui, disons meme un tourment, se glissait au milieu de cette gloire. Un fait demeurait inexplicable, celui de la boussole. Or, pour un savant pareil phenomene inexplicque devient un supplice de l'intelligence. Eh bien! le ciel reservait a mon oncle d'etre completement heureux.

Un jour, en rangeant une collection de mineraux dans son cabinet, j'aperçus cette fameuse boussole et je me mis a observer.

Depuis six mois elle etait la, dans son coin, sans se douter des tracas qu'elle causait.

Tout a coup, quelle fut ma stupefaction! Je poussai un cri. Le professeur accourut.

<<Qu'est-ce donc? demanda-t-il.

--Cette boussole!...

--Eh bien?

--Mais son aiguille indique le sud et non le nord!

--Que dis-tu?

--Voyez! ses poles sont changes.

--Changes!>>

Mon oncle regarda, compara, et fit trembler la maison par un bond superbe.

Quelle lumiere eclairait a la fois son esprit et le mien!

<<Ainsi donc, s'ecria-t-il, des qu'il retrouva la parole, apres notre arrivee au cap Saknussemm, l'aiguille de cette damnee boussole marquait sud au lieu du nord?

--Evidemment.

--Notre erreur s'explique alors. Mais quel phenomene a pu produire ce renversement des poles?

--Rien de plus simple.

--Explique-toi, mon garcon,

--Pendant l'orage, sur la mer Lidenbrock, cette boule de feu, qui aimantait le fer du radeau, avait tout simplement desoriente notre boussole!

--Ah! s'ecria le professeur, en eclatent de rire, c'etait donc un tour de l'electricite?>>

A partir de ce jour, mon oncle fut le plus heureux des savants, et moi le plus heureux des hommes, car ma jolie Virlandaise, abdiquant sa position de pupille, prit rang dans la maison de Konig-strasse en la double qualite de niece et d'epouse. Inutile d'ajouter que son oncle fut l'illustre professeur Otto Lidenbrock, membre correspondant de toutes les Societes scientifiques, geographiques et mineralogiques des cinq parties du monde.

*** END OF THE PROJECT GUTENBERG EBOOK, VOYAGE AU CENTRE DE LA TERRE ***

This file should be named 7vcen10.txt or 7vcen10.zip
Corrected EDITIONS of our eBooks get a new NUMBER, 7vcen11.txt
VERSIONS based on separate sources get new LETTER, 7vcen10a.txt

Project Gutenberg eBooks are often created from several printed editions, all of which are confirmed as Public Domain in the US unless a copyright notice is included. Thus, we usually do not keep eBooks in compliance with any particular paper edition.

We are now trying to release all our eBooks one year in advance of the official release dates, leaving time for better editing.

Please be encouraged to tell us about any error or corrections, even years after the official publication date.

Please note neither this listing nor its contents are final til midnight of the last day of the month of any such announcement. The official release date of all Project Gutenberg eBooks is at Midnight, Central Time, of the last day of the stated month. A preliminary version may often be posted for suggestion, comment and editing by those who wish to do so.

Most people start at our Web sites at:

<http://gutenberg.net> or

<http://promo.net/pg>

These Web sites include award-winning information about Project Gutenberg, including how to donate, how to help produce our new eBooks, and how to subscribe to our email newsletter (free!).

Those of you who want to download any eBook before announcement can get to them as follows, and just download by date. This is also a good way to get them instantly upon announcement, as the indexes our cataloguers produce obviously take a while after an announcement goes out in the Project Gutenberg Newsletter.

<http://www.ibiblio.org/gutenberg/etext03> or

<ftp://ftp.ibiblio.org/pub/docs/books/gutenberg/etext03>

Or /etext02, 01, 00, 99, 98, 97, 96, 95, 94, 93, 92, 91 or 90

Just search by the first five letters of the filename you want, as it appears in our Newsletters.

Information about Project Gutenberg (one page)

We produce about two million dollars for each hour we work. The time it takes us, a rather conservative estimate, is fifty hours to get any eBook selected, entered, proofread, edited, copyright searched and analyzed, the copyright letters written, etc. Our projected audience is one hundred million readers. If the value per text is nominally estimated at one dollar then we produce \$2 million dollars per hour in 2002 as we release over 100 new text files per month: 1240 more eBooks in 2001 for a total of 4000+ We are already on our way to trying for 2000 more eBooks in 2002 If they reach just 1-2% of the world's population then the total will reach over half a trillion eBooks given away by year's end.

The Goal of Project Gutenberg is to Give Away 1 Trillion eBooks! This is ten thousand titles each to one hundred million readers, which is only about 4% of the present number of computer users.

Here is the briefest record of our progress (* means estimated):

eBooks Year Month

1 1971 July
10 1991 January
100 1994 January
1000 1997 August
1500 1998 October
2000 1999 December
2500 2000 December
3000 2001 November
4000 2001 October/November
6000 2002 December*
9000 2003 November*
10000 2004 January*

The Project Gutenberg Literary Archive Foundation has been created to secure a future for Project Gutenberg into the next millennium.

We need your donations more than ever!

As of February, 2002, contributions are being solicited from people and organizations in: Alabama, Alaska, Arkansas, Connecticut, Delaware, District of Columbia, Florida, Georgia, Hawaii, Illinois, Indiana, Iowa, Kansas, Kentucky, Louisiana, Maine, Massachusetts, Michigan, Mississippi, Missouri, Montana, Nebraska, Nevada, New Hampshire, New Jersey, New Mexico, New York, North Carolina, Ohio, Oklahoma, Oregon, Pennsylvania, Rhode Island, South Carolina, South Dakota, Tennessee, Texas, Utah, Vermont, Virginia, Washington, West Virginia, Wisconsin, and Wyoming.

We have filed in all 50 states now, but these are the only ones that have responded.

As the requirements for other states are met, additions to this list will be made and fund raising will begin in the additional states. Please feel free to ask to check the status of your state.

In answer to various questions we have received on this:

We are constantly working on finishing the paperwork to legally request donations in all 50 states. If your state is not listed and you would like to know if we have added it since the list you have, just ask.

While we cannot solicit donations from people in states where we are not yet registered, we know of no prohibition against accepting donations from donors in these states who approach us with an offer to donate.

International donations are accepted, but we don't know ANYTHING about how to make them tax-deductible, or even if they CAN be made

deductible, and don't have the staff to handle it even if there are ways.

Donations by check or money order may be sent to:

Project Gutenberg Literary Archive Foundation
PMB 113
1739 University Ave.
Oxford, MS 38655-4109

Contact us if you want to arrange for a wire transfer or payment method other than by check or money order.

The Project Gutenberg Literary Archive Foundation has been approved by the US Internal Revenue Service as a 501(c)(3) organization with EIN [Employee Identification Number] 64-622154. Donations are tax-deductible to the maximum extent permitted by law. As fund-raising requirements for other states are met, additions to this list will be made and fund-raising will begin in the additional states.

We need your donations more than ever!

You can get up to date donation information online at:

<http://www.gutenberg.net/donation.html>

If you can't reach Project Gutenberg,
you can always email directly to:

Michael S. Hart <hart@pobox.com>

Prof. Hart will answer or forward your message.

We would prefer to send you information by email.

****The Legal Small Print****

(Three Pages)

*****START**THE SMALL PRINT!**FOR PUBLIC DOMAIN EBOOKS**START*****

Why is this "Small Print!" statement here? You know: lawyers. They tell us you might sue us if there is something wrong with your copy of this eBook, even if you got it for free from someone other than us, and even if what's wrong is not our fault. So, among other things, this "Small Print!" statement disclaims most of our liability to you. It also tells you how you may distribute copies of this eBook if you want to.

***BEFORE!* YOU USE OR READ THIS EBOOK**

By using or reading any part of this PROJECT GUTENBERG-tm eBook, you indicate that you understand, agree to and accept this "Small Print!" statement. If you do not, you can receive a refund of the money (if any) you paid for this eBook by sending a request within 30 days of receiving it to the person you got it from. If you received this eBook on a physical medium (such as a disk), you must return it with your request.

ABOUT PROJECT GUTENBERG-TM EBOOKS

This PROJECT GUTENBERG-tm eBook, like most PROJECT GUTENBERG-tm eBooks, is a "public domain" work distributed by Professor Michael S. Hart through the Project Gutenberg Association (the "Project"). Among other things, this means that no one owns a United States copyright on or for this work, so the Project (and you!) can copy and distribute it in the United States without permission and without paying copyright royalties. Special rules, set forth below, apply if you wish to copy and distribute this eBook under the "PROJECT GUTENBERG" trademark.

Please do not use the "PROJECT GUTENBERG" trademark to market any commercial products without permission.

To create these eBooks, the Project expends considerable efforts to identify, transcribe and proofread public domain works. Despite these efforts, the Project's eBooks and any medium they may be on may contain "Defects". Among other things, Defects may take the form of incomplete, inaccurate or corrupt data, transcription errors, a copyright or other intellectual property infringement, a defective or damaged disk or other eBook medium, a computer virus, or computer codes that damage or cannot be read by your equipment.

LIMITED WARRANTY; DISCLAIMER OF DAMAGES

But for the "Right of Replacement or Refund" described below, [1] Michael Hart and the Foundation (and any other party you may receive this eBook from as a PROJECT GUTENBERG-tm eBook) disclaims all liability to you for damages, costs and expenses, including legal fees, and [2] YOU HAVE NO REMEDIES FOR NEGLIGENCE OR UNDER STRICT LIABILITY, OR FOR BREACH OF WARRANTY OR CONTRACT, INCLUDING BUT NOT LIMITED TO INDIRECT, CONSEQUENTIAL, PUNITIVE OR INCIDENTAL DAMAGES, EVEN IF YOU GIVE NOTICE OF THE POSSIBILITY OF SUCH DAMAGES.

If you discover a Defect in this eBook within 90 days of receiving it, you can receive a refund of the money (if any) you paid for it by sending an explanatory note within that time to the person you received it from. If you received it on a physical medium, you must return it with your note, and such person may choose to alternatively give you a replacement copy. If you received it electronically, such person may choose to alternatively give you a second opportunity to receive it electronically.

THIS EBOOK IS OTHERWISE PROVIDED TO YOU "AS-IS". NO OTHER WARRANTIES OF ANY KIND, EXPRESS OR IMPLIED, ARE MADE TO YOU AS TO THE EBOOK OR ANY MEDIUM IT MAY BE ON, INCLUDING BUT NOT LIMITED TO WARRANTIES OF MERCHANTABILITY OR FITNESS FOR A PARTICULAR PURPOSE.

Some states do not allow disclaimers of implied warranties or the exclusion or limitation of consequential damages, so the above disclaimers and exclusions may not apply to you, and you may have other legal rights.

INDEMNITY

You will indemnify and hold Michael Hart, the Foundation, and its trustees and agents, and any volunteers associated with the production and distribution of Project Gutenberg-tm texts harmless, from all liability, cost and expense, including legal fees, that arise directly or indirectly from any of the following that you do or cause: [1] distribution of this eBook, [2] alteration, modification, or addition to the eBook, or [3] any Defect.

DISTRIBUTION UNDER "PROJECT GUTENBERG-tm"

You may distribute copies of this eBook electronically, or by disk, book or any other medium if you either delete this "Small Print!" and all other references to Project Gutenberg, or:

[1] Only give exact copies of it. Among other things, this requires that you do not remove, alter or modify the eBook or this "small print!" statement. You may however, if you wish, distribute this eBook in machine readable binary, compressed, mark-up, or proprietary form, including any form resulting from conversion by word processing or hypertext software, but only so long as *EITHER*:

[*] The eBook, when displayed, is clearly readable, and does *not* contain characters other than those intended by the author of the work, although tilde (~), asterisk (*) and underline () characters may be used to convey punctuation intended by the author, and additional characters may be used to indicate hypertext links; OR

[*] The eBook may be readily converted by the reader at no expense into plain ASCII, EBCDIC or equivalent form by the program that displays the eBook (as is the case, for instance, with most word processors); OR

[*] You provide, or agree to also provide on request at no additional cost, fee or expense, a copy of the

eBook in its original plain ASCII form (or in EBCDIC or other equivalent proprietary form).

[2] Honor the eBook refund and replacement provisions of this "Small Print!" statement.

[3] Pay a trademark license fee to the Foundation of 20% of the gross profits you derive calculated using the method you already use to calculate your applicable taxes. If you don't derive profits, no royalty is due. Royalties are payable to "Project Gutenberg Literary Archive Foundation" the 60 days following each date you prepare (or were legally required to prepare) your annual (or equivalent periodic) tax return. Please contact us beforehand to let us know your plans and to work out the details.

WHAT IF YOU *WANT* TO SEND MONEY EVEN IF YOU DON'T HAVE TO?

Project Gutenberg is dedicated to increasing the number of public domain and licensed works that can be freely distributed in machine readable form.

The Project gratefully accepts contributions of money, time, public domain materials, or royalty free copyright licenses.

Money should be paid to the:

"Project Gutenberg Literary Archive Foundation."

If you are interested in contributing scanning equipment or software or other items, please contact Michael Hart at:
hart@pobox.com

[Portions of this eBook's header and trailer may be reprinted only when distributed free of all fees. Copyright (C) 2001, 2002 by Michael S. Hart. Project Gutenberg is a TradeMark and may not be used in any sales of Project Gutenberg eBooks or other materials be they hardware or software or any other related product without express permission.]

*END THE SMALL PRINT! FOR PUBLIC DOMAIN EBOOKS*Ver.02/11/02*END*

HE SMALL PRINT! FOR PUBLIC DOMAIN EBOOKS*Ver.02/11/02*END*

000 1997 August

1500 1998 October

2000 1999 December

2500 2000 December

3000 2001 November

4000 2001 October/November

6000 2002 December*

9000 2003 November*

10000 2004 January*

The Project Gutenberg Literary Archive Foundation has been created to secure a future for Project Gutenberg into the next millennium.

We need your donations more than ever!

As of February, 2002, contributions are being solicited from people and organizations in: Alabama, Alaska, Arkansas, Connecticut, Delaware, District of Columbia, Florida, Georgia, Hawaii, Illinois, Indiana, Iowa, Kansas, Kentucky, Louisiana, Maine, Massachusetts, Michigan, Mississippi, Missouri, Montana, Nebraska, Nevada, New Hampshire, New Jersey, New Mexico, New York, North Carolina, Ohio, Oklahoma, Oregon, Pennsylvania, Rhode Island, South Carolina, South Dakota, Tennessee, Texas, Utah, Vermont, Virginia, Washington, West Virginia, Wisconsin, and Wyoming.

We have filed in all 50 states now, but these are the only ones that have responded.

As the requirements for other states are met, additions to this list will be made and fund raising will begin in the additional states.

Please feel free to ask to check the status of your state.

In answer to various questions we have received on this:

We are constantly working on finishing the paperwork to legally request donations in all 50 states. If your state is not listed and you would like to know if we have added it since the list you have, just ask.

While we cannot solicit donations from people in states where we are not yet registered, we know of no prohibition against accepting donations from donors in these states who approach us with an offer to donate.

International donations are accepted, but we don't know ANYTHING about how to make them tax-deductible, or even if they CAN be made deductible, and don't have the staff to handle it even if there are ways.

Donations by check or money order may be sent to:

Project Gutenberg Literary Archive Foundation

PMB 113

1739 University Ave.

Oxford, MS 38655-4109

Contact us if you want to arrange for a wire transfer or payment

method other than by check or money order.

The Project Gutenberg Literary Archive Foundation has been approved by the US Internal Revenue Service as a 501(c)(3) organization with EIN [Employee Identification Number] 64-622154. Donations are tax-deductible to the maximum extent permitted by law. As fund-raising requirements for other states are met, additions to this list will be made and fund-raising will begin in the additional states.

We need your donations more than ever!

You can get up to date donation information online at:

<http://www.gutenberg.net/donation.html>

If you can't reach Project Gutenberg,

you can always email directly to:

Michael S. Hart <hart@pobox.com>

Prof. Hart will answer or forward your message.

We would prefer to send you information by email.

****The Legal Small Print****

(Three Pages)

*****START**THE SMALL PRINT!**FOR PUBLIC DOMAIN EBOOKS**START*****

Why is this "Small Print!" statement here? You know: lawyers.

They tell us you might sue us if there is something wrong with

your copy of this eBook, even if you got it for free from

someone other than us, and even if what's wrong is not our

fault. So, among other things, this "Small Print!" statement

disclaims most of our liability to you. It also tells you how

you may distribute copies of this eBook if you want to.

***BEFORE!* YOU USE OR READ THIS EBOOK**

By using or reading any part of this PROJECT GUTENBERG-tm

eBook, you indicate that you understand, agree to and accept

this "Small Print!" statement. If you do not, you can receive

a refund of the money (if any) you paid for this eBook by

sending a request within 30 days of receiving it to the person

you got it from. If you received this eBook on a physical

medium (such as a disk), you must return it with your request.

ABOUT PROJECT GUTENBERG-TM EBOOKS

This PROJECT GUTENBERG-tm eBook, like most PROJECT GUTENBERG-tm eBooks,

is a "public domain" work distributed by Professor Michael S. Hart through the Project Gutenberg Association (the "Project"). Among other things, this means that no one owns a United States copyright on or for this work, so the Project (and you!) can copy and distribute it in the United States without permission and without paying copyright royalties. Special rules, set forth below, apply if you wish to copy and distribute this eBook under the "PROJECT GUTENBERG" trademark.

Please do not use the "PROJECT GUTENBERG" trademark to market any commercial products without permission.

To create these eBooks, the Project expends considerable efforts to identify, transcribe and proofread public domain works. Despite these efforts, the Project's eBooks and any medium they may be on may contain "Defects". Among other things, Defects may take the form of incomplete, inaccurate or corrupt data, transcription errors, a copyright or other intellectual property infringement, a defective or damaged disk or other eBook medium, a computer virus, or computer codes that damage or cannot be read by your equipment.

LIMITED WARRANTY; DISCLAIMER OF DAMAGES

But for the "Right of Replacement or Refund" described below,

[1] Michael Hart and the Foundation (and any other party you may receive this eBook from as a PROJECT GUTENBERG-tm eBook) disclaims all liability to you for damages, costs and expenses, including

legal fees, and [2] YOU HAVE NO REMEDIES FOR NEGLIGENCE OR UNDER STRICT LIABILITY, OR FOR BREACH OF WARRANTY OR CONTRACT, INCLUDING BUT NOT LIMITED TO INDIRECT, CONSEQUENTIAL, PUNITIVE OR INCIDENTAL DAMAGES, EVEN IF YOU GIVE NOTICE OF THE POSSIBILITY OF SUCH DAMAGES.

If you discover a Defect in this eBook within 90 days of receiving it, you can receive a refund of the money (if any) you paid for it by sending an explanatory note within that time to the person you received it from. If you received it on a physical medium, you must return it with your note, and such person may choose to alternatively give you a replacement copy. If you received it electronically, such person may choose to alternatively give you a second opportunity to receive it electronically.

THIS EBOOK IS OTHERWISE PROVIDED TO YOU "AS-IS". NO OTHER WARRANTIES OF ANY KIND, EXPRESS OR IMPLIED, ARE MADE TO YOU AS TO THE EBOOK OR ANY MEDIUM IT MAY BE ON, INCLUDING BUT NOT LIMITED TO WARRANTIES OF MERCHANTABILITY OR FITNESS FOR A PARTICULAR PURPOSE.

Some states do not allow disclaimers of implied warranties or the exclusion or limitation of consequential damages, so the above disclaimers and exclusions may not apply to you, and you may have other legal rights.

INDEMNITY

You will indemnify and hold Michael Hart, the Foundation, and its trustees and agents, and any volunteers associated with the production and distribution of Project Gutenberg-tm texts harmless, from all liability, cost and expense, including legal fees, that arise directly or indirectly from any of the following that you do or cause: [1] distribution of this eBook, [2] alteration, modification, or addition to the eBook, or [3] any Defect.

DISTRIBUTION UNDER "PROJECT GUTENBERG-tm"

You may distribute copies of this eBook electronically, or by disk, book or any other medium if you either delete this "Small Print!" and all other references to Project Gutenberg, or:

[1] Only give exact copies of it. Among other things, this requires that you do not remove, alter or modify the eBook or this "small print!" sta